

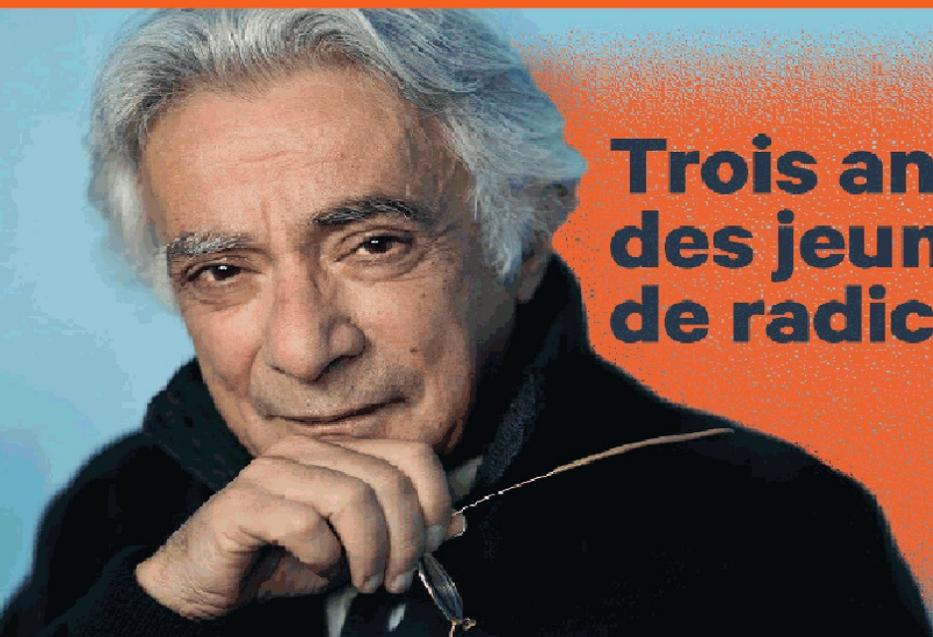
TOBIE NATHAN

LES ÂMES ERRANTES



L'ICONOCLASTE

LE LIVRE ÉVÉNEMENT DE TOBIE NATHAN



**Trois ans à l'écoute
des jeunes en voie
de radicalisation**

**LES
ÂMES
ERRANTES**

Du même auteur

Les Secrets de vos rêves, Odile Jacob, 2016.

Ce pays qui te ressemble, roman, Stock, 2015.

Philtre d'amour. Comment le rendre amoureux ? Comment la rendre amoureuse ?, Odile Jacob, 2013 (Odile Jacob Poche, 2015).

Ethno-roman, Grasset, 2012, prix Femina de l'essai 2012 (Livre de Poche, 2014).

La Nouvelle Interprétation des rêves, Paris, Odile Jacob, 2011 (Odile Jacob Poche, 2013).

Qui a tué Arlozoroff ?, roman, Grasset, 2010 (Points Seuil 2011).

Mon patient Sigmund Freud, roman, Paris, Perrin, 2006 (Points Seuil 2011).

Du commerce avec les diables, Les Empêcheurs de penser en rond, 2004.

L'Influence qui guérit, Odile Jacob, 1994.

Saraka bô, roman, Rivages, 1993 et Rivages/Noir, 1994.

Ouvrage publié sous la direction de Marion Quillard

© L'Iconoclaste, Paris, 2017

Tous droits réservés pour tous pays.

L'Iconoclaste

27, rue Jacob, 75006 Paris

Tél. : 01 42 17 47 80

iconoclaste@editions-iconoclaste.fr

Les Âmes errantes

se prolonge sur www.editions-iconoclaste.fr

**TOBIE
NATHAN**
LES
ÂMES
ERRANTES



L'ICONOCLASTE

*« “Et je cacherai ma face d’eux et ils deviendront une proie”
(Deutéronome, 31, 17) car lorsque la Providence manque à
l’homme, il est livré à lui-même et reste un point de mire pour tout
ce qui peut survenir par accident, de sorte que son bonheur et son
malheur dépendent du hasard. Combien cette menace est
terrible ! »¹*

1. Moïse Maimonide, *Le Guide des égarés*, 1190 (en arabe, *Dalalat al 'Hayarin*, « Ceux qui tournoient sans but » ; en hébreu, *Moré Nevoukhim*, « Le Guide des perplexes »). Traduction française Salomon Munk, Paris, Verdier, 2012, p. 59.

Prologue

« Non, il ne m'est point permis de mépriser un voyageur, quand il serait encore plus misérable que toi ; car les étrangers et les pauvres nous sont envoyés par Zeus. »

Homère, *Odyssée*, chant XIV

1958 – Premier hiver à Paris. Nous ne savions pas vraiment ce que signifiait le mot « hiver ». Un froid à vous saisir jusqu'aux os, qui pénètre les poumons, craque les trottoirs et grésille aux oreilles rougies à sang. J'avais dix ans. Nous venions d'Égypte, du Caire, nous avons passé quelque temps en Italie, à Rome – des pays où l'on trouve dans les maisons un refuge contre la fournaise de la rue. La France, où nous arrivions tout juste, était à l'envers ! Il faisait froid dehors et parfois chaud dedans. Nous n'avions pas été initiés aux écharpes, cagoules de laine, collants sous les bottes, double paire de gants. Extase de respirations en buées comme souffles de bisons, crissements amusés des semelles sur la neige encore fraîche, lorsqu'il ne s'agissait pas de sauter à pieds joints dans les caniveaux glacés. Gennevilliers ! Nous approchions la ville avec circonspection, animaux apeurés dont on avait déménagé la cage.

Avant Gennevilliers, nous avons débarqué dans le IX^e arrondissement de Paris, Faubourg-Montmartre – grisailles, chambres de bonne et hôtels borgnes... Nous avons connu le Paris froid et humide qui surchauffait les salles de classe, les cantines et les dispensaires. Le résultat ne s'était pas fait attendre. Primo-infection ! Xénophobie du bacille de Koch, qui attaque de préférence les enfants d'immigrés ; terrible odeur de l'aérosol d'antibiotiques, incrustée dans les narines à jamais ! Mais au moins Paris était-il anonyme. Je ressentais l'indifférence des personnes que je croisais dans les rues comme un gage de liberté. Si je ne suis « personne », personne ne me reconnaîtra. J'ai éprouvé le plaisir de glisser entre les passants avec ce

fol espoir de devenir bientôt *quidam*, de « m'intégrer ». Un jour, pensais-je sans le croire, nous battrions le pavé, tout comme eux, invisibles et satisfaits, fiers comme des poissons dans l'eau.

Et puis ce fut la banlieue heureuse et ses cités. Là, au moins, les adultes ne prêtaient guère attention à la vie des enfants ! Nos dimanches adolescents, nous partions en virée à Paris. Mais, au retour, en descendant avec mes camarades l'avenue de Clichy, en croisant ces ruelles qui serpentaient vers l'inconnu, entre chiens errants, boutiques douteuses et vieilles en maraude, nous sentions peser les regards et immanquablement fuser les insultes. Quand on atteignait la ceinture, porte de Clichy, on grimpait dans le 139, un autobus à plate-forme – les plus beaux, les TN6, ceux-là mêmes qui avaient été réquisitionnés pour la rafle du Vél'd'Hiv – dans une atmosphère qui suintait la sueur. Gigotant sur les dures banquettes de bois, nous reconnaissons le receveur, les ouvriers de Chausson ou d'Hispano, l'ivrogne du café *Brazza*. Eux, surtout, nous reconnaissaient. À Gennevilliers, tout le monde nous connaissait ! Nous étions les enfants de la cité Claude-Debussy. Les Juifs, les réfugiés.

À cette époque, de réfugiés, il y en avait peu. Par la suite, il en arriva beaucoup, et de partout... des millions ! Avant-guerre, il y avait eu les Italiens bien sûr, les Polonais et les Espagnols, puis les Juifs de l'Est, d'Allemagne et de Pologne ; et encore plus tôt, au début du siècle dernier, les Russes. On ne les avait pas oubliés, mais ils avaient quitté l'urgence des quolibets et des agonies, remplacés par les « Arabes », qui étaient bien plus souvent des Kabyles... En ce temps-là, les Algériens n'étaient pas des réfugiés – l'Algérie était en principe française – mais des « travailleurs déplacés ». En 1958, nous, les Juifs d'Égypte, étions parmi les premiers réfugiés depuis la guerre.

En toute logique, la langue des immigrés régénérait l'argot et, avant tout, la façon de les désigner. On les traitait de « bicots » parce que beaucoup se prénommaient « Larbi », ce qui signifie « l'Arabe ». « Larbi » avait donné « Larbicot », pour « l'abricot », à cause de leur teint parfois cuivré. Larbicot... *bicot*. C'était une injure, qui dérivait pourtant d'un mot signifiant simplement « l'Arabe ». On les rabaisait en les appelant « crouillats », dont le son faisait penser à « couille » ou « couillon », mais déformation, en vérité, de l'arabe *akhouya*,

« mon frère », mot affectueux par lequel les immigrés algériens avaient l'habitude de s'interpeller. Quant à nous, enfants, ces « Arabes » n'étaient certes pas nos « frères », mais nos condisciples à l'école du quartier et, souvent, nos amis.

Nous recevions notre part. On nous traitait de « youpin », « youde » ou « youtre », mots injurieux qui dérivèrent eux aussi de la façon dont les Juifs se désignaient eux-mêmes : de *Yehoudi*, qui, en hébreu, signifie simplement « Juif », c'est-à-dire « de la tribu de Juda ». Injures qui sont, tout comme bicot ou crouillat, une assignation. Le sens est facile à décoder : « Il est inutile de te cacher, d'essayer de te fondre dans la population. Je te connais jusqu'à détenir la façon dont toi-même te désignes dans ta langue – “crouillat”, “youde” ou “polak”... Je te connais si bien que je suis capable de tourner tes propres mots en dérision. »

« *Qui connaît son nom, détient la personne* », disait un proverbe latin...

Injures de graines d'esclavagistes ! Nul ne se souciait, à l'époque, de la façon dont les assignés réagissaient à leur assignation. Vient-il à l'idée des antisémites que les Juifs, parfois, finissent par croire un peu à l'image d'eux-mêmes qu'on leur présente ? Jusqu'au jour où ils s'en extraient, et toujours avec violence.

La cité Claude-Debussy où nous avions atterri était encerclée par les morts. Lorsque je quittais le rez-de-chaussée du bâtiment G, sur ma gauche, c'étaient les morts, les vrais, ceux du grand cimetière de la rue du Puits-Guyon. À droite, le bidonville, mise à mort sociale des immigrés maghrébins. Et en face, un cimetière automobile, une gigantesque casse de voitures qu'on appelait « la ferraille ». Propriété des Gitans, elle était gardée par deux molosses noirs et un berger allemand. Et lorsqu'on rêvait, les yeux clos, au volant d'une vieille Cadillac rouillée, ils venaient nous déloger en exhibant leurs crocs. Le gros mâle surtout, qu'on appelait Baskerville...

La cité était à peine sortie de terre, encore engluée dans la boue des chantiers. La coïncidence de la construction de cette barre aux relents corbuséens, avec ses taches de couleurs primaires, bleu cobalt, jaune citron, rouge carmin sur ciment brut, et de notre arrivée inopinée en France, expulsés d'Égypte après l'affaire de Suez, nous avait posés là,

poussières du hasard – cité Claude-Debussy, cité radieuse. Radieux, nous l'avons été, non pas séduits par cette architecture de décrépît, mais embarqués par l'émulation et l'amitié. Sur les cent cinquante familles qui y ont habité quelque temps, les Juifs d'Égypte en constituaient bien le tiers, peut-être davantage. Dans notre petit ghetto, nous pouvions parler les langues d'autrefois, laisser perdurer un temps nos rites, en rire et rire de ceux des autres, que nous pensions simplement « français ». Nous évoquions le pays perdu et nous moquions, dans un même mouvement, de l'accent de nos parents et de nos grands-parents. Nous étions joyeux, facétieux, vivants. De là, nous avons bientôt essaimé, partis nous fondre dans la société, ici ou là, là-bas ou là-haut. Je me dis souvent que ces années d'entre-soi dues au hasard des constructions immobilières nous ont permis un atterrissage en douceur, une arrivée moins traumatique que celle de bien d'autres que j'ai côtoyés par la suite. Bienfaits d'un sas communautaire, si loin des caricatures que l'on habille du mot « communautarisme » (à prononcer avec une grimace, bien sûr).

2015 – Les hivers sont plus doux qu'autrefois. Visite à domicile rue Chandon, qui croise la rue de mon enfance. Dans la cité Claude-Debussy que j'aperçois maintenant, je sais qu'il reste une ultime famille juive, abandonnée là par les revers et la malchance. Les grands-parents et les parents tremblent chaque jour. La boîte aux lettres est recouverte d'injures antisémites. Aujourd'hui, les menaces de mort ne proviennent plus des nostalgiques d'un maréchal aux yeux clairs mais des adeptes d'un sombre calife mésopotamien. Je reconnais à peine les lieux. En place du cimetière, une nouvelle cité radieuse et, en place de la ferraille, encore une cité radieuse. Quant au bidonville, sur sa terre fertilisée de sueur et de larmes, je ne sais combien d'autres cités radieuses ont poussé, infinités de béton sous un ciel de pierre... Dans la rue Claude-Debussy, presque déserte en ce début d'après-midi, une femme totalement voilée lutte contre le vent en traînant une fillette par la main. Je m'arrête, interdit. L'image me rappelle une photo de De Gaulle avec sa femme, en 1969, après le référendum, luttant contre le vent sur une plage d'Irlande. La fin d'un monde... J'éprouve une sensation étrange, faite d'anxiété et de vertige. Sensation de déjà-vu, sans doute... J'aperçois si souvent cette cité dans mes rêves. Il est vrai

que j'y ai vécu. Là, mon âme a vibré aux émois. J'ai connu mes premiers élans de savoir. Je l'ai parcourue dans tous ses recoins, puis je l'ai oubliée. Et j'ai commencé à la voir dans mes rêves. Elle fait partie de mes fibres et se refuse pourtant à mon esprit. Le malaise que j'éprouve en y repassant pour la première fois depuis une cinquantaine d'années révèle, je ne suis pas dupe, un attachement viscéral à l'endroit... Mais le doute est plus fort ; je sais que je l'oublierai à nouveau une fois que j'aurai retiré mon regard. Vacillement de la certitude du monde, comme si l'intensité des souvenirs avait rendu le réel insolite.

Lorsque nous nous sommes posés là, à Gennevilliers, cité Claude-Debussy, nous venions d'ailleurs, de très loin, d'un Moyen-Orient qui commençait à s'embraser, d'une terre de dieux et de torpeur, d'un monde où la mythologie tissait le quotidien. Là-bas, Moïse était un parent, Pharaon un voisin. En France régnait une autre mythologie. Nous avons été surpris – séduits ! – par cette phrase qui revenait si fréquemment, y compris dans la bouche des enfants, pour revendiquer leur liberté de parole : « Nous sommes en République ! » Bientôt, nous la clamions plus souvent qu'à notre tour, enivrés à la seule promesse de cette liberté. Nous autres, enfants, nous sommes adaptés très vite, enjambant de nos pas de géants les milliers de kilomètres et les millénaires d'histoire. Nous ignorions que le vide qu'il nous semblait avoir comblé en quelques mois ne disparaîtrait jamais ; qu'il resterait en nous, à la fois gouffre d'angoisses jamais apaisées et énergie de nos passions à venir. Le problème des enfants de migrants n'est pas, comme on le pense parfois, leur difficulté à s'adapter, mais leur trop grande malléabilité. Sur le moment, rien n'y paraît, mais l'abîme se creuse en secret et surgit une dizaine d'années plus tard en négativités confuses. S'il fallait en faire une loi, je l'énoncerais ainsi :

« Si les migrants sont particulièrement sensibles aux idéologies montantes, c'est qu'elles viennent combler le vide laissé en eux par des sensations sans matérialité. »

Il y a des mots de là-bas, des langues de l'enfance, qui viennent percuter les mots d'ici, les enfant de significations. *Canif*, par

exemple, qui en arabe égyptien signifie « latrines ». J'évite ce mot en français de peur, sans doute, de glisser dans une autre langue sans m'en apercevoir. Ou bien, pire encore, le mot *kassar* qui signifie, certainement par coïncidence, « casser », alliant homonymie et synonymie. Je l'évite aussi, celui-là. Je le remplace par « briser » ou « rompre » ou je ne sais... Il y a des mots qui font vaciller les frontières entre les mondes. Je ne suis pas seul à craindre certains mots que j'évite comme des ornières. Ceux qui ont migré enfants (c'est mon cas) et les enfants de migrants nés en France gardent en leur tréfonds l'expérience d'une inadéquation fondamentale entre le mot et la chose. Il leur reste un fond de rage. Ils veulent en découdre, du coup, tant avec leur passé (leurs origines) qu'avec leur avenir (le monde qu'on leur promet). Les voici avides d'un monde nouveau, un monde qui les aurait attendus, un monde qui viendrait réconcilier les contraires, harmoniser les hétérogènes. Ils seront de la première révolution qui passe. Prosélytes des idées les plus nouvelles, ils entendront gommer d'un même trait leurs appartenances lointaines et l'abîme qui les sépare de leurs voisins. J'étais ainsi ! En mai 68, sur les barricades, un chant communard à tue-tête, je n'étais plus juif, plus égyptien, plus étranger... je faisais partie de cette mousse bouillonnante, de cette vague déferlante, j'étais à l'avant-garde d'une humanité unifiée. C'était à Gennevilliers, cité ouvrière et communiste, une des portes de la France, par où se faufilaient les proscrits et les surnuméraires de sociétés en déroute – une porte de la France, comme l'étaient aussi Saint-Denis, Aubervilliers ou Belleville et tant d'autres à travers le pays...

Désormais les portes sont encombrées, occupées parfois, ne laissant plus le passage vers la société, qui poursuit son chemin. Gennevilliers, son quartier du Luth où ne pénètrent plus les autobus de peur des caillassages ; sa grande mosquée que fréquentaient les frères Kouachi, auteurs des attentats du 7 janvier 2015 – mosquée qu'ils ont désertée, la trouvant trop modérée ; Gennevilliers, ses cellules dormantes où se trament des attentats simultanés projetés aux quatre coins de la francophonie européenne, à Marseille, Paris, Lyon et Bruxelles... Gennevilliers, ma bien-aimée !

J'ai voulu approcher ces jeunes gens « radicalisés », ces enfants qui m'ont succédé là-bas, dans les mêmes rues, sur les dalles des mêmes immeubles et qui, je le sens, me ressemblent. Migrants, comme moi, enfants des cités, tout comme moi... Radicalisés ? Pourquoi ne dit-on pas « radicaux » ? « Être radical, écrivait Marx, c'est prendre les choses par la racine². » S'il est un caractère qu'on doit leur reconnaître, c'est bien leur souci de bouleverser les évidences, de reposer les questions en refusant nos prémisses, de ne plus rien accepter des principes et des connaissances dans lesquels ils ont grandi. Radicaux, ils le sont sans doute, mais pas à la façon de Marx, qui ajoutait : « Or, pour l'homme, la racine, c'est l'homme lui-même. » Car pour eux, la racine n'est pas l'homme, mais Dieu – pas n'importe quel Dieu, mais Allah ! Je reste interloqué : comment peut-on penser ainsi ? Mais je me reprends aussitôt : penser, ce n'est pas « penser la même chose que moi » !

J'ai voulu approcher ces enfants, « radicaux » d'aujourd'hui, par le cœur, sans doute, mais avant tout par l'esprit, par la pensée... Fournir les idées, les concepts, qui rendent leurs entreprises moins opaques à nos consciences.

Je travaille depuis des décennies avec les populations migrantes. Bien des fois, j'ai tenté d'attirer l'attention sur cette folie de les considérer dans leur nudité, comme s'ils venaient de nulle part, comme s'ils n'appartenaient à personne, de les traiter en orphelins sans dieux ni mythes³. C'est pourquoi j'ai imaginé des dispositifs cliniques qui respectent leurs langues, celles de leurs parents, de leurs aïeux, des dispositifs qui font appel aux ressources de leurs mondes⁴. Si les concepts que je présente ici sont, pour une large part, issus de ce type de travail clinique, la discussion que je propose veut s'élancer au-delà, introduire à l'appréhension d'un phénomène social, d'un mouvement politique aux ramifications internationales. Il ne s'agit plus de phénomènes isolés, de cas cliniques et sociaux. Je ne parle pas de chiffres, mais de masse, de prégnance, de magnétismes.

La question des jeunes islamistes radicaux a non seulement envahi les scènes médiatiques mais anesthésié les intelligences, obnubilé les consciences et fracturé les idéaux. Il convient désormais de prendre la mesure de l'obligation où nous nous trouvons de modifier nos pensées,

nos théories et nos manières de faire. Nous avons été fouettés, *cinglés* par les événements – les attentats, bien sûr, mais aussi l'évidence d'une altérité toute proche, que nous frôlons, qui nous apostrophe chaque jour. Nous sommes restés *cinglés*, c'est-à-dire choqués par les faits et envahis d'altérité.

Je raconte ce que j'ai entendu, ce que j'ai senti, perçu, conçu en les rencontrant, en échangeant avec leurs proches, en lisant les dizaines d'ouvrages qui leur sont consacrés chaque mois. Peut-être s'étonnerait-on de ne pas trouver ici de « profils psychologiques » (comme si cela pouvait avoir un sens), ni de statistiques. Outre que je suis opposé à la facilité des chiffres, qui rabattent toujours les phénomènes vers les idées les plus banales (la médiocrité des moyennes), je voudrais rendre compte de destinées en mouvement, saisir des forces en action. Je veux comprendre les dynamiques qui font passer, en quelques semaines ou en quelques mois, de l'ignorance d'un délinquant de cité fumeur de shit à l'expertise d'un philosophe des hadiths ; de la naïveté d'une gamine, coquette des beaux quartiers, à cette voilée belliqueuse en quête d'un mari à kalach ; de l'innocence d'un jeune lycéen studieux à l'engagement d'un djihadiste en route vers les zones de combat en Syrie. L'histoire des radicalisations n'est pas celle des « natures ». Elle est faite de métamorphoses, de moments d'immobilité interdite et d'ivresses soudaines à l'idée des lendemains⁵. Elle est donc souvent imprévisible. Il nous faut non pas figer l'instant d'une parole lâchée lors d'un interrogatoire de police, d'une enquête de sociologue ou de journaliste, ou même d'une consultation psy, mais se donner les moyens de penser les êtres en devenir.

On ne peut rendre ce mouvement que par séquences. Chaque chapitre est une halte, le temps d'une réflexion. On reprend son souffle, on repart ensuite avec le souci de ne rien perdre d'un sujet qui, on le sent, échappe à chaque mot, à chaque soupir. Il m'a fallu ces temps d'arrêt consacrés à l'analyse des concepts pour restituer la fluidité des destinées. Au terme du parcours, au lecteur patient, je l'espère, se présentera une forme surgie de la brume.

La matière sur laquelle s'appuie ce texte est une *clinique préventive*, qui a cherché, en intervenant en amont, à éviter un glissement vers l'action violente. Les jeunes gens qui en ont bénéficié,

pour la plupart, n'étaient pas « malades » et jamais « en demande ». Leurs pensées, leurs comportements sont sans doute aussi extrêmes de n'avoir pas été confrontés à la réalité des violences, à la vie en zone de guerre, à l'horreur des massacres d'innocents, des décapitations et des viols. Je suis certain que ceux que je n'ai pas rencontrés, ceux qui reviennent de Syrie ou ceux qui, ici, en France, ont commis des attentats, même s'ils étaient animés par cette même idéologie, ont été radicalement modifiés par leurs exactions. Pour autant, même si, dans un cas comme dans l'autre, celui d'un idéologue ou celui d'un activiste, nous ne devons jamais renoncer à l'intelligence des choses, des événements et des êtres, les assassins relèvent d'un traitement judiciaire sans compromis.

L'intelligence est une prière adressée au réel. Elle se doit d'être aussi large que le permet l'étendue de notre perception. Mais comprendre n'est en aucune manière excuser. Les victimes, les familles de ces victimes, l'environnement, la « société », pour le dire d'un mot, sont restées saisies. Elles exigent réparation. L'intelligence que l'on met au service de la compréhension des faits est partie prenante de la réparation. La justice plus encore.

J'ai intitulé ce livre *Les Âmes errantes*. Un guide à destination des autorités et des humanistes, pour apaiser leur émotion et éclaircir leur regard lors des rencontres avec ces enfants aux prétentions d'ancêtres ou de prophètes ; mais aussi un guide à destination de ces mêmes enfants, égarés, à l'âme capturée, soumise aux forces délétères, pour leur baliser un éventuel chemin de retour...

2. Karl Marx, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, Introduction, 1844.

3. Il y a longtemps que le feu couve sous la braise. En 1994, j'écrivais : « Dieu, donne-nous la force de récupérer notre humanité avant d'être anéantis par nos banlieues » (Tobie Nathan, *L'Influence qui guérit*, Paris, Odile Jacob, édition de poche, 2001, p. 193).

4. Tobie Nathan, *Nous ne sommes pas seuls au monde. Les enjeux de l'ethnopsychiatrie*, Paris, Points Essais, 2015.

5. Quelques parcours significatifs sont abordés par David Thomson dans ses livres, *Les Français jihadistes* (Paris, Les Arènes, 2014) et *Les Revenants. Ils étaient partis faire le*

jihad, ils sont de retour en France (Paris, Seuil/Les Jours, 2016).

1.

Laïcité et guerre des dieux

« La multitude des dieux antiques sortent de leurs tombes, sous la forme de puissances impersonnelles parce que désenchantées, et ils s'efforcent à nouveau de faire retomber notre vie en leur pouvoir tout en reprenant leurs luttes éternelles. D'où les tourments de l'homme moderne qui se révèlent tout particulièrement pénibles pour la jeune génération. »

Max Weber, *Le Savant et le politique* (1919), Paris, 10/18, 1963

Nous étions des enfants, des garçons ! Nos jeux étaient souvent faits d'affrontements. Quelquefois, les disputes tournaient à l'insulte. Nous savions que les mots attaquant la famille, la race ou la religion étaient la dernière injure avant le coup de poing. Et lorsqu'un médiateur, un pion ou un enseignant, tentait de nous raisonner, il en appelait au droit. « Tu n'as pas le droit de le traiter de sale Juif... », rappelait-il alors. « Pourquoi ? se révoltait l'autre, nous sommes en République ! » En ces temps, la République n'était pas de contrainte mais de droits. Elle n'interdisait pas, elle autorisait ; elle n'entravait pas, elle déliait. Il est vrai que nous nous aventurions aux limites de ces droits, poussant nos éducateurs dans leurs ultimes retranchements. Il n'en demeure pas moins que nous percevions la « République », cette entité que nous ne savions définir, comme une sorte de divinité qui mettait sur le même plan le riche et le pauvre, le fort et le faible, le chef et le sujet, le maître et l'élève. Naïveté d'enfants... Candeur d'un temps des possibles, aussi.

L'école m'était une terreur – elle l'est restée. Je percevais viscéralement sa volonté de combattre les appartenances, de les tourner en dérision. Le principe en était simple : il fallait que, à force de critiques, de quolibets, de dérisions, on finisse par se sentir seul en sa judéité – seul en son arabité, aussi sans doute, ou en son

« auvergnateté » – et désireux de venir se fondre dans la masse commune de la « laïcité ». Alors on taisait sa singularité, souvent évidente, pourtant. On dissimulait. On développait même des comportements critiques, des « formations réactionnelles ». On se faisait plus français que les Français, plus laïcs que la laïcité. En ce temps-là, on prononçait peu le mot « laïcité », c'est venu plus tard...

Aujourd'hui, on le répète à l'envi, comme si le sens en était évident – mot ambigu, pourtant, dont l'analyse révèle une polysémie inattendue.

Le mot français « laïc » provient du grec *laos* qui signifie « peuple ». Si l'on se réfère à son étymologie, « laïc » renverrait à « populaire », et donc à « commun ». Le sens n'est pas très éloigné du mot « vulgaire », qui, lui, dérive d'une racine latine, *vulgus*, la « foule » ou la « multitude »⁶. « Vulgaire » est resté proche de sa racine, désignant encore ce qui est du plus grand nombre et qui, par conséquent, est « primaire ». « Laïc », plus savant, a pris un sens particulier par son opposition à « cleric ». On comprend qu'au Moyen Âge « laïc » signifiait « ignorant », non instruit en matière religieuse, le contraire d'un *cleric* qui, lui, était un lettré, censé connaître les Écritures. Il nous faut garder cette première distinction à l'esprit – le laïc, l'« ignorant », opposé au cleric, l'« initié » –, on verra qu'elle n'a pas totalement disparu !

À la suite des guerres de Religion qui ont dévasté la France au XVI^e siècle, le mot a pris d'autres significations. « Laïc » en est venu à désigner une réalité institutionnelle. Le mot impliquait non pas que tout Français devait être un laïc (un ignorant du religieux), mais que l'État, les lois du pays, leur philosophie et surtout l'enseignement devaient être libérés de toute influence religieuse. Cette signification, qui faisait de « laïc » un adjectif s'appliquant aux organisations, cette signification pourtant robuste est contredite aujourd'hui par les glissements sémantiques que charrie la société qui va...

À l'orée du XX^e siècle, durant les grands moments de la III^e République, l'État réussit pour la première fois à unifier le pays en normalisant les âmes par l'entremise de l'école publique, *laïque* et obligatoire. En l'espace d'une génération, on voit disparaître les langues régionales⁷ et une grande partie des rituels païens qui

survivaient dans les « pays », comme les cultes aux fontaines et les rituels aux morts. La République voit alors s'imposer une connotation plus agressive du mot « laïc », qui se rapproche de plus en plus d'« anticlérical ». Dès lors, un laïc n'est plus seulement un ignorant en matière religieuse, plus seulement un militant de l'indépendance des institutions de l'État, libérées de la tutelle de l'Église, il commence à devenir un « bouffeur de curés ». Reprenant Rabelais, on le définira parfois comme un « papefigue⁸ », un « prêtréphobe », mot du XVI^e siècle signifiant un homme ayant la « phobie » des prêtres. « Prêtréphobe »... On n'est pas loin de certains termes que l'on voit apparaître de nos jours lorsqu'il s'agit de critiquer une attitude répandue dans la population, comme « homophobe » ou « islamophobe ».

Plus encore, une notion implicite est venue se coller à cette laïcité de combat à l'insu des locuteurs, une sorte de double inconscient qui surgit avec la violence exacerbée d'avoir été longtemps contenue. Si, après avoir combattu avec la sauvagerie que l'on sait les hérésies, les cathares, les Juifs et les sorcières jusqu'aux derniers moments de l'Inquisition, puis dévasté des régions entières pour éradiquer calvinistes et protestants... Si, après avoir déferlé dans les campagnes durant la Terreur, décapitant, noyant, incendiant hommes, bêtes et récoltes pour anéantir nobliaux et ecclésiastes... Si, après tout cela, il a encore fallu que la République légifère, impose la paix sociale par la fameuse « séparation de l'Église et de l'État », c'est que les forces à l'œuvre, celles qui ont si souvent failli disloquer le pays, ne sont pas maîtrisables. En un sens, la loi de 1905 sur la laïcité découle d'un constat d'échec : la République ne peut pas – ne sait pas – laisser ces forces s'exprimer... Trop brutales, trop archaïques, sans doute. La République ne peut se permettre de les laisser s'épanouir, s'emparer des institutions et des appareils... Il ne lui reste qu'à leur interdire toute intrusion dans les sphères de pouvoir.

Mais ces forces ont un nom. On les connaît depuis toujours : *il s'agit des dieux* – non pas des religions, mais des dieux ! Ce sont eux les véritables acteurs. Et je parle de tous les dieux, tant des divinités païennes que des dieux monothéistes, chacun singulier dans ses exigences, du Dieu des catholiques, des protestants, des musulmans ou

des juifs. Et l'on doit convenir que la loi de 1905 signe non seulement l'échec de la République, mais aussi la faillite des religions. Par cette loi, on prenait acte que les promesses de toutes ces religions de connaître leurs dieux, de contenir leurs humeurs et, de ce fait même, de protéger les populations de leur violence, de leur goût pour le sang... que ces promesses n'étaient pas crédibles. Toutes les religions avaient échoué dans leurs tentatives de maîtriser leurs dieux.

Ainsi, tapie derrière la notion de laïcité, sommeille depuis les premières années du XX^e siècle son négatif, ce contre quoi elle constitue une digue : l'incontrôlable violence des dieux. Et ce sont ces mêmes dieux qui réapparaissent aujourd'hui, rendus d'autant plus cruels qu'ils se trouvent, du fait de la mondialisation, du déplacement accéléré des populations, en concurrence directe les uns avec les autres.

Cette guerre suspendue, qui a déjà eu lieu bien des fois et qui ne demande qu'à éclater encore, il nous faut la désigner sous son véritable nom : la « guerre des dieux ». Alors, lorsque les politiques annoncent que « nous sommes en guerre » sans l'avoir pourtant déclarée à quiconque, lorsque nous rencontrons des jeunes gens prêts à en découdre, cherchant comme des écervelés le lieu du combat, c'est bien cette guerre innommée qui les anime⁹.

Alors qu'ils semblent s'échapper de la laïcité, on comprend ici que les jeunes gens radicalisés réactivent son inverse, son double grimaçant. Il est inutile de les raisonner en leur rappelant les valeurs de la République, comme s'ils ne les avaient pas comprises, ou comme s'ils les avaient oubliées. Ils les habitent, au contraire, au point d'en explorer les fondements, au point de réactiver les conditions de leur création. Ils cherchent à être initiés à cette part cachée de notre monde, cette *guerre des dieux* dont notre société a tenté de se protéger, précisément par la laïcité, et que leur engagement révèle en pleine lumière.

Se poser la question des personnes, de leurs motivations individuelles, des problèmes qu'ils ont pu traverser dans leur enfance ou leur adolescence en ignorant les forces qui les investissent et qui, selon leur propre discours, littéralement, *les possèdent*, est une erreur

intellectuelle, une mauvaise façon d'aborder la question, mais plus encore : une lâcheté.

Lorsqu'un jeune homme de vingt-cinq ans affronte la police et la gendarmerie réunies, offrant sa poitrine à leurs balles en hurlant *Allahou Akbar* (« Allah est *le plus* grand »), il inscrit dans le monde un surplus d'existence divine. Il faut nommer correctement les choses. L'effroi que l'on éprouve est d'ordre mythologique. Dans cette séquence, la mort d'un homme qui se sacrifie en toute conscience renforce l'existence de son dieu¹⁰, selon un décompte inversé : un homme en moins, de la divinité en plus. Il ne s'agit ni de suicide ni même de promesse d'éternité, mais d'une imparable logique religieuse : la transmutation des vies humaines en puissance divine.

Les forces – les dieux – qui se sont emparées de ces jeunes gens, qui les ont capturés, soumis à leur service, nous entourent et, quelles que soient nos réactions, nous concernent. Tôt ou tard notre existence, notre vie sera également en question – si ce n'est en tant que victime, au moins en témoins politiques, contraints de repenser nos institutions, mais aussi notre être au monde.

Certes, ces forces se manifestent aussi de manière plus concrète, par l'existence de groupes réels, constitués de militants, de combattants – plus matures, plus aguerris, plus actifs –, de recruteurs aussi, ciblant des fragilités individuelles, se livrant à de *véritables rapt d'âmes*, et d'activistes politiques ayant des *stratégies de type révolutionnaire*, de déstabilisation de l'espace social et de prise de pouvoir... À ces groupes, il convient de répondre sur le terrain où ils nous engagent : la politique. Mais l'exercice de la politique n'exclut pas la connaissance des dieux et l'analyse des stratégies des possédés de Dieu.

Au-delà de l'action et de son urgence, quand les alertes clignent de toutes parts, quand nos mouvements ne sont plus actions, seulement réactions, alors s'impose le temps de la réflexion. Et surgit, lancinante, la question qui obsède à force de n'être jamais posée : *et si la laïcité ne parvenait plus à endiguer la guerre des dieux ?* Disposons-nous d'une solution de rechange¹¹ ?

J'observe les postures des responsables, des politiques, des experts, des journalistes et je m'étonne. Ils oscillent entre deux attitudes – deux seulement ! La première, de compassion, de compréhension des

problèmes individuels qui auraient, pensent-ils, poussé ces jeunes gens aux extrêmes, y compris jusqu'à une sorte de suicide. La seconde, de référence à la loi, à la République, de recours à la laïcité... Les uns prescrivent des prises en charge psychologiques et sociales (plus d'écoute, plus d'aide, plus d'éducateurs) ; les autres préconisent de la rigueur, de la raideur, un traitement judiciaire du problème (plus de policiers, plus de lois répressives, plus de sanctions). Mais compassion et recours à la loi, nous le constatons chaque jour, se révèlent aussi inefficaces l'une que l'autre.

La compassion est une insulte ; elle est toujours considérée par son bénéficiaire comme une tentative de capture. Une phrase de Sartre dans *Le Diable et le bon Dieu* en rend compte mieux qu'une longue explication :

« À celui qui donne un baiser ou un coup, écrit-il, rendez un baiser ou un coup. Mais à celui qui donne sans que vous puissiez rendre, offrez toute la haine de votre cœur. Car vous étiez esclaves et il vous asservit. Car vous étiez humiliés et il vous humilie davantage. »

Une compassion sans réciprocité déclenche inexorablement la révolte. Enseignement de bon sens qu'il faudrait rappeler avant toute prise en charge.

Quant au recours à la loi, s'il tourne si souvent à vide, ce n'est certes pas parce que les personnes radicalisées sont sans loi – c'est qu'elles en reconnaissent une autre ! Je n'oublierai jamais le sourire rayonnant de ce jeune homme en détention pour participation à un réseau terroriste, son défi au fond des yeux et sa déclaration : « Croyez-vous vraiment que la prison m'ôtera mes certitudes ? »

Le déni de notre loi est une déclaration de fidélité à une autre loi. On peut même en tirer un aphorisme : *le refus de la loi est toujours une profession de foi*. Nous devrions le savoir, nous qui nous prétendons de « tradition chrétienne ». Il nous suffit de plonger un regard aux sources du christianisme et de considérer le destin des premiers martyrs qui ont affronté la loi romaine pour affirmer leur foi.

Quant au traitement judiciaire du problème, s'il débute de manière intéressante par cette mise en scène expressive et publique qu'est le procès, il se délite ensuite une fois la peine prononcée. Dans les prisons, nous le savons, les valeurs s'inversent. Là, les proscrits deviennent des héros, les actes condamnés des sortes de décorations et la laïcité une obligation de religion.

Je dois dire que je préfère une autre façon de poser la question de la radicalisation. Pas de compassion ni de recours à la loi, mais une interrogation sérieuse sur les forces en présence, leur nature, leurs noms, leurs modalités d'existence, leurs manières de capturer les humains, les exigences qu'elles leur imposent... Quarante-cinq ans de pratique clinique auprès des migrants m'ont enseigné un principe : toujours prendre le parti de l'intelligence de l'autre, de ses forces, de ses ressources, jamais de ses manques, de ses failles, de ses désordres. Dans le cas des jeunes gens radicalisés, il nous faudra d'abord constater l'intelligence des êtres et des forces, évaluer la puissance des enjeux et surtout : produire de la pensée.

Du coup, ces jeunes gens, à la fois furieux et captifs, révélateurs des fondements de la laïcité, seront pris au sérieux dans le statut qu'ils s'attribuent eux-mêmes, prosélytes d'une divinité qui ne cache pas ses intentions de s'emparer des consciences.

6. Comme souvent dans la langue française, le latin a fourni le mot d'usage courant, le grec le mot savant.

7. Langues qu'on désignait du péjoratif « patois », du vieux français *patoyer*, « parler avec les “pattes”, avec les mains », « gesticuler »... langues qui n'étaient donc pas tout à fait des langues puisqu'elles avaient besoin de signes.

8. Le mot se réfère à un célèbre épisode du *Quart Livre* où les esclavagistes, adeptes du pape, contraignent une population qui a manifesté son anticléricalisme à extraire une figue de l'anus d'une mule.

9. Un ouvrage récent de Jean Birnbaum (*Un silence religieux. La gauche face au djihadisme*, Paris, Seuil, 2016) souligne les méfaits de l'occultation des questions religieuses par l'intelligentsia française.

10. La séquence du sacrifice de l'être humain pour octroyer un surcroît de vitalité à son dieu existe dans bien des mythologies, et dans les trois monothéismes : le sacrifice d'Isaac par Abraham, celui de Jésus, *agnus Dei*, « agneau de Dieu », par son « père » et enfin celui d'Ismaël par Ibrahim.

11. J'ai repéré l'une des origines de cette guerre des dieux dans un événement rapporté non

pas dans la Bible, mais dans un commentaire midrashique ancien : Abraham brisant les idoles.
Voir Tobie Nathan, *Quand les dieux sont en guerre*, Paris, La Découverte, 2015.

2.

Le voile, une membrane

« Toute femme qui prie ou qui prophétise la tête non voilée déshonore sa tête : elle est comme celle qui est rasée. Si une femme ne se voile pas la tête, qu'elle se coupe aussi les cheveux. Or, s'il est honteux à une femme d'avoir les cheveux coupés ou la tête rasée, qu'elle se voile. »

Paul, Épître aux Corinthiens, 11, 5-6

Elle est née à Paris. Ses parents sont tous deux sénégalais, émigrants, pas réellement immigrés, maîtrisant mal le français, terrorisés devant les institutions, douloureux du voyage, toujours nostalgiques. Elle est totalement couverte d'un ample vêtement noir. Même en plein été, elle a enfilé des gants de laine, noirs aussi. On n'aperçoit que ses yeux et la naissance de son nez, deux yeux immenses, soulignés de khôl – un regard innocent, ouvert, curieux... Lorsqu'elle se déplace, pourtant, ses pas de danseuse et son fier maintien transpirent la sensualité. Au collège, ses maîtres la considèrent comme une brillante élève qui suit parfaitement l'enseignement, interroge, s'enflamme pour des questions de littérature. Elle aime la pensée et la parole. Elle a quatorze ans.

Jeune fille douée, elle aiguisé son intelligence sur des objets inattendus chez une si jeune élève. Elle parle de Dieu, de ses exigences, des règles qu'il impose à ses fidèles. Et ses camarades l'écoutent, l'apprécient, l'entourent. Elle déambule dans les couloirs du collège, tenant à la main le *taw'hid*¹², un livre de philosophie islamique sur l'unicité de Dieu. Le matin, lorsqu'elle franchit la porte du collège, elle retire son voile et c'est chaque jour un festival de coiffures... nattes, afro, bouclettes. Elle se réfugie parfois dans les toilettes, d'où on la voit ressortir à nouveau enveloppée de sa tenue noire. Puis elle circule ainsi dans les couloirs, ombre en pénombre, jusqu'à ce qu'un

surveillant ou le conseiller principal d'éducation lui rappelle l'interdiction et la contraigne à retirer son voile. C'est alors, une fois encore, convocation chez le principal, longues discussions et considérations générales sur la foi et la liberté... Et une fois encore, les autorités lui opposent la loi et lui proposent de l'écouter, de la compréhension, de la compassion – mais se gardent de lui supposer l'intelligence des concepts.

Pour quelle raison le port du voile fascine-t-il cette jeune fille ? Si l'on écarte les réponses faciles qui invoqueraient sa naïveté, son désir d'opposition, ses tendances provocatrices ou je ne sais quelle caractéristique psychologique, on se doit d'interroger les pensées cristallisées dans le vêtement. On se rend alors compte que les questions dépassent et englobent la jeune fille – et qu'elles concernent aussi ses enseignants et tout un chacun.

Avant d'en venir à désigner ce foulard cachant les cheveux et le cou et laissant apparaître l'ovale du visage, le mot *'hijab* est d'abord un terme abstrait signifiant en arabe une séparation non matérialisée – celle entre profane et sacré, par exemple. Ainsi, durant la prière, un *'hijab*, qu'on traduit traditionnellement par « rideau invisible », sépare-t-il le croyant « de ceux qui ne croient pas à la vie future » (Coran, 17, 45). La traduction correcte du mot *'hijab* devrait être, selon moi, non pas « rideau » ou « voile », mais « membrane ».

Du reste, c'est par ce même mot, *'hijab*, que l'on désigne le diaphragme, cette cloison séparant abdomen et thorax, qui a tant marqué l'imagination depuis l'Antiquité puisqu'il fait la part du souffle et des viscères. En ce sens, *'hijab* doit être considéré comme l'équivalent du mot grec *phrenos*, qui signifie « diaphragme », certes, mais aussi siège de l'âme¹³...

En arabe, *'hijab* signifie aussi « amulette », l'enveloppe de cuir dans laquelle le docteur ou le guérisseur a inséré un fragment du texte sacré. Ce talisman, destiné à être porté autour du cou, du bras ou de la taille, déploiera une membrane protectrice et invisible autour de l'utilisateur, le protégeant de la malveillance¹⁴.

'Hijab signifie donc bien membrane invisible. En toute logique, le mot désigne aussi l'« hymen », cette membrane intime, fondamentale dans les rites de mariage en pays musulmans mais dont l'existence a

longtemps été ignorée par les autorités savantes. Comment exiger la permanence d'une membrane dont on ignorait l'existence ? D'une part, les sages-femmes savaient depuis toujours ce que les médecins ignoraient ; d'autre part, il ne s'agissait pas autrefois de la membrane physique mais plutôt de cette séparation conférée par le statut d'épouse.

Autant de conceptions que l'on peut retrouver dans le mot grec *hymen*, qui ne désignait pas dans l'Antiquité la membrane réelle des biologistes, mais le mariage, précisément. « *Hymen, Hymenay !* » s'écriait le cortège au passage des mariés. Les femmes mariées devaient se couvrir les cheveux dans l'espace public. C'était aussi le cas des déesses, les « vierges » ou plutôt les non-mariées (*parthenoi*) étant représentées tête nue, comme Athéna ou Aphrodite, alors qu'un voile couvrait les cheveux des mariées, telles Héra ou Déméter.

Ainsi le mot arabe *'hijab*, « membrane subtile », est-il assez proche de l'usage antique du mot grec *hymen*, signifiant « membrane invisible » tout en évoquant le mariage.

Un grand nombre de cultures du Moyen-Orient avaient du reste institué que les femmes mariées devaient se couvrir les cheveux. Dès le II^e millénaire avant Jésus-Christ, les Assyriens avaient inscrit dans leur droit l'obligation du voile pour les femmes mariées – idée reprise par les Grecs, qui l'ont léguée aux chrétiens, aux musulmans, et qui demeure de nos jours dans « le voile de la mariée »¹⁵... Et jusqu'à notre vocabulaire, où l'on trouve l'adjectif « nuptial », du latin *nubere*, qui signifie à la fois « se marier » et « être voilée ».

Ainsi, si l'on se réfère à l'histoire des coutumes et des vocabulaires, aucune ambiguïté : être voilée, c'est être mariée. Qu'en est-il alors des jeunes filles voilées quoique célibataires qui se multiplient dans nos villes et nos banlieues ? Tout comme pour les femmes mariées, leur voile ne cache pas, il montre ! Il signale, là aussi, l'existence en elles d'une membrane invisible, les séparant du commun.

Sans être mariée, cette jeune fille voilée professe une philosophie et l'exhibe ; elle clame qu'elle appartient à un groupe auquel elle entend réserver son dynamisme, sa pensée et sa vie amoureuse. Le voile n'est pas ici la marque d'une répression de sa vie sexuelle, mais l'annonce d'une sélection préalable de ses prétendants. Cette jeune fille proclame

par son vêtement qu'elle n'est pas accessible à quiconque, seulement à certains, qui partagent les mêmes choix d'existence. Plus encore, loin de rebuter ces prétendants sélectionnés, elle les attire, précisément par le voile, devenu condition nécessaire de sa séduction. On comprend que beaucoup parmi ces jeunes filles parlent du voile comme d'une liberté, d'une conquête... leur droit de choisir le groupe des jeunes gens qu'elles autorisent à les courtiser.

La lecture du *'hijab* est à revoir, dévoyée un temps au sein d'une pensée nostalgique qui l'interprète comme une volonté de dissimuler ses charmes en soumission à un ordre moral archaïque. Il faut plutôt le comprendre, au moins dans les sociétés européennes, comme *une mode* – c'est-à-dire une façon de se présenter qui *distingue du commun en rattachant à un groupe d'élus*. Distinction et appartenance, telle semble être la revendication de la jeune fille qui a initié notre questionnement.

Le signal est du reste parfaitement reçu et déclenche colère et débats dans une société où nul(le), en principe, n'est sexuellement inaccessible.

12. *Le Livre du Tawhid* (Kitab at-Tawhîd), par Mohammad Ibn Abdel Wahab.

13. C'est ce même *phrenos*, qui protège la pureté du souffle des miasmes des viscères, que l'on retrouve par exemple dans notre mot « schizophrénie », où il prend le sens d'« âme »... *Schizo-phrénie*, « l'âme fendue » ou, plus exactement « dissociée ».

14. Un prénom dérive de ce mot, *Ma'hjoub* (plus souvent au féminin, *Ma'hjouba*), qui signifie « enveloppé », « protégé ». Protégé, certes, mais de naissance, sans qu'il ait été nécessaire de recourir à quelque amulette, et donc « chanceux ». Ne dit-on pas en français qu'Untel est « né coiffé » – littéralement, avec un morceau de membrane amniotique sur le crâne –, autrement dit qu'il est « chanceux », « béni des dieux » ?

15. Le cas des Juifs prête tout de même à discussion. Certains passages du texte biblique laissent penser que les femmes n'étaient pas voilées. À considérer, par exemple, la séquence où Abraham fait passer son épouse Sarah pour sa sœur, craignant que le pharaon, subjugué par sa beauté, n'assassine le mari pour s'emparer de l'épouse (Genèse, 12, 11-15). Si le pharaon peut tomber immédiatement sous le charme de Sarah, c'est que sa beauté n'est pas voilée. Pourtant, comme on le sait, les femmes juives orthodoxes ont adopté le plus étrange des voiles : la perruque. À y réfléchir, la perruque est la meilleure façon de dissimuler sa chevelure sans attirer l'attention. Car, selon certains passages du Talmud, si une femme est voilée d'une étoffe, il est alors facile de la dévoiler. Alors que s'il s'agit d'une perruque...

3.

Filiation et affiliation

« Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement... »

Victor Hugo, *La Légende des siècles* (1877)

S'il n'est pas de « profils », de « personnalités prédisposées » à un destin « radicalisé », comme on dirait, par exemple, qu'il existe des personnalités addictives ou cyclothymiques, j'ai remarqué une « fragilité au djihadisme » chez des jeunes gens dont les histoires familiale et personnelle sont caractérisées toutes deux par un déficit : *appartenance culturelle défaillante à la première génération, filiation flottante à la suivante.*

Une histoire parmi tant d'autres. La mère est espagnole, originaire de Castille. À huit ans, ses parents s'étant séparés, elle est confiée à une grand-mère qui, littéralement, la réduit en esclavage. Scolarisée dans une institution tenue par des religieuses sadiques, elle passe des humeurs vengeresses de la vieille à la maltraitance instituée des sœurs. Si bien que, dès l'adolescence, la voici dégoûtée tant de la famille que de Dieu. Débarquée en France sans papiers à dix-sept ans, elle trouve à s'employer chez des particuliers où elle connaît pour la première fois un peu de chaleur et de compréhension. Puis elle rencontre un homme, espagnol comme elle, originaire de la même région. Elle veut bien d'une relation amoureuse, mais certainement pas des règles et des conventions. Hors de question de se marier, de se livrer aux volontés d'un homme, d'un tiers – plus jamais ! L'homme est un paresseux, infidèle qui plus est. Ils se disputent, se quittent, se retrouvent, se quittent encore. À la suite d'un ultime rendez-vous, elle tombe enceinte.

Elle parle fort, défie, peste. On ne peut pas dire qu'elle a la langue dans sa poche ! Si elle garde de son pays natal un accent de rocailles et de tambours, la rupture précoce avec son milieu, l'antipathie viscérale qu'elle éprouve envers sa famille l'ont tenue éloignée de ses appartenances. Espagnole sans doute, elle en a l'accent, mais quoi d'autre ? De tradition catholique, elle se souvient encore de quelques préceptes religieux. Croyante, peut-être, mais certainement pas pratiquante... Critique, en tout cas, caustique dans sa parole et ses attitudes, toujours aux aguets, attirant l'attention par sa vivacité, ses remarques acerbes sur la méchanceté des religieux et la sauvagerie du monde.

De sa relation avec cet homme, le compagnon espagnol de ses débuts en France, est née une fille, qu'elle a élevée seule. Cette fille est comme elle, belle et rebelle, forte aussi, parfois violente, mais si naïve... un cœur d'artichaut ! Le père de la jeune fille ne l'a pas reconnue, arguant qu'il n'était pas souvent présent, qu'elle pouvait aussi bien être la fille de n'importe qui. Mais la mère sait qu'il est le père et lui propose même un test ADN, qu'il refuse.

Un jour, la mère trouve dans la chambre de sa fille âgée de dix-neuf ans un tapis de prière, des tenues islamiques, une *burqa*, des *sarouals* et des brochures qui la mettent en fureur : « Comment être une bonne musulmane » par exemple, ou encore : « La bonne manière de lire le Coran »... Son sang ne fait qu'un tour. Elle qui a échappé aux griffes des viragos du couvent, pouvait-elle abandonner sa fille à des malades du voile ? Elle provoque une explication. Sa fille la défie. Voilà déjà six mois qu'elle s'est convertie, qu'elle visite des détenus musulmans en prison. Elle apprendra par la suite que ces jeunes gens à qui sa fille apporte friandises, vêtements et téléphones portables sont soupçonnés d'appartenir à des réseaux djihadistes.

L'histoire me semble exemplaire. La mère, du fait d'une destinée singulière, s'est vue séparée de sa source – sa source et non « ses racines » ! Le mot « racines » laisserait supposer l'existence d'une réalité statique et, en principe, objective. Racines... comme celles d'un arbre. Mais les hommes sont loin de posséder la perfection des arbres, découlant de cette relation charnelle avec la terre. Ils n'ont pas davantage l'intelligence instinctive des oiseaux qui, après avoir

parcouru des milliers de kilomètres, savent retrouver, sur la branche ou dans l'anfractuosité d'un rocher, l'emplacement du nid de leur naissance. Non ! Chez les hommes, les origines se renouvellent sans cesse ; car pour eux, *l'origine n'est pas instinct mais tout à la fois connaissance et volonté*. Alors, si on l'ignore, si on n'y participe pas, si on ne la cultive pas, l'origine se dessèche, comme peut s'assécher une source. C'est ce qui est arrivé à cette mère, qui ne sait rien de son hispanité et n'y participe ni par des rites ni par des fêtes. L'origine n'est pas faite que de passé, mais aussi de présent et d'avenir, source à laquelle on s'abreuve chaque jour pour être à la fois là et de là.

Être actif dans les rites d'un peuple qui lui-même est actif dans sa relation aux autres peuples : voilà la définition d'une source qui continue de jaillir.

Mais le vocabulaire va, là aussi, enrichir notre regard. En arabe et en hébreu, *'ain* signifie « œil », dans son sens banal, l'organe de la vue, mais également « source », sans doute parce que cette prunelle brillante en plein soleil peut être imaginée comme l'« œil de la terre ». Et le mot *'ain* désigne aussi le « mauvais œil », cet œil suspect, parfois d'être trop clair, qui diffuse la radiation venimeuse de l'envie. On comprend dès lors le double sens du mot *'ain* : la source qui maintient en vie et l'œil qui surveille, qui envie et peut empoisonner¹⁶.

« Source » est donc bien le mot qui convient ici, à la fois jaillissement de l'indispensable, source de vie, mais aussi surveillance magique et potentiel poison. Être coupé de sa source, ce n'est jamais être délivré d'un lien, mais condamné, comme Caïn, à l'errance infinie, nécessairement à la recherche d'une autre source et toujours soumis à la surveillance des propriétaires des lieux. Telle est cette mère espagnole que j'évoquais plus haut, d'une curiosité infinie dans sa recherche d'une nouvelle appartenance, mais se sentant livrée, sans défense, aux regards des envieux.

La fille, non reconnue par son père, refusant viscéralement une fois adulte ses tentatives de la récupérer après coup, ne peut davantage se rattacher à la source de sa mère.

Je qualifie d'« âme errante » cette fille non pas détachée, puisqu'elle n'a jamais été liée ; non pas égarée, puisqu'elle n'a pas de lieu à retrouver, d'Ithaque à rejoindre ; mais flottante, angoissée, animée

d'absence. Cet être est bon à prendre, à soumettre – c'est une proie pour les chasseurs d'âmes.

Voilà donc une formule majeure, le sésame des « âmes errantes », devenues proies faciles d'une radicalité religieuse montante. La formule se décline sur deux générations : perte du lien fonctionnel avec l'appartenance culturelle (la source) à la première, problèmes de filiation à la seconde.

J'ai été surpris par l'occurrence de cette formule, tant dans la liste déjà longue – bien trop longue ! – de jeunes gens ayant commis des attentats en France que dans les rencontres cliniques au quotidien.

Mais si le phénomène est aussi visible, d'autres ont pu le percevoir avant moi. Plus même, l'instrumentaliser. Les penseurs du *djihad*, ces psychologues de l'influence intéressée, ont repéré la fragilité de cette population. Ils organisent de véritables *captures d'âmes*, n'hésitant pas à combiner le scintillement d'apprentissages philosophiques et religieux à des moyens profanes, allant des séductions amoureuses aux promesses de paradis bien terrestres.

L'un de ces penseurs est connu, son parcours et ses stratégies ont fait l'objet d'analyses détaillées. Il s'agit d'Abou Moussab al-Souri¹⁷, auteur d'un volumineux *Appel à la résistance islamique mondiale*. Il y défend une stratégie de déstabilisation de l'Europe, « ventre mou de l'Occident », qui résultera d'actions menées par la jeunesse musulmane immigrée, en défaut d'intégration et en permanente révolte¹⁸. Cette jeunesse doit donc être prioritairement conquise.

On sait que l'action idéologique est devenue prioritaire dans les organisations djihadistes et, si un penseur comme Al-Souri reste une référence dans ces milieux, bien d'autres ont pris le relais depuis, qui agissent, mais aussi réagissent, adaptant leurs nouvelles formes d'action aux mesures de protection des pays ciblés. C'est ainsi qu'ils ont remarqué que les populations sensibles à l'appel radical n'étaient pas exclusivement constituées de jeunes musulmans, mais que s'y adjoignait un nombre non négligeable d'enfants de migrants étrangers à l'islam, tels que, en France, des Antillais, des Africains de tradition chrétienne (originaires du Cameroun, du Congo, du Togo, de Côte d'Ivoire...), des Méditerranéens du Sud (Portugais, Espagnols, Italiens)¹⁹, des Juifs, surtout séfarades, dont les parents sont arrivés

dans les années 1960, mais aussi, très souvent, des « métis ». Par métis, j'entends les enfants de couples interculturels, parfois inattendus : Afghan et Antillais, Congolais et Italien, Algérien et Vietnamien, et tant d'autres. Ces enfants d'extraction modeste, nés dans une famille désaffiliée, écartés de la filiation par les aléas de l'existence, mal désirés, quelquefois malvenus... Chacun d'eux perçoit dans le prosélytisme islamiste une invite personnelle, une parole qui lui serait adressée en propre, comme la promesse d'une réparation. Je sens leur cœur battre, leur tête chavirer. Je les entends penser : « *Enfin ! Voici enfin des gens pour qui mon existence présente un intérêt...* »

Ainsi l'appel islamiste, lancé à la cantonade sur les vagues d'Internet, mais aussi dans les groupes d'âge, dans les fratries, entre amis d'enfance, est-il relayé par des entreprises prosélytes et militantes, qui se structurent spontanément sous forme de contrôles de proximité. On surveille, on vérifie que chaque prière a bien été faite, chaque interdit respecté ; on contrôle les relations, on interroge les pensées, on censure les désirs. Cet appel circule dans une ambiance, des attitudes, des formulations, des expressions, une philosophie du quotidien, une sorte de « mode ». Bien sûr, leurs destinataires privilégiés, comme l'avait conçu Abou Moussab al-Souri, sont de jeunes musulmans, enfants ou petits-enfants d'immigrés d'Algérie, du Maroc ou de Tunisie. Pour ceux-là, l'accroche est plus facile : ils imaginent renouer avec des origines mal transmises. Les voici devenus plus musulmans que leurs parents, capables de leur en apprendre, de les corriger. Ils parlent eux-mêmes de « re-conversion », d'un *retour*, donc. On les appelle parfois des « *born again* », « re-nés à la foi », comme on nommait il y a peu les nouveaux convertis dans les groupes évangéliques²⁰. De fait, on trouve ce type de « retour » dans la plupart des religions. Le mot qui les désigne en hébreu est *téchouva*, qui signifie précisément la « réponse ». Peut-être s'agit-il d'une mauvaise compréhension du concept. Peut-être pensent-ils avoir obtenu la réponse à toutes leurs questions. Mais *téchouva* signifie plutôt la « réponse de Dieu », non pas celle que les humains imaginent avoir trouvée. Sont-ils certains que Dieu leur a répondu ?

Cependant l'appel islamique atteint également, comme je le signalais, des jeunes gens dont la famille de naissance, chrétienne, juive

ou agnostique, n'a rien à voir avec l'islam. Il touche ces jeunes gens, le plus souvent enfants de migrants, eux aussi, et même, quoique plus rarement, des enfants de ceux qu'on appelle « Français de souche ». Autant d'« âmes errantes », chez qui cet appel déclenche des sortes de *rencontres initiatiques*, des *eurêka ontologiques*...

Un tel mouvement, comme l'a repéré le philosophe Philippe-Joseph Salazar²¹, doit être désigné par son nom : c'est une dynamique révolutionnaire – pour autant qu'une révolution est un mouvement social capable d'introduire un prosélyte dans chaque maison.

Comme illustration, cette citation des Évangiles : « Et quiconque aura quitté, à cause de mon nom, ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, ou ses maisons, recevra le centuple, et héritera la vie éternelle » (Matthieu, 19, 29). Prototype de la pensée révolutionnaire, le christianisme militant s'adressait à tout un chacun, le transformant en un révolutionnaire domestique. Il n'existe aucune révolution sans cette effervescence idéologique portée dans chaque foyer par un prosélyte.

16. L'œil de Caïn, malédiction de la terre dégoûtée d'avoir dû recueillir dans son ventre le sang du meurtre... « L'œil de Caïn » était certainement une source. Voir Tobie Nathan : « L'œil, le poison magique et le talisman. Cause et sens en pratique ethnopsychanalytique » in *Anthropologie et Sociétés*, volume 17, numéro 1-2, 1993, pp. 99-124.

17. Mustafa bin Abd al-Qadir Setmariam Nasar, dit Abou Moussab al-Souri, né en 1958 à Alep, en Syrie, longtemps proche de Ben Laden et d'al-Qaïda.

18. L'influence de ce véritable intellectuel qu'est Moussab al-Souri, très informé des grands mouvements historiques dont il s'inspire, a été abordée surtout par Gilles Kepel, notamment dans *Terreur dans l'Hexagone. Genèse du djihad français*, Paris, Gallimard, 2015. Voir, surtout pour sa biographie commentée, Brynjar Lia, *Architect of Global Jihad: The Life of Al-Qaeda Strategist Abu Mus'ab Al-Suri*, Oxford University Press, 2009 et aussi l'analyse de l'Israélien Philipp Holltmann, *Abu Musab Al-Suri's Jihad Concept*, publications du Moshe Dayan Center, 2012.

19. Dans le numéro 15 de *Dabiq*, la revue de l'État islamique en langue anglaise, la cible est précisément le christianisme – le thème de ce numéro étant : *Break the Cross*, « Briser la Croix ». S'adressant aux chrétiens, Daech leur explique la haine irréductible que leur voue l'islam pour des raisons religieuses d'abord, mais aussi pour leur alliance avec le sécularisme, et les invitent à se convertir en masse. Dans le même numéro figurent également des témoignages d'anciens chrétiens ayant rejoint l'État islamique (une Finlandaise, un Trinidadien – de l'île de la Trinité ! Un calembour, sans doute...).

20. En vérité, être musulman ou chrétien, c'est, d'une certaine manière, être repent. On peut

se demander alors ce que pourraient être des repentis du djihad, des repentis de la repentance... Est-ce seulement possible ?

21. Voir son ouvrage, indispensable, consacré à l'analyse de la rhétorique djihadiste : Philippe-Joseph Salazar, *Paroles armées. Comprendre et combattre la propagande terroriste*, Paris, Lemieux, 2015. Mais aussi ce petit livre de Scott Atran, *L'État islamique est une révolution*, Paris, Les liens qui libèrent Éditions, 2016.

4.

Conversion, initiation

« Aussitôt tombèrent de ses yeux comme des écailles, et il retrouva la vue. Il se leva et il reçut le baptême. Puis il prit de la nourriture et les forces lui revinrent. »

Actes des Apôtres, 9, 18-19

Ainsi l'identité culturelle vacillante finit-elle par rencontrer des forces, des puissances, des divinités qui s'emparent des personnes et les mettent à leur service. Malgré la singularité de la formulation, je me demande « à qui appartiennent ces enfants », enfants ou petits-enfants de migrants... Pas à leurs ancêtres, dont ils n'ont qu'une idée lointaine, presque aussi lointaine que les ancêtres littéraires, savants ou politiques que l'école leur propose. Pas à leurs parents, eux qui ont souvent été exclus de la filiation. Ces « âmes errantes » ont parfois accompli de longs parcours à travers tribunaux pour enfants et services sociaux, mesures d'assistance, foyers ou familles d'accueil... Autant de lieux, lorsqu'ils y repensent, qui leur rendent encore plus manifeste le caractère provisoire de leurs attachements, la précarité de leur appartenance. *Autant de mises en suspens de leur identité.*

Et voilà que ces « âmes errantes » découvrent au détour d'un trajet fait d'explorations sur Internet et de rencontres de quartier des forces qui les reconnaissent, les désignent, les renomment – les renomment, surtout ! – et leur proposent *conversion* et *initiation*.

La famille est tchèque, catholique, émigrée en France il y a une vingtaine d'années. La mère travaille dans une société de services ; le beau-père est déménageur.

La crise a éclaté lorsque le jeune homme s'est, du jour au lendemain, converti à l'islam et très rapidement radicalisé. Il fait ses cinq prières, lit compulsivement des dizaines d'ouvrages islamiques

qu'il apprend par cœur, exige de manger hallal, surveille la nourriture que lui sert sa mère et passe ses nuits à visionner des vidéos montrant des enfants arabes agonisant sous les bombes de l'Occident. Il est aussi devenu très coléreux, recherchant le conflit, explosant en des manifestations clastiques à propos de la politique. D'autant qu'il entend convertir ses parents à la foi véritable. Lors d'une altercation avec sa mère, par exemple, il lui a lancé : « L'islam c'est Dieu ! » Elle, catholique fervente, choquée, lui a retourné : « Tu es fou ! » Le jeune homme s'est alors jeté à terre et, se prosternant, s'est perdu en conjurations contre les mauvaises paroles de sa mère. Et il suppliait Dieu de pardonner à cette pauvre femme, de lui épargner les feux de l'enfer. C'est alors que sa mère a compris qu'il était comme possédé. Lorsque ses parents, tentant de le raisonner, lui évoquent les exactions de l'État islamique en Syrie, il hurle qu'il s'agit de propagande ; que ce sont les États-Unis et la France, complotant avec les Juifs et l'État d'Israël, qui répandent des mensonges pour s'emparer des terres des Arabes et de leurs richesses. Pour lui, le christianisme est une fausse religion, une idolâtrie. La preuve en est dans cette trinité satanique... Non ! Dieu, c'est l'islam ! Et devant son échec à convaincre ses parents, il est pris de rage et parfois de désespoir mystique à l'idée de leur âme vouée au *Shaytane*, à Satan.

Lâché par son père biologique dans son enfance, accompagnant une mère affligée par une émigration hasardeuse, une mère aux attachements lointains et aux recours épisodiques aux éléments traditionnels catholiques qui, sans doute, la constituent, ce jeune homme correspond bien à la définition que je donnais d'une « âme errante », sans attachement. Sa famille a perdu le lien fonctionnel avec sa source et lui celui qui le relie à sa propre filiation.

Mais une « âme errante » n'erre pas longtemps... Est-il même possible de concevoir un être délié ? Certes non ! De telles personnes sont nécessairement en recherche, à l'affût de celui qui se présentera un jour, mandataire d'une force réelle ; de celui qui viendra lui déclarer : « *Ton existence m'intéresse !* »

Par le passé, avant l'islam, il avait tenté de résoudre son problème de filiation par une première *initiation*. À l'âge de treize ans, il avait adhéré à un groupe qui se livrait à des acrobaties urbaines (escalades

d'immeubles, sauts vertigineux). Cette démarche, qui lui avait attiré à l'époque un certain « succès » local auprès des amis de son quartier, s'était soldée par un échec. Bientôt, il ne fut plus capable de suivre les acrobates de rue, les escaladeurs d'immeubles. Il venait de débiter, à l'âge de quatorze ans, une intoxication sévère au cannabis, qui, non seulement, diminuait ses capacités physiques, mais eut aussi des effets psychologiques désastreux, probablement à l'origine de bouffées délirantes.

Consommation intensive de haschich durant cinq années, puis apparition d'hallucinations terrifiantes, visuelles et auditives... Il consulte alors en psychiatrie, accepte un traitement neuroleptique. Les choses semblent un temps rentrer dans l'ordre. Au bout de six mois, il interrompt les visites chez son psychiatre. Il vient d'entamer en secret sa conversion à l'islam.

La *conversion* est donc venue se substituer à la prise en charge psychiatrique, qui a implicitement condamné le jeune homme à une existence quelconque, à le faire passer du statut d'enfant doué de capacités hors du commun (grimper sur les façades d'immeuble) à celui de déficient et, bientôt, d'assisté. Peu de temps après, probablement animé du désir de se désintoxiquer du cannabis, il s'abandonne avec passion à l'islam radical, fasciné dans un premier temps par les vidéos diffusées sur Internet, puis alimenté en textes, en brochures et en connaissances pratiques par un groupe de jeunes de son quartier.

Le parcours de ce jeune homme me semble caractéristique de ce surprenant mélange de déliaison (l'« âme errante ») et de révolte contre *la banalité de la bien-pensance*. « Âme errante », sans doute, mais certainement pas clientèle de psychiatre ! C'est ce qu'il ressent profondément. Son parcours indique qu'il serait hâtif de céder aux conclusions les plus immédiates en incriminant la seule déficience d'appartenance ; elle se conjugue le plus souvent avec une appétence pour un surcroît de pensée. Ces jeunes gens exigent que le flottement de leur inscription dans le monde les introduise à des mondes nouveaux. Et ils perçoivent intuitivement que la véritable pensée est nécessairement adverse. Autrement dit, *on pense d'abord contre* (contre la pensée commune, contre l'évidence) ; qui pense

conformément (comme la masse), ne pense pas du tout. Ici, plus que jamais, *vox populi* n'est pas *vox dei*. Pour le dire d'un mot, ces jeunes gens sentent que les malheurs de leur naissance devraient se révéler premiers moments d'une initiation à venir.

Durant les initiations pubertaires des sociétés « traditionnelles », telles qu'elles ont été classiquement décrites par les ethnologues, le jeune est initié, certes, mais à ce qu'il est déjà. Ce que l'on pourrait, dans une formule presque « nietzschéenne », exprimer ainsi :

« *On ne peut être initié qu'à soi-même²² !* »

Un jeune Beti du Cameroun, par exemple, devenait beti après avoir subi les rites pubertaires (peut-être devrait-on dire : « devenait enfin beti », le Beti qu'il était). Car, né beti, de père et de mère beti, parlant pourtant la langue beti et commençant à pénétrer les nuances de sa culture et de ses traditions, il ne l'était pas en vérité tant qu'il n'avait pas été « initié²³ ». *Nous devons en conclure que l'initiation n'est pas l'apprentissage d'une nouvelle connaissance, mais la révélation de la nature propre de l'initié.*

En toute logique, l'initiation ne puise pas à la même source que la conversion religieuse, qui est, si l'on en croit sa définition, *un changement volontaire d'affiliation.*

On devine que les initiations « traditionnelles » d'Afrique, d'Amérique, d'Australie ou de Nouvelle-Guinée permettaient (permettent encore dans certaines populations plus ou moins isolées²⁴) d'affilier vigoureusement les personnes, d'édifier dans un même mouvement leur personnalité culturelle et leur identité personnelle. Les processus par lesquels s'opère cette fondation sont complexes et surprenants ; ils sont surtout opaques à un observateur extérieur, *a fortiori* un moderne²⁵. Ils comportent toujours *une forte frayeur* de l'impétrant, *des violences* intellectuelles, souvent physiques aussi, des marques sur le corps et parfois des violences sexuelles²⁶. Ces procédures, cependant, qui peuvent sembler absurdes à l'étranger, inutiles, voire immorales, tendent toutes à un même but, parfaitement explicite : *transmettre une nature, un « être au monde »*,

indépendamment de toute explication. En cela, ces rites, parfois considérés aujourd'hui comme des actes de torture, sont avant tout des « pédagogies radicales ».

Transmettre une « nature », une identité par l'entremise d'un rite et non par un enseignement évite toute possibilité d'interprétation personnelle de l'impétrant. Il serait en effet absurde de transmettre une nature par l'explication, de l'exposer au risque de la discussion et, sans doute, d'une corruption rapide de ses contenus, dès la seconde génération. Les rites d'initiation sont par conséquent très éloignés de tout symbolisme ; ils ne comportent pas de signification – c'est pourquoi, du reste, les interprétations des anthropologues ont longtemps échoué à en rendre compte.

L'initiation pubertaire en milieu traditionnel aurait donc pour fonction de transmettre une « nature ethnique » – l'être beti, dans l'exemple évoqué plus haut. Là, on devient beti au moyen d'un rite, souvent violent, à l'apparence absurde, et qui résiste à toute explication, qui échappe à toute interprétation symbolique.

Ce phénomène, aussi étrange qu'il était naguère répandu, est résumé dans l'injonction que l'on retrouve partout *du secret de l'initiation* :

« Ce que tes yeux auront vu, ce que ton corps aura ressenti ici, ta bouche ne pourra jamais le raconter... »

On a beaucoup glosé, répétant que, souvent, le secret est qu'il n'y a pas de secret... Sans doute pas de secret au sens d'une révélation ésotérique ou de je ne sais quelle transmission de récit... à l'exception, tout de même, de l'expérience vécue. Expérience indicible d'avoir traversé un rite étrange qui fixe définitivement la personne à une « nature » et *produit une mémoire par sa puissance propre*. Cette expérience, si difficile à restituer, est le véritable « secret » de l'initiation.

Nous retrouvons, dans la logique même de ces initiations « traditionnelles », les points d'ancrage des parcours des jeunes radicalisés. À la question d'une appartenance imprécise, ils répondent par la référence à la violence, l'agrégation à un groupe de pairs et

l'obligation du secret. Doit-on considérer les initiations traditionnelles comme la matrice des conversions de nos jeunes gens à l'islam intégriste ? J'en doute, du fait que la religion se présente avant tout comme un système intellectuel qui sollicite compréhension et adhésion.

Pour le christianisme, nous le savons, on ne naît pas chrétien, on le devient par le baptême. De père et de mère chrétiens, pourtant, l'enfant ne l'est pas s'il n'a été baptisé. Or le baptême, la plongée dans l'eau à trois reprises, est un rite censé symboliser une mort et une résurrection. L'enfant meurt à sa nature première (marquée par le péché originel) pour renaître purifié, à l'image de la résurrection du Christ. Ce baptême peut être réduit à quelques gestes symboliques, comme dans le rite catholique actuel, le prêtre se contentant d'asperger le front du nouveau-né de gouttelettes d'eau bénite, ou bien, comme dans les baptêmes évangéliques, comporter l'immersion totale, devant la communauté réunie, d'un individu adulte et volontaire. Dans les deux cas, l'idée reste la même : il s'agit de débarrasser le futur converti de sa nature originelle par un rite purificateur et de laisser émerger un être nouveau – ici, le chrétien.

On comprend que la conversion religieuse se situe aux antipodes de l'initiation « traditionnelle » puisqu'elle s'étaie sur une manière de choix. C'est en connaissance que l'on choisit le baptême par lequel on se rattache à une communauté. Et si ce baptême est administré durant les jours qui suivent la naissance, au moment où l'enfant ne peut comprendre ce qui lui arrive, comme dans le rite catholique, il ne sera effectif qu'à la « confirmation », lorsque le sujet, en général adolescent, demande, en connaissance, de rejoindre la communauté des croyants. Une conversion religieuse reste *in fine une métamorphose désirée ; la transformation radicale d'une nature corrompue reçue en héritage*. Certains disent : une *métanoïa*²⁷.

Il existe pourtant une part commune aux deux dispositifs d'affiliation que sont l'initiation et la conversion : l'une et l'autre se donnent pour tâche de « façonner » l'identité d'une personne – et cela en un temps où elle n'est pas encore fixée, chahutée, qui plus est, par les bouleversements biologiques de la puberté. Initiations et

conversions ont souvent été utilisées pour les soins de certains désordres que, nous autres modernes, considérons de nature psychologique, voire psychiatrique. Lorsque, dans un monde traditionnel, on prend conscience du caractère erratique du comportement d'un jeune, il n'est pas rare que les anciens disent : « il est temps qu'il soit initié », laissant penser que, « s'il devient celui qu'il est », il abandonnera son comportement infantile. Dans ces mondes où l'initiation est la référence première, le désordre est souvent interprété comme un défaut d'initiation²⁸.

Quant à la relation entre les conversions au christianisme et la guérison des malades, un simple survol des Évangiles et des Actes des Apôtres suffirait à se convaincre de son occurrence. À les lire, Jésus était avant tout une sorte de guérisseur, rendant la vue aux aveugles, la marche aux paralytiques et débarrassant les égarés de leurs démons²⁹. Si le malade, comme le répète le Christ, guérit par sa foi, sa guérison, elle, déclenchera la foi de bien d'autres... de son entourage, du village, du quartier, de la ville entière, parfois³⁰. La guérison a toujours produit des croyants.

D'où la formule, évidente en dépit de son aspect paradoxal : « *On ne guérit pas parce qu'on croit ; on croit parce qu'on a guéri – ou parce qu'un autre a guéri !* »

Il devient maintenant clair que le jeune homme tchèque a eu recours, successivement, aux deux procédures, *l'initiation* en un premier temps, à l'escalade d'immeubles, *la conversion* ensuite, à l'islam salafiste et ce, semble-t-il, dans une perspective autothérapeutique.

Repensant au parcours des jeunes gens radicalisés qu'il m'a été donné de rencontrer, je ne sais dire s'il s'agissait d'initiation ou de conversion. J'y vois plutôt un hybride des deux, un hybride moderne, inattendu et doublement actif, une *conversion initiatique*, pour ainsi dire. Car, s'il s'agit bien d'une conversion religieuse, elle ne se satisfait pas d'une réponse à des questions intellectuelles ou morales. S'y associent une adhésion de la personne et une révélation sur sa nature « réelle ». C'est pourquoi ces « conversions initiatiques » s'appuient sur des sensations, étranges et nouvelles, des découvertes, des

compréhensions soudaines, de véritables « *insights* ». S'il arrive que les conversions à l'islam radical débutent par une curiosité, un temps de recueil de connaissances, parfois glanées sur Internet ou au travers de lectures, elles sont potentialisées par des mises en perspective d'amis, de « frères », d'imams, de militants prosélytes. Elles sont activées par les indications pratiques d'un personnage charismatique, d'un guide, d'un leader, que l'on retrouve toujours dans l'environnement du jeune... C'est le cas de nombre de ces conversions, même – et peut-être surtout – lorsqu'il s'agit de jeunes ayant grandi dans une famille de tradition musulmane. En radicalité, il n'est que des convertis³¹.

L'introduction à la radicalité islamique n'est pas une simple conversion religieuse, c'est-à-dire le choix d'une nouvelle foi, mais la découverte simultanée de vérités, en premier lieu sur soi-même, mais aussi sur le monde. Il s'agit à la fois d'une conversion et d'une initiation.

Cette jeune fille, par exemple. De parents italiens, catholiques, elle éprouve le besoin de prier à la suite du décès de sa grand-mère tant aimée. Le christianisme des parents lui semble défraîchi. Elle ne se souvient pas d'une seule prière apprise durant les quelques mois de catéchisme du temps de ses dix ans. Elle s'adresse à une camarade du quartier avec laquelle elle aime bavarder, échanger des confidences. Son amie, musulmane, de parents immigrés d'Algérie, lui propose des prières en arabe, mais il lui faut d'abord se convertir. Se convertir ?... Rien de plus simple ! lui assure l'autre. Il suffit de deux témoins, de prononcer la profession de foi en répétant les paroles rituelles et voilà tout ! Pourquoi le fait-elle ? Un peu par jeu sans doute, mais aussi pour expérimenter le monde. Et voilà que cette jeune fille, traversée de sanglots lorsqu'elle évoquait sa grand-mère, se sent aussitôt sereine. Son amie lui propose de la guider, de lui expliquer. Les prières, cinq fois par jour, les gestes, les ablutions, les interdits alimentaires. Plus tard, elle la présente à des jeunes gens, des religieux, qui connaissent le Coran par cœur. Et cette jeune fille qui se demandait : « Pourquoi la prière musulmane apaise-t-elle ma tristesse ? » se répond à elle-même : « C'est qu'elle est vraie ! »

On ne peut négliger la puissance de la révélation qui accompagne ce type de conversion, comme si un voile se déchirait devant les yeux

de la personne... la sensation que tout s'explique alors, son état et celui du monde... Dans le cas de cette jeune fille, les questions, apparemment simples, voilaient l'énigme impénétrable de ses propres origines. L'Italie, lointaine, où ses parents ne se rendent jamais, dont ils ne veulent jamais parler, la famille, sans doute nombreuse, ses oncles, ses tantes, ses cousins, qu'elle ne connaît pas. Un monde riche et complexe qu'évoquait parfois à demi-mot cette grand-mère décédée. Et la voilà partie, la laissant seule... Alors vient la conversion et, par un brusque retournement, l'énigme ne se trouve plus dans le passé mais dans l'avenir.

Une autre histoire. Celle de ce jeune homme d'une vingtaine d'années qui vit seul avec cette mère, intelligente, parlant au moins six langues, connaissant sa culture, celle de ses voisins et parfaitement celle du pays d'accueil. Elle vient de Côte d'Ivoire, d'ethnie sénoufo. Lorsqu'elle a connu le père du jeune homme, lui aussi sénoufo, mais du Burkina, ils s'aimaient à la folie, envisageaient de se marier, construisaient des plans d'avenir. Elle est tombée enceinte. Mais la mère de son amoureux s'est opposée à leur relation et l'homme a disparu du jour au lendemain. Elle a émigré en France, trouvé du travail, élevé son enfant, seule. Mais le beau petit gars, si vif, si intelligent à l'école primaire, a brutalement changé au collège. Il a commencé le shit à l'âge de douze ans, puis les trafics, les larcins, les vols de téléphone portable. Et voilà qu'à dix-sept ans, en sortant d'une audience de plus chez le juge des enfants, il avoue à sa mère qu'il s'est converti à l'islam et lui demande de le rejoindre dans sa foi. Elle a refusé avec force. Elle cherche depuis à le ramener au pays, où il n'est jamais allé, à l'introduire aux initiations traditionnelles sénoufo, dont elle ne lui a jamais parlé...

Et lui, le jeune homme, raconte sa conversion comme une élucidation de son être. Il comprend maintenant pourquoi son père l'a abandonné avant même sa naissance, pourquoi il a erré d'échec en échec, pourquoi il ne parvient pas à se désaccoutumer de son intoxication au cannabis, de sa fascination pour les jeux vidéo, pourquoi, surtout, il se sent étrange, différent des autres enfants, différent de sa mère, aussi, et cela depuis toujours... Autant

d'errances, pense-t-il, qui préparaient l'illumination à venir : la rencontre avec l'islam. Sentiment d'eurêka, bouleversement radical, lourd de tous les possibles.

Dans un même mouvement, le converti a l'intuition de son destin et une connaissance immédiate de la véritable organisation du monde.

Les adultes qui rencontrent les jeunes radicalisés sont tantôt révoltés, tantôt fascinés par cette adhésion inattendue, cette métamorphose brutale de leur être. Ils tentent d'argumenter, de les contredire, de les raisonner... Peine perdue *car leur conversion n'est pas un problème, pas un symptôme, mais une solution !* Solution soudaine, non pas à un, mais à tous leurs problèmes ! Il s'agit même d'une double solution : celle apportée à leurs problèmes singuliers et celle promise à leur famille, désaffiliée, qu'ils entendent intégrer au mouvement du monde pour la sauver de l'errance.

Les problèmes d'identité, le doute sur son être, l'interrogation sur ses « propriétaires », peuvent avoir été présents dans la vie du jeune depuis l'enfance, restés parfois invisibles durant des années, s'exprimant peut-être seulement par une agitation ou des comportements asociaux ; ils peuvent aussi s'être manifestés de manière malade. La conversion tire alors d'autant plus de force qu'elle est venue se substituer à une confusion psychologique, voire à des moments hallucinatoires ou franchement psychopathologiques.

Dans l'école communale que j'ai fréquentée à Gennevilliers, rue Pasteur, sur la quarantaine d'élèves de ma classe de CM1, il devait bien y avoir la moitié d'immigrés, sans doute davantage. C'était en 1959-1960, voilà maintenant cinquante-sept ans. Je ne sais ce qu'ils sont devenus, par quels chemins ils ont rejoint la société qui allait, en louvoyant, comme toujours. J'ai appris incidemment que plusieurs étaient morts prématurément, victimes d'overdose ou du sida ; que deux avaient été abattus en prison, lors d'une tentative d'évasion. Qui a lu Victor Hugo sait que les pauvres en révolte ont toutes les chances de mal finir.

On vivait dans des « cités » qu'on n'appelait pas encore « quartiers ». On avait transformé la ville en village, on jouait dans la rue, shootant dans le ballon entre les automobiles qui klaxonnaient.

On occupait les caves et les toits, que l'on transformait en cavernes d'initiation sexuelle. Joie de vivre d'une jeunesse en ébullition qui enjambait ses angoisses de fin du monde. Car le monde qui nous avait enfantés avait déjà disparu et son absence pouvait se lire à notre excitation essoufflée. Notre enfance est restée éberluée ; notre adolescence fut de feu, maintenue sous tension par les derniers moments d'une morale sexuelle d'un autre âge. Nos vingt ans ont été politiques. Nous étions marxistes, passionnément, révoltés par les souffrances du peuple vietnamien injustement agressé par l'impérialisme américain. J'étais « Comités Vietnam de base », opposé aux « Comités Vietnam national »... Grands affrontements au nom de petites différences ! Nous aussi, comme le jeune homme tchèque que j'évoquais plus haut, nous sommes engagés à la vue des photographies d'enfants martyrs. Pour nous aussi, le centre du monde était là-bas – non pas à Raqqa, Bamiyan, Téhéran, Gaza ou La Mecque, mais à Cuba, Hanoï ou Pékin. Nous n'apercevions pas encore le pas de nos portes que nos regards s'étaient fixés au loin. Nous avons abandonné nos affiliations pour rejoindre un monde d'égaux, taillé à la dimension de la planète. La seule différence, à mes yeux, entre leurs vingt ans et les miens est que les forces que nous avons décidé de rejoindre ne s'intéressaient pas à nous. Nous les gênions même quelque peu. Pas de recruteurs, pas de réseaux – pas d'Internet, bien sûr ! –, pas de régiments de combattants étrangers, pas d'invitations à des rêves de pionniers. Nous ne savions par quel chemin rejoindre la révolution mondiale. Nous n'avions pourtant que ce mot à la bouche, sur lequel nous nous endormions et avec lequel nous nous levions : « *faire la révolution* »... Mais où ? Au Vietnam ? Impossible ! En Amérique du Sud, alors ? Certains y sont allés, comme on sait, mais sur leur propre décision.

À l'époque, j'ignorais que j'avais ces mêmes problèmes que je décris chez les jeunes radicalisés, les symptômes sociaux d'une désaffiliation. Dans ma famille, profondément ébranlée par une émigration sans retour, l'appartenance était tout de même restée forte et tranquille, sans conflit. Elle s'usait néanmoins jour après jour, d'éloignement et d'isolement. Mais, en ce temps, je m'intéressais peu aux anciens, bien davantage aux camarades, au monde en marche, à la

construction d'une communauté universelle. On n'y prête pas attention : les enfants s'intéressent aux enfants, très peu à leurs parents. Je ne peux pas dire que mon adhésion au marxisme était l'équivalent d'une *conversion*, mais elle m'éloignait, c'est certain, des obligations traditionnelles de mes anciens, m'interdisait le chemin des croyances, des cultes et des rites. J'ai été une « âme errante » – sans doute le suis-je resté, encore fragile aux propositions idéologiques.

Je sais que l'appartenance culturelle, ce que mon maître, l'initiateur de l'ethnopsychiatrie, Georges Devereux, appelait l'« identité ethnique », *n'est pas une nature, mais une volonté*³². J'ai appris que l'affiliation, le fait d'être « initié » dans un univers prescrit, est une chance lorsqu'elle est guidée par des anciens. Les pays modernes, ces grands espaces qui réunissent sous la même loi des populations hétérogènes, se doivent de fournir des réponses aux questions qu'une laïcité déclarative suppose résolues – des questions lancinantes, que je perçois chez les jeunes gens radicalisés, ces questions qui étaient aussi les miennes. Je les décline ici selon leur hiérarchie logique :

— Est-on seulement un être humain ? Je veux dire : est-on seulement fait de l'accouplement de ces deux êtres humains que sont le père et la mère, comme le laisse entendre l'idéologie ambiante ? N'existe-t-il pas d'autres ingrédients de l'identité ? Nous les connaissons d'évidence : les lieux (le pays, le village, le quartier), les langues (celle de la génération qui nous a enfantés, celles aussi des générations précédentes³³), les divinités (les grandes, celles dont les cultes sont institués, les non moins importantes divinités locales, les saints, les morts, les autels, les sources...) et les rites, si nombreux, si complexes... Non ! Aucune société ne pourrait se satisfaire d'humains qui seraient de simples êtres biologiques.

— Plus encore : est-on seulement constitué par ses origines ? L'identité ne s'apparente-t-elle pas plutôt à un projet ? N'est-il pas possible de choisir son identité, comme on peut aujourd'hui choisir son sexe ? Serait-il possible d'en changer, de se constituer une nouvelle identité ? Et si c'est le cas, en se convertissant... à quel culte ? En se soumettant... à quelle initiation ? Et, s'il est possible de choisir son identité, comment s'articule-t-elle alors avec les lois du pays ?

— Et la troisième question – dont la répercussion en ondes concentriques atteint non plus seulement la famille, mais la société, le pays, cette France que la plupart des convertis connaissent viscéralement depuis l'enfance, mais avec laquelle ils entretiennent une relation ambivalente, partageant une substance commune et se ressentant pourtant d'une autre pâte : *S'il vient l'idée à quelqu'un de révéler les dieux cachés, ceux de l'endroit ou ceux des ancêtres, ceux d'ici ou ceux de là-bas, s'il lui vient l'idée de réactiver les rites oubliés, interdits, sera-t-on nécessairement replongés dans cette terrible guerre des dieux que nous cherchons à éviter depuis des siècles*³⁴ ?

Comme on le comprend maintenant, les questions que les conversions islamistes recouvrent ne sont pas seulement d'ordre affectif ou « symbolique » ; ce sont de véritables questions métaphysiques. Les jeunes radicalisés ne sont pas seulement des « âmes errantes » capturées par des gourous pervers, des politiques calculateurs ou des tyrans fous d'apocalypse. Ce sont aussi des curieux, avides de sens, en quête de réponses à des questions de philosophie fondamentale.

22. Référence à la formule bien connue dans *Ainsi parlait Zarathoustra* : « Deviens ce que tu es. »

23. Il faudrait examiner la façon dont les mots « initié » et « initiation » sont dits dans les langues des groupes qui la pratiquent. L'initiation est la plupart du temps une « naissance », un « non-initié » un nouveau-né, un bébé, et un « initié » tout simplement un homme. Seconde naissance, donc... ou naissance véritable ? Voir Philippe Laburthe-Torla, *Les Seigneurs de la forêt. Essai sur le passé historique, l'organisation sociale et les normes éthiques des anciens Beti du Cameroun*, Paris, L'Harmattan, 2009 ; et surtout Michael Houseman, *Le Rouge est le noir. Essais sur le rituel*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2012.

24. Voir les descriptions des si complexes initiations pubertaires en Nouvelle-Guinée, par exemple par Maurice Godelier, *La Production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Champs Flammarion, 2009.

25. Il faut dire que ces rites d'initiation sont restés incompréhensibles tant que les anthropologues se contentaient de les décrire de l'extérieur... Jusqu'à ce que certains, plus aventureux peut-être, plus soucieux de restituer l'expérience plutôt qu'une théorisation lointaine, ne s'aventurent eux-mêmes à cette initiation. Voir par exemple la célèbre étude de Robert Jaulin sur les Sara du Tchad : *La Mort sara. L'ordre de la vie ou la pensée de la mort au Tchad*, Paris, Plon, 1982.

26. Les jeunes initiés subissent des violences physiques (circoncision, scarifications,

tatouages) ; des souffrances au long cours (privés de sommeil, obligés de rester nus, exposés au froid ou à des chaleurs intenses, astreints à un régime sévère...) ; des violences dégradantes (ils sont battus, insultés, ridiculisés, assujettis aux caprices des initiateurs, maintenus dans un état de soumission et d'inquiétude) ; mais aussi des violences absurdes (ils apprennent que « chasser », c'est marcher à quatre pattes pendant des heures, que « cultiver les champs », c'est boire une décoction émétique et vomir le contenu de son estomac, que « forger », c'est se faire écraser le doigt avec une bûche, que « lutter » avec des entités emblématiques de l'initiation, c'est se faire badigeonner la blessure de leur circoncision avec un produit caustique)... Michael Houseman, qui fournit ces exemples, a tenté une compréhension globale dans un article de synthèse : « Éprouver l'initiation » in *Systèmes de pensée en Afrique noire*, Paris, CNRS, 2008, pp. 7-40. Mais le texte de Gregory Bateson, publié pour la première fois en 1936, reste la référence principale : *La Cérémonie du Naven. Les problèmes posés par la description sous trois rapports d'une tribu de Nouvelle-Guinée*, Paris, Éditions de Minuit, 1971. Voir aussi mes propres remarques dans *L'Influence qui guérit*, Paris, Odile Jacob, 1994.

27. Dans la philosophie grecque, le mot *métanoïa* signifiait « changement radical de point de vue... de philosophie de l'existence ». Avec le christianisme, la signification s'est infléchie parfois vers le « repentir », le plus souvent vers la conversion. Quant à la conversion au judaïsme, on le sait, elle n'intervient qu'à l'issue d'un long apprentissage des textes et d'un mûrissement de son désir de devenir juif. C'est peut-être là, dans le judaïsme moderne, que le mot conversion prend tout son sens, celui d'un choix personnel, réfléchi et argumenté.

28. Voir le développement de cette notion dans Tobie Nathan et Lucien Hounkpatin, *La Parole de la forêt initiale*, Paris, Odile Jacob, 1996.

29. Voir la somme impressionnante de Bertrand Méheust : *Jésus thaumaturge. Enquête sur l'homme et ses miracles*, Paris, InterÉditions, 2015.

30. Tel l'exemple de Joppé (Jaffa), ville convertie par Pierre grâce à la guérison d'une malade ou, plus encore, à la résurrection d'une morte : « Il y avait à Joppé, parmi les disciples, une femme nommée Tabitha [...] elle faisait beaucoup de bonnes œuvres et d'aumônes. Elle tomba malade en ce temps-là, et mourut. Après l'avoir lavée, on la déposa dans une chambre haute [...] les disciples, ayant appris que Pierre s'y trouvait, envoyèrent deux hommes vers lui, pour le prier de venir chez eux sans tarder [...] Lorsqu'il fut arrivé, on le conduisit dans la chambre haute. Toutes les veuves l'entourèrent en pleurant, et lui montrèrent les tuniques et les vêtements que faisait Dorcas [autre nom de Tabitha] pendant qu'elle était avec elles. Pierre fit sortir tout le monde, se mit à genoux, et pria ; puis, se tournant vers le corps, il dit : "Tabitha, lève-toi !" Elle ouvrit les yeux, et, ayant vu Pierre, elle s'assit. Il lui donna la main et la fit lever. Il appela ensuite les saints et les veuves, et la leur présenta vivante. Cela fut connu de tout Joppé, et beaucoup crurent au Seigneur » (Actes des Apôtres, 9, 36-42).

31. Au sein des mouvements djihadistes, on rencontre une majorité de convertis – qu'ils proviennent d'une autre foi (chrétiens, juifs ou agnostiques) ou, le plus souvent, d'un islam traditionnel. C'est aussi ce qu'a noté David Thomson dans *Les Français jihadistes, op. cit.* Les « convertis » provenant d'une famille de tradition musulmane utilisent même le terme de « reconversion », comme s'il leur fallait souligner la nécessité de faire une nouvelle fois le parcours, de « re-naître », en somme.

32. Georges Devereux, « L'identité ethnique. Ses bases logiques et ses dysfonctions » in *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion, 1972. Voir mes commentaires dans

un essai de « philosophiction » : Tobie Nathan, *L'Étranger ou le pari de l'autre*, Paris, Autrement, 2014.

33. Quelle langue parlaient mes ancêtres entre eux ? En partageaient-ils une ? Et deux, trois, quatre générations avant moi ?

34. Voir Tobie Nathan, *Quand les dieux sont en guerre*, *op.cit.*

5.

Apocalypse

*« Nous sommes la jeunesse ardente
Qui vient escalader le ciel.
Dans un cortège fraternel
Unissons nos mains frémissantes,
Sachons protéger notre pain.
Nous bâtirons un lendemain
Qui chante. »*

Paul Vaillant-Couturier, *Jeunesse* (chant), 1937

Il est né dans un village téké, près de Pointe-Noire, au Congo. Sa mère est morte en le mettant au monde. Là-bas, on aurait raconté alors qu'il était venu « contre sa mère », qu'il l'avait tuée. Comment peut-on charger d'une telle culpabilité un nourrisson de quelques jours ? Son père, on le connaissait, bien sûr. Généreux, il ne manquait pas de distribuer les cadeaux lorsqu'il visitait sa maîtresse. Mais, après la mort de cette femme, nul ne l'a plus jamais revu. Le garçon n'avait pas de frères, pas de sœurs, sa mère avait perdu tous les enfants nés avant lui. L'enfant fut donc confié à une tante, en vérité une cousine de sa mère. Et il grandit ainsi, parmi ses cousins, très tôt conscient de sa différence, qu'on ne manquait pas, du reste, de lui rappeler. Lorsqu'un adulte avait un accident, on l'accusait, lui, et lorsqu'une femme mourait de maladie, c'était encore lui. À cinq ans, on lui fit même un procès. Il lui fallait avouer qu'il était un sorcier, qu'il « mangeait les gens la nuit »³⁵. Il apprenait bien à l'école, pourtant, ne faisait jamais d'histoire, ni colères ni caprices... Mais qu'avait-on à lui reprocher, à la fin ?

Un jour, une grand-tante, parente éloignée de la génération de sa grand-mère, s'en vint au village pour visiter la famille. Elle le vit déambuler, maigre, l'air perdu, les yeux hagards. Elle eut pitié de lui.

Et voilà qu'elle décida de le ramener en France, où elle avait émigré. Il avait onze ans, peut-être douze. Personne ne se rappelait précisément l'année de sa naissance. Elle l'inscrivit à l'école de son quartier, dans sa banlieue, et fit assaut de gentillesse pour l'acclimater à son nouvel environnement. Mais il faut croire qu'il ne réussit jamais à s'y faire. Elle pensait que, peut-être, le monde des villes ne lui convenait pas, à moins que ce ne fût la nostalgie de son village, où, pourtant, il était un souffre-douleur, un bouc émissaire. Dix ans plus tard, c'est elle-même qui dut le signaler tant il lui faisait peur. Il s'était converti à un islam agressif, ne voulait plus adresser la parole à ces *koufars*, ces négateurs de la vraie foi. Il passait ses nuits avec ses nouveaux amis, tous vêtus de vêtements traditionnels, sillonnant les rues pour épinglez les licencieux, les contempteurs de Dieu. Mais ce qui avait terrorisé sa grand-tante au point de l'inciter à demander de l'aide, c'était une scène qui avait duré toute une nuit. Une fois de plus, elle lui avait fait remarquer que, dans leur famille, ils n'avaient aucun lien avec l'islam, qu'ils étaient chrétiens, catholiques, depuis des générations. Sans doute avaient-ils été animistes auparavant, peut-être certains l'étaient-ils restés, mais musulmans, jamais ! Il s'était mis à hurler. Il levait les mains au ciel, puis s'avavançait vers elle, menaçant. La fin du monde était imminente. Il lui fallait se convertir sans attendre, sinon, elle s'en irait brûler en enfer pour des millénaires.

On peut être surpris de trouver chez des jeunes gens modernes la présence d'angoisses tout droit sorties de l'Antiquité, telles que l'apocalypse. À leur tour, après tant d'autres par le passé, dans les périodes de radical changement, ils répètent que la fin du monde est imminente³⁶. Une fois encore, Dieu détruira la presque totalité des vivants. Seuls quelques justes, quelques « parfaits » survivront ou bien, selon d'autres versions, ressusciteront. Les autres disparaîtront en une gigantesque purification et s'en iront rôtir pour l'éternité. Ils veulent sauver leurs proches – qui une mère, qui une sœur ou un frère – qui risquent de sombrer avec les débris d'un monde condamné, pour la seule raison qu'ils ignoraient la décision de Dieu. Ils informent, préviennent, militent, prêchent, hurlent de rage de n'être pas entendus.

Mais comment sont-ils aussi certains de l'imminence de l'apocalypse ? C'est qu'on les a instruits des signes qui l'annoncent – signes qui, dans leur pensée, ne comportent aucune équivoque...

Parmi ces signes, le premier : la corruption. Corruption du monde, désordre dans la relation entre les peuples, entre les pays, corruption générale de la nature des êtres – le Coran précise même que, à la fin des temps, la différence entre les hommes et les animaux disparaîtra, les animaux parleront alors, adressant des reproches aux humains. Inversion de l'ordre social, aussi, tel qu'on peut le décrypter dans le long hadith du prophète Djibril, à qui Mohammad décrit ainsi les signes précurseurs :

« ... quand la servante enfantera sa maîtresse et quand tu verras les va-nu-pieds, les déguenillés et les gueux, parmi les bergers, rivaliser dans l'édification de constructions élevées. »

Désintégration de l'ordonnancement sexuel, surtout : la sexualité sera banalisée. On ne s'accouplera plus pour fonder une famille, mais comme ça, pour rien, et n'importe où, y compris dans les lieux publics, sous le regard des passants. On pratiquera des sexualités « bizarres », l'homosexualité, la bestialité, toute forme d'accouplements pervers. La famille disparaîtra. Les garçons se retourneront contre leurs pères. Les femmes engendreront des filles qui les traiteront en servantes. L'adultère sera la règle, le divorce obligatoire, si bien que les enfants ne sauront ni qui est leur père, ni qui est leur mère.

Ces signes annonciateurs pourraient tous être rapportés, si l'on y réfléchit, à une sourate fondamentale, la 49, *Al-'Hujurât*, « Les appartements », et plus précisément son verset 13 :

« Ô hommes ! Nous vous avons créés d'un mâle et d'une femelle, et Nous avons fait de vous des nations et des tribus, pour que vous vous entre-connaissiez. Le plus noble d'entre vous, auprès d'Allah, est le plus pieux. Allah est certes Omniscient et Grand-Connaisseur. »

Le sens du texte est clair : les différences de sexe, de statut social, de langue, de coutume résultent d'une volonté divine. Car – et c'est ce que nous sommes invités à conclure – la création se manifeste dans l'ordonnement des différences. Tout acte visant à les modifier ou à les faire disparaître, et par conséquent toute fabrication d'hybride, déclenche, comme dans le récit biblique du déluge, la colère de Dieu. Et les humains se retrouvent une fois de plus confrontés à l'apocalypse, c'est-à-dire la *destruction du monde* et la *révélation de la vérité de la création*.

Car ce sont bien les deux sens du mot apocalypse, le plus commun, celui de « catastrophe générale » et de « fin du monde », mais aussi le sens savant, conforme à son étymologie grecque, de « révélation ».

L'apocalypse, on le devine, est donc une autre façon de raconter la création du monde.

Au début des temps, dit le récit yoruba, Olodumare, le dieu créateur, aussitôt distingué du monde avec lequel il ne formait qu'un tout, se saisit d'un objet étrange, une « *pierre qui, plus on la lance au loin, plus elle retombe auprès* »³⁷... Du maniement de cette pierre naîtra le monde. Définition du « temps 0 », cet inconcevable début qui, plus on s'en approche, plus il s'éloigne³⁸... Telle est l'origine du monde chez les Yoruba, qui n'est en rien le résultat d'un travail d'artisan comme dans les bibles monothéistes ; telle est également leur initiation, un début sans cesse recommencé, une perpétuelle réédition des origines. On y est initié peu après sa naissance, au moment de sa nomination, à la puberté bien sûr, lors de la rencontre avec ses divinités tutélaires, à la naissance de son premier enfant, à l'occasion des morts importantes, à sa propre mort puis, une fois mort, durant les étapes de l'ancestralisation. Chaque temps, chaque séquence de la vie sociale est un début, chaque scansion l'occasion d'une nouvelle naissance. Jusqu'à la mort, conçue elle aussi comme une naissance, une initiation au monde des morts. Et, pour les plus méritants d'entre les morts, enfin, certains pourront naître une nouvelle fois, au statut d'ancêtre...

Le lien logique entre le début et la fin du monde a été saisi à bras le corps par les mondes *polythéistes* comme celui des Yoruba. Là, si le

début est inconcevable, la fin, on l'a compris, n'est qu'un commencement, la mise en place d'un univers où tout humain peut devenir divinité et où certaines divinités viennent rejoindre les humains jusqu'à les posséder, précisément au cours des initiations. C'est ainsi que d'ancêtres protecteurs de leur lignée, honorés par leurs descendants, certains morts se hissent jusqu'au statut de divinité d'une famille, d'un clan, d'un village...

Alors, la vie sociale se déroule conformément au mythe de création, le début est à la fin et la fin est toujours un nouveau début. « Temps cyclique », a-t-on parfois écrit pour désigner ces mondes où les mythes sont encore vivaces. Mais le terme est trop imprécis. Le temps n'y est pas naturellement cyclique ; il est rendu cyclique par les processus d'initiation – activité sociale intense destinée à fabriquer indéfiniment l'« éternel retour ».

Dans les mythologies monothéistes, le temps, on l'a aussi écrit, devient linéaire, tendu vers un but, la création du monde par un démiurge qui en attend une perfection. C'est ainsi que les monothéismes ont produit la notion de progrès, mais aussi l'évidence d'une fin des temps – *le monde ayant été créé par un acte initial sera nécessairement détruit par un acte final*. On en prédit de toutes sortes : religieux, bien sûr, social et révolutionnaire, militaire (angoisse atomique), écologique (angoisse climatique)... Sous certains aspects, le monothéisme est une malédiction. Car, en place de l'ancestralisation, qui n'existe ici que pour les êtres d'exception (le Panthéon des personnalités remarquables), apparaît et se développe de plus en plus violemment une théorie de l'apocalypse.

La Révolution française était une apocalypse, une révélation de la vérité de l'histoire, tout comme la révolution bolchevique et, naturellement, la révolution islamique qu'appellent nos jeunes gens radicalisés. Cette apocalypse qui les sidère, à laquelle ne survivront que quelques élus, qui précède l'avènement d'un islam généralisé, enfant monstrueux d'un monde débarrassé de ses ancêtres.

Dans les trois religions monothéistes, il existe des quantités d'apocalypses : celle d'Ézéchiël, d'abord, celle de Jean, la plus célèbre, mais aussi, plus tard, les apocalypses musulmanes. Toutes sont caractérisées par l'attente d'un Messie, un nouveau que l'on ne connaît

pas encore, comme chez les Juifs, ou bien le retour d'un ancien, Jésus, le Mahdi, l'imam caché... Mais pour en saisir la logique, je m'attarderai quelques instants sur la première de toutes (du moins dans la logique du récit biblique), le fondement des suivantes, la plus célèbre, certainement : l'histoire de Noé.

Eh bien voilà que la terre avait été créée, que le monde existait, que les humains avaient nommé plantes et animaux et voilà qu'ont surgi les problèmes.

Noé, *Noa'h* en hébreu – c'est ainsi qu'on le nommait parce que, dit le texte biblique, *yena'hamenou*, « il nous consolera »... Il faut comprendre : « Après l'annonce de la catastrophe, du déluge, *il nous consolera.* » Lui qui a supporté la colère de Dieu saura apaiser la terreur de ses semblables.

À la mort de son père, Lemekh, décédé à sept cent soixante-dix-sept ans, Noé était âgé de cinq cents ans. C'était cette époque où les hommes se multipliaient en tous sens sur terre et s'accouplaient de manière anarchique. « Les filles des hommes étaient belles et les fils des *Élohim* les aperçurent et vinrent vers elles » (Genèse, 6, 2). Qui sont-ils, ces étrangers qui ravissent les filles des humains ? « Les fils des *Élohim* », est-il écrit. Ils désignent, pense-t-on, une espèce de demi-dieux, peut-être même des dieux secondaires puisqu'ils sont nommés *Élohim*, ce qui en hébreu signifie « divinités » ou « seigneurs ». Des êtres supérieurs, certainement, qui ne s'embarrassaient pas de moralité dans leurs choix sexuels. Éternels priapes, perpétuellement ithyphalliques, ils s'accouplaient sans discernement, s'emparant tant des vierges que des femmes mariées, des hommes et même des animaux... Certains passages du texte laissent penser que les végétaux et les minéraux n'étaient pas davantage épargnés par leurs débordements génésiques.

Dieu est alors pris d'un premier mouvement de colère et, en châtement, réduit la durée de vie des êtres humains à cent vingt ans seulement. Mais ni les êtres ni les hommes n'entendent l'avertissement.

C'est alors que le texte se fait plus précis dans la désignation des êtres auxquels se mélangent les humains. Il les appelle *Nephilim*, ce qui en hébreu signifie littéralement les « tombés » (Rachi, le célèbre

commentateur du XI^e siècle³⁹, prétend qu'on les appelle *Nephilim* parce qu'ils ont fait « tomber » les hommes, chuter l'humanité). Et ces *Nephilim* ne se contentent pas d'avoir des relations sexuelles avec les femmes, les bêtes et les choses, ils leur font des enfants. Dieu explose de colère. Regrettant d'avoir créé le monde, il « s'afflige en son cœur » et décide d'anéantir tout être vivant « depuis l'homme jusqu'à la bête, jusqu'au reptile, jusqu'à l'oiseau des cieux » (Genèse 6, 8). Car, dit toujours le texte, « la terre était corrompue ». Seul Noé trouve grâce aux yeux de Dieu, qui lui annonce la destruction à venir, l'apocalypse : *le déluge*.

Ce qui m'intéresse ici n'est ni la destruction, dont on a vu qu'elle était « appelée » de manière nécessaire par l'idée d'une création par un démiurge, ni le déluge, ni même le sauvetage d'un noyau de couples « purs » duquel s'engendrera une humanité nouvelle, mais les motifs de la colère de Dieu, ce qui le conduit à décider la destruction du monde. Si l'on en croit le texte, la souillure qui le révulse est celle de *l'hybridation*, du mélange des espèces et des catégories, qui vient corrompre l'ordonnance de sa création. C'est pourquoi Noé accueillera dans l'Arche les animaux par couples appariés. Finis les mélanges ! Désormais, la girafe ira avec la girafe, le lion avec la lionne, le bouc avec la chèvre... Si l'on y réfléchit, la colère de Dieu provient du fait que les hybrides engendrés par les accouplements sont une création dont il est exclu. Une création inventée par les créatures.

Or la création – la créativité aussi, sans doute – est réservée à Dieu seul. Les humains du temps de Noé ont péché par *hubris*, mot grec qu'on traduit habituellement par « démesure » et qui, cette fois, vient rejoindre son presque homonyme : *hybride*. Les créatures ont usurpé la fonction principale de création en se livrant à des hybridations d'hommes et de divinités, engendrant des formes nouvelles, des monstres par milliers.

On comprend donc, à partir de l'analyse de la première apocalypse, celle de Noé, comment finit nécessairement le monde monothéiste. Initié par un acte du créateur, il se terminera par la colère de ce dernier lorsque ses créatures usurperont sa fonction de création. On peut alors se demander quelles hybridations pressentent nos jeunes gens

radicalisés qui sont habités par l'imminence d'une nouvelle apocalypse...

De tous ces enfants qui ont grandi à Gennevilliers dans cette cité Claude-Debussy, mini-ghetto des Juifs d'Égypte réfugiés en France, trop jeunes pour avoir conscience de leur exil, qui parmi eux a pu accomplir la prescription millénaire qui figure dans le Coran de respecter la différence avec les autres nations, les autres tribus ? La réponse est simple : aucun ! Juif d'Égypte, fils de Juif d'Égypte, petit-fils, etc., de Juif d'Égypte depuis des temps immémoriaux, comment aurais-je pu engendrer à mon tour des Juifs d'Égypte ? Et même si cela avait eu lieu, où mes enfants auraient-ils pu trouver à leur tour des Juifs d'Égypte pour se marier alors que la communauté a disparu, éradiquée, ses membres expulsés, exilés, jusqu'au dernier ? Même ceux, parmi les enfants de cette cité, qui ont trouvé en son sein une épouse, un époux, n'ont pu faire de leurs enfants des Juifs d'Égypte. Le monde dans lequel ils baignaient désormais était si différent : la langue, d'abord, et l'ambiance, et la terre, et le souffle du vent... Ce qui les appelait au-dehors... La plupart, au contraire, portés par les fougues de l'adolescence, ont quitté cette petite communauté, et toujours par amour. Ils se sont alliés à d'autres migrants, d'Afrique, d'Asie ou d'Europe du Sud, des migrants des provinces, du Gers, de Picardie ou de Bretagne... Ils ont nécessairement engendré des hybrides, jusqu'à se penser eux-mêmes ainsi. Alors, quoi d'étonnant à ce que, en mai 68, ils aient perçu dans l'apocalypse en marche un message qui leur était personnellement adressé ? J'ai moi-même été de toutes les barricades.

Impensable court-circuit faisant grésiller les violences d'aujourd'hui aux mythologies d'hier ! J'en viens à penser que l'évidence de l'apocalypse arrive à ces jeunes gens du fait d'être sans cesse soumis à l'incoercible appel au mélange.

35. Sur les accusations de sorcellerie portées contre des enfants en Afrique centrale, et tout particulièrement au Congo, voir Tobie Nathan, « Le mystère des enfants sorciers ? », *Philosophie Magazine*, n° 63, 2012, pp. 30-36 et, pour prendre la mesure de l'extension du

phénomène, le rapport de l'UNICEF : Aleksandra Cimpric, *Les Enfants accusés de sorcellerie. Étude anthropologique des pratiques contemporaines relatives aux enfants en Afrique*, rapport UNICEF, Bureau Afrique de l'Ouest et du Centre, Dakar, avril 2010.

36. Le prophète Mohammad a situé la bataille de la fin des temps en Syrie, entre 'Amaq et Dabiq. L'un des inspirateurs de Daech, Abou Moussab el-Zarkaoui, écrivait en 2006 : « L'étincelle a été allumée en Irak ; elle est devenue un feu qui brûlera, par la volonté d'Allah, jusqu'à ce qu'il ait consumé les armées de la croix à *Dabiq*. » Daech a repris cette même rhétorique eschatologique, la diffusant à travers les réseaux sociaux, jusqu'à intituler son agence de presse Dabiq, ainsi que sa revue trimestrielle publiée sur Internet en anglais. Pour une revue générale de cette question, voir Jean-Pierre Filiu, *L'Apocalypse dans l'Islam*, Paris, Fayard, 2008.

37. Les Yoruba est une population du Nigéria et du sud du Bénin, à la fois profondément enracinée dans sa culture traditionnelle (vaudou) et, en même temps, ouverte à la modernité : le commerce, bien sûr, mais aussi l'industrie et la recherche scientifique de haut niveau. Pour un exposé succinct du mythe de la création yoruba, voir Tobie Nathan et Lucien Hounkpatin, *La Parole de la forêt initiale, op. cit.*

38. Fort bien mis en lumière par Nietzsche : « Jamais un être qui possède des qualités définies ne saurait être l'origine et le principe des choses. L'être vrai, conclut Anaximandre, ne peut posséder de qualités définies, sans quoi il serait né et devrait périr comme toutes les autres choses. Pour que le devenir ne s'arrête jamais, il faut que l'être originel soit indéfini » (Friedrich Nietzsche, *La Naissance de la philosophie à l'époque de la tragédie grecque*, Paris, Gallimard, 1969).

39. Rachi est l'acronyme de l'hébreu Rabbi Chlomo ben Itzhak HaTzarfati, « Rabbi Salomon fils d'Isaac le Français », né à Troyes, en Champagne, en 1040, décédé dans cette même ville en 1105.

6.

Haschich et assassins

« La misère religieuse est tout à la fois l'expression de la misère réelle et la protestation contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'un état de choses où il n'est point d'esprit. Elle est l'opium du peuple. »

Karl Marx, *Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel* (1843)

Malades, les vaches avaleraient spontanément des pousses de cannabis et, après un long sommeil, se réveilleraient guéries. Observant les animaux faire usage de cette substance, à la fois analgésique, hypnotique et traitement de fond d'un mal-être existentiel, les humains l'auraient adoptée à leur tour. On m'a souvent raconté cette histoire ; la première fois, c'était il y a longtemps, à l'île de La Réunion, où on appelle la plante *zamal* – un mot d'origine malgache, m'a-t-on dit, qui dériverait de l'arabe *jamal*, la « beauté », à moins que ce ne soit du créole qui signifierait alors « qui soigne les bêtes qui ont mal ». La langue française, au moins depuis le XIX^e siècle, a intégré, pour désigner la même substance, le mot *haschich* qui, en arabe, signifie « fourrage, foin destiné au bétail »⁴⁰.

Peut-être ce nom, « fourrage », indique-t-il par sa futilité que les apparences sont trompeuses, que ce qu'on prend pour de l'« herbe », un autre de ses nombreux noms, n'est pas du foin, précisément. Que cette plante posséderait une force cachée – cachée derrière un nom volontairement banal. Car le *'haschich* est bien une puissance, une plante dotée d'un pouvoir, mais difficile à percevoir. On a beau examiner ses feuilles, ses fleurs ou ses graines, ce pouvoir reste imperceptible. Il faut choisir le moment de la cueillette, ne retenir que les plantes femelles, les sécher, les tamiser pour séparer les gouttelettes de résine, que l'on stockera dans des sacs en peau de chèvre pour les

bonifier. On chauffera ensuite la résine, pas trop pour ne pas la laisser partir en fumée, mais assez pour pouvoir la presser, la compresser, avant d'obtenir des produits consommables, des huiles, des beurres, des poudres – odorantes, fortes, nauséuses. Si les vaches perçoivent instinctivement ses effets, les humains, moins sensibles, ont dû longuement l'expérimenter, se livrer à des préparations complexes, avant de jouir des propriétés de cette plante. Cette description, factuelle, pourrait laisser penser que la puissance du cannabis est neutre, que l'on peut l'annexer sans dommage – puissance, sans doute, mais dénuée d'intention, de pouvoir... Ce regard positiviste sur la plante me semble pour le moins insuffisant.

Considérant l'usage qu'en font les peuples, on pourrait classer les plantes psychotropes en deux catégories : celles qui sont elles-mêmes des dieux et celles qui constituent des véhicules vers les mondes cachés, celui des sorciers, des esprits ou des dieux. Le café est une sorte de dieu, assurément, auquel on offre des sacrifices, encore aujourd'hui, en Éthiopie ; tout comme le tabac chez les Indiens d'Amérique ou le vin chez les Grecs et les Romains de l'Antiquité⁴¹. La coca, en revanche, est surtout un véhicule qui permet au berger andin de voyager sans fatigue sur les hauteurs et au chaman de circuler dans le monde des âmes. Quant à la datura, hallucinogène puissant, que certains Indiens d'Amérique du Sud administrent même aux nouveau-nés, elle est réputée « ouvrir les yeux » pour repérer les dangers de la nuit, c'est-à-dire du monde caché, des intentions hostiles⁴², et le cactus peyotl des Indiens huichol offrir des visions sur la destinée⁴³.

Il est certain que dans notre monde, depuis l'Antiquité et très fréquemment dans les sociétés traditionnelles, on a considéré que le pouvoir des plantes était cousin de celui des dieux. Et les dieux, on le sait, ont des intentions, même si elles ne sont pas transparentes aux humains. Drogues et dieux... encore liés au XIX^e siècle dans la fameuse formule de Marx qui dénonçait la religion comme « opium du peuple⁴⁴ » – formule qui serait tout aussi exacte si on l'inversait. Car, en vérité, l'opium est en bien des endroits la religion des peuples. Georges Devereux avait, quant à lui, accolé un troisième terme à la formule de Marx, *l'idéologie*, aussi puissante que les dieux et aussi toxique que la drogue⁴⁵.

Il a rendu ses parents fous d'inquiétude par sa consommation effrénée de haschich, au point que, au début, ils ont considéré sa conversion à l'islam comme un bienfait. Des parents sans aucune appartenance religieuse, sinon une vague morale humaniste, des Français « de souche », dont les ancêtres ont sans doute été catholiques il y a trois ou quatre générations, avant de devenir communistes et finalement athées à la génération qui les a précédés, puis plus rien à la leur. À vingt ans, captivés par leur passion amoureuse, ils ont décidé de se mettre en ménage. Elle était issue d'un milieu bourgeois aisé, lui était fils de petits fonctionnaires. Les familles étaient opposées à leur liaison. Se fiant à leurs seuls désirs, ils entendaient se lier pour la vie. Ils se sont mariés. Elle était un peu volage ; il le savait ! Il était un peu maniaque ; elle s'en moquait. Ils ont mis du temps à avoir un enfant. Lui pensait à sa carrière ; elle, toujours bohème, profitait de la vie. Sept ans après leur mariage, l'enfant s'est annoncé. Plus grossissait le ventre de la mère, plus augmentait leur inquiétude. Avaient-ils pris la mesure de leur responsabilité ? Elle a commencé à sortir, de plus en plus, avec des copines, prétendait-elle. Lui s'est renfrogné, s'est renfermé sur lui-même, ruminant sa solitude. Intérieurement, il lui reprochait sa nonchalance ; elle ne supportait pas son manque d'empathie. Un soir qu'elle était encore sortie, il a fouillé dans ses affaires, est tombé sur son journal intime. Suffoqué par ce qu'il lisait, il est resté là, comme anesthésié. Elle n'avait pas cessé de fréquenter l'amant qui l'avait précédé. Ce soir-là encore, elle était partie le retrouver. Il a ressassé longtemps ses idées noires... La trahison, les mensonges, les rendez-vous secrets, les absences... Puis une idée s'est imposée à lui. Il ne pouvait s'y soustraire, y revenait sans cesse. L'enfant qu'elle portait, le fils qu'il espérait, était peut-être celui d'un autre...

Cette nuit-là, il aurait dû tout planter et partir. Pendant des années, il s'est reproché d'être resté. Mais son fils allait naître le mois suivant... Pouvait-il ainsi l'abandonner avant même de l'avoir vu ?

Est-ce pour toutes ces raisons que cet enfant, malvenu, n'a jamais « trouvé sa place » ? Est-ce pour cela qu'il a rencontré tant de difficultés dès les tout premiers moments de sa vie ? Il était petit,

chétif, pleurnicheur, souvent malade. En retard pour la marche, pour la parole et, par la suite, dans chacun de ses apprentissages. Il a redoublé en primaire, encore une fois au collège. Il détestait l'école, qui a toujours été pour lui un martyre. Au lycée, il n'a tenu qu'un an. La différence avec les autres élèves était si manifeste, si humiliante aussi, qu'il a fini par développer une phobie. C'est à ce moment qu'il a commencé le shit. Il s'est mis à fumer, sans cesse ; il fume toujours autant, peut-être vingt pétards par jour. Il passait ses nuits à fumer en jouant sur son ordinateur. Il était devenu coléreux, injurieux, violent, parfois incohérent. C'est alors qu'il a rencontré le groupe, probablement sur Internet, ou simplement dans la rue... C'est alors qu'il s'est converti à l'islam.

Dans un premier temps, ses parents y ont vu une évolution favorable. Pour la première fois, il avait des amis. Il commençait à sortir, même si c'était surtout la nuit. Et puis il parlait à ses parents, beaucoup... mais seulement de Dieu, d'Allah. Il voulait les convaincre de ses choix. Eux qui avaient veillé à ne lui donner aucune éducation religieuse (« quand il sera majeur, il pourra choisir ! ») ne savaient que répondre. Lorsqu'il a commencé à aborder les questions politiques, à leur raconter par le menu les vidéos de Dieudonné, leur expliquer les stratégies diaboliques des Juifs et des Américains, ils se sont inquiétés. Mais que faire ? Des psychologues ? Il en avait rencontré des quantités lorsqu'il était enfant... Il ne voulait pas en entendre parler. Alors quoi ?... Attendre... Espérer...

Il a été interpellé en Turquie avec deux de ses amis alors qu'ils cherchaient tous trois à rejoindre les troupes de Daech.

« Âme errante en attente de propriétaires », disais-je plus haut, exclu de la filiation, du moins dans l'esprit de son père, dans une famille en rupture depuis plusieurs générations, quoique « autochtone »... On peut se demander quelle a été, dans ce parcours, la place du haschich !

Le cannabis, du fait de ses vertus relaxantes et antalgiques, apaise les tensions psychologiques. Mais, lors de la dissipation des effets, la substance laisse le sujet plus angoissé qu'il ne l'était avant la prise, ce qui le conduit à s'intoxiquer à nouveau, et ainsi de suite. On a bien plus de mal à triompher du plaisir que de la souffrance, de

l'apaisement que de l'angoisse. Souhaitant sortir de ce cercle vicieux, mais se découvrant incapable de renoncer au bien-être procuré par la substance, la personne cherche alors un soutien à ses efforts de renoncement. C'est à ce moment qu'elle s'aventure dans des démarches mystiques ; à ce moment que le jeune homme a rencontré l'islam radical.

On sait que l'islam interdit l'absorption de toute substance qui pourrait entraver la concentration lors de la prière (l'alcool, tout comme la drogue). Sans doute la première demande qu'il a adressée à sa foi nouvelle fut de le débarrasser de sa dépendance.

Une légende, rapportée par Marco Polo, a circulé depuis le XIII^e siècle en Occident. Hassan ibn al-Sabbah, le « vieux de la montagne », comme on l'appelait alors, le résistant, dernier représentant d'un islam initiatique, avait fondé en 1090 une secte chiite, les *nizârites* ou les *batiniens*, de l'arabe *batën*, les « entrailles », puisque ses adeptes prônaient une interprétation ésotérique, cachée, « viscérale », du Coran.

Selon cette légende, dans sa forteresse d'Alamut, en Perse, perchée à 2 100 mètres d'altitude, le vieux de la montagne initiait de tout jeunes gens à sa doctrine, mais aussi à la connaissance du monde. Après leur avoir fait absorber de grandes quantités de haschich, il les conduisait dans un jardin où leur étaient offerts, en état d'ivresse cannabique, tous les plaisirs qu'autorise l'existence, ceux de la bouche et ceux de la chair. Ramenés inconscients dans leur cellule, on leur faisait croire à leur réveil qu'ils venaient de faire un séjour au paradis. Et s'ils voulaient y retourner, il allait leur falloir exécuter, sans poser la moindre question, la mission qui allait leur être confiée. Missions-suicides, assurément, puisque d'Alamut ils partaient en sicaires, s'enfonçaient en plein cœur du camp ennemi et assassinaient les princes ou les chefs de guerre. D'où, dit-on, le nom qui leur fut donné, les *'hashashin* – en arabe les « consommateurs de haschich ». Ce mot, passé en italien, devenu *assassino*, aurait donné notre « assassin » en français.

Si l'on en croit cette légende, Hassan ibn al-Sabbah aurait donc inventé le terrorisme moderne, qui oppose aux armées constituées des

individus possédés, indifférents à leur propre mort, comme ceux que l'on a vus (ré)apparaître dans la guerre Irak-Iran (1980-1988), qui se sont multipliés durant les guerres du Golfe et du Moyen-Orient et aujourd'hui dans les combats opposant Daech à sa multitude d'ennemis. Et cette création du terrorisme a eu lieu sous l'égide d'une substance : le haschich. La terreur que faisait régner Hassan ibn al-Sabbah par ses « assassinats ciblés » accomplis par une poignée de fidèles ayant la mort pour alliée aurait eu raison, pendant des décennies, d'armées importantes, comme celle des Turcs seldjoukides ou des croisés⁴⁶.

Peut-être est-ce aussi au vieux de la montagne que pensait Baudelaire lorsqu'il écrivait : « Il a voulu faire l'ange, il est devenu une bête »... C'était ainsi, en tout cas, qu'il décrivait l'un des effets du haschich dans *Les Paradis artificiels*⁴⁷.

Une question : le haschich, qui capture les personnes jusqu'à annihiler leur volonté, qui modifie leur perception du temps et du corps, qui change leur être au monde, peut-il recruter pour une cause ? Hypothèse invraisemblable qui attribuerait une intention à une plante, des stratégies à une substance.

À long terme, pourtant, après plusieurs années d'intoxication intense, la substance, par la répétition quotidienne de la même séquence, établit mécaniquement un lien entre deux états opposés : *l'extase bienheureuse, faite de disparition des tensions, et la violence sans frein, allant jusqu'au sacrifice de sa vie, une fois les effets dissipés*. C'était déjà le modèle proposé dans la légende rapportée par Marco Polo.

Je ne sais quelle part de vérité historique contient cette légende, mais le dispositif qu'elle décrit est plausible. Et même si ce n'était qu'une légende, son récit a pu générer au travers des siècles des sectes, politiques et mystiques, et perpétuer un modèle de terrorisme jusqu'à l'époque moderne.

40. ... avec les mêmes connotations qu'en français – le verbe *hach* signifiant littéralement « fourrer ». L'adjectif *ma'hchi* qui en dérive s'emploie par exemple pour des courgettes ou des aubergines « fourrées », c'est-à-dire « farcies ».

41. Sur le vin et ses relations avec Dionysos-Bacchus, voir le magistral article de Michel Bourlet : « L'orgie sur la montagne », *Nouvelle Revue d'ethnopsychiatrie*, n° 1, 1983, pp. 9-44.
42. Des variantes européennes de la datura sont connues dans les campagnes, où la plante était appelée « herbe du diable » ou « plante des sorciers ».
43. Voir une étude, déjà ancienne, mais assez complète de Peter T. Furst, *La Chair des dieux. Usage rituel des substances psychédéliques* (Paris, Seuil, 1974), et plus précisément sur le peyotl, le classique *Les Derniers Adorateurs du peyotl. Croyances, coutumes et mythes des Indiens huichol wirarika* (Marino Benzi, Paris, Gallimard, 1972).
44. Karl Marx, cité en exergue.
45. Georges Devereux avait développé, à sa façon, ce cousinage entre dieux et drogues dans un texte percutant : « Drogues, dieux, idéologies », *Medica*, n° 103, pp. 13-20, 1972.
46. Voir le célèbre roman de Vladimir Bartol, *Alamut* (1938 ; traduction française Paris, Phébus, 1998) et, plus récemment, *Samarcande*, d'Amin Maalouf (Paris, Livre de Poche, 1989). Et, surtout, pour évaluer la véracité de la légende, l'étude de Farhad Daftary, *Légendes des assassins. Mythes sur les ismaéliens* (Vrin, Paris, 2007).
47. « L'oisif s'est ingénié pour introduire artificiellement le surnaturel dans sa vie et dans sa pensée ; mais il n'est, après tout et malgré l'énergie accidentelle de ses sensations, que le même homme augmenté, le même nombre élevé à une très haute puissance. Il est subjugué ; mais, pour son malheur, il ne l'est que par lui-même, c'est-à-dire par la partie déjà dominante de lui-même ; *il a voulu faire l'ange, il est devenu une bête*, momentanément très puissante, si toutefois on peut appeler puissance une sensibilité excessive, sans gouvernement pour la modérer ou l'exploiter » (souligné par moi).

7.

Terreur

« Celui qui a des culottes dorées est l'ennemi de tous les sans-culottes. Il n'existe que deux partis, celui des hommes corrompus et celui des hommes vertueux. »

Maximilien Robespierre au club des Jacobins, le 8 mai 1793

La psychologie moderne avait cru évacuer *la terreur* par la magie d'un concept, le « traumatisme » – un concept à l'extension abusive, qui dissimule la multiplicité des sensations en les regroupant sous un même mot, médical, technique, plat. « Traumatisme » confond d'emblée trois « états » de la personne choquée que notre langue, pour sa part, distingue avec bonheur : la terreur, la frayeur et la peur. Autrement dit, lorsqu'on pense qu'une personne a subi un traumatisme, parle-t-on de l'effet de sa peur, de sa frayeur ou de sa terreur ?

Terreur... Le mot est puissant et agirait presque sans la chose. Il suffit de clamer sa terreur pour déclencher la terreur alentour. En français, il est impossible d'éviter ses connotations politiques puisqu'il en vint à désigner une période historique, comme chacun s'en souvient, durant les années les plus sanglantes de la Révolution française (1793-1794). Qu'est-ce que la terreur ?

La terreur n'est pas un sentiment. On ne l'éprouve pas. On est envahi par elle, jeté au sol, *atterré*. Il ne s'agit pas davantage d'une émotion, mais d'un phénomène plus archaïque, une paralysie déferlante, qui fige l'âme et le corps. Son équivalent pourrait être, dans le règne animal, le mimétisme de la mort – celui d'une araignée, l'épeire diadème de nos jardins par exemple, qui, acculée par un prédateur, se recroqueville en position de morte, déjà morte en attendant la mort... déjà morte pour éviter la mort, sans doute. Telle

pourrait être définie la terreur : *un anéantissement du soi dans l'espoir d'éviter la mort*⁴⁸.

Ceux qui terrorisent – appelons-les « terroristes » – ne craignent pas la mort, qui est leur alliée, alors que les terrorisés vivent sous son empire, tentant de l'éviter en la mimant.

La terreur, ce n'est pas la frayeur, qui s'abat comme la foudre, qui « glace les sangs⁴⁹ », éjectant l'âme, laissant un corps sans désir, quasi mécanique. Les pensées traditionnelles connaissent les maladies de la frayeur. *Susto*, disent les hispanisants, le « sursaut physique » qui signe l'échappée du souffle lorsqu'on est effrayé. *Asustado*, « effrayé », désigne en espagnol à la fois celui qui s'est laissé surprendre par l'aboïement d'un chien soudain surgi de derrière une haie mais aussi celui qui a été saisi par un esprit, un démon, qui l'aurait giflé. Ces théories ne sont pas si éloignées de nous. « Cinglé », dit-on encore dans notre langue, mettant sur le même plan le fait d'être effrayé et d'avoir été fouetté par un diable. S'il sursaute, s'il en conserve parfois une marque durable, une peur malade, un sentiment de tristesse, un effrayé n'est pas terrorisé. Il dispose encore de son corps, même s'il s'agit d'un corps de moins en moins maîtrisé, d'un corps tantôt déprimé, tantôt déchaîné.

La terreur, ce n'est pas la peur non plus, une émotion véritable cette fois, consciente ou sur le point de le devenir. Si elle est accompagnée de sensations, le pouls qui s'accélère, la chaleur qui se déplace dans le haut du corps, laissant le bas glacé, les tremblements parfois, il n'en reste pas moins que la peur est une sorte de raisonnement compacté qui contient, condensées, les traces d'expériences antérieures. L'enfant qui s'est brûlé sur la plaque chauffante *a peur* d'en approcher la main. La peur est une « raison pratique », au sens propre.

Alors, si elle n'est ni peur ni frayeur, comment définir la terreur et sa phénoménologie ? J'userai d'une parabole : en forêt, au détour d'un chemin, un homme se trouve soudain face à un tigre. Il regarde l'animal... qui le regarde. Cet échange de regards est l'instant précis de la terreur. En cette fraction de seconde, l'homme voit ce que le tigre voit en lui : un morceau de viande. Au moment où il est devenu substance aux yeux de l'animal, il est pris de terreur. Car le tigre ne

sait pas qui il mange ; il sait ce qu'il mange. Je veux dire : il vient de définir l'homme comme une nourriture. Il l'a défini ainsi dans ses muscles bandés, dans la puissance de ses crocs, dans le tranchant de ses griffes. Et l'homme n'a aucun moyen de s'y soustraire. Il est devenu, pour lui-même, ce morceau de viande que convoite le tigre. *La terreur se caractérise par une dépossession radicale de son être.*

Il est dès lors possible de définir les techniques d'installation de la terreur, ou plutôt leur logique : ne plus avoir affaire aux humains, mais à une caractéristique qu'on recherche chez eux. Traquer des malades, par exemple, comme le firent les nazis en mettant en œuvre leur programme « Aktion T4 », une campagne d'assassinat systématique des handicapés physiques et mentaux allemands. Là aussi, l'autre, le nazi, ne voyait en sa victime que ce dont il allait se repaître : sa tare physique dans le programme T4, sa judéité ou sa « tziganité » dans l'application de la « solution finale », sa « slavité » dans la recherche du *Lebensraum*, de « l'espace vital »... Les nazis étaient des cannibales mangeurs de handicapés, de Juifs, de Gitans, de Slaves... De là la terreur qu'ils inspiraient.

Devant un tigre, je suis frappé de terreur car il a ramené la totalité de mon être aux quelques kilos de chair dont il fera son repas ; devant un nazi, je le suis tout autant, lui qui ne voit en moi que la judéité qu'il entend éradiquer de la surface du monde...

Ramené avec violence à une seule de ses caractéristiques pour laquelle il sera dévoré, la volonté anéantie, dépossédé de son être, *un humain terrorisé est déjà un captif*. Le puissant, celui qui tient une arme, qui détient la force de le terroriser, pourra s'emparer de sa personne, en user comme d'une machine ou d'une matière. Il niera sa singularité, gommara son nom, effacera sa filiation, jusqu'à le transformer en zombie. Et il finira par l'asservir. *La terreur est toujours le premier temps de la capture. On la retrouve à la source de tout esclavage.*

Les attentats qui ont frappé la France depuis les attaques de Mohammed Merah à Toulouse en 2012 découlent à l'évidence d'une stratégie délibérée de répandre la terreur. Il ne s'agissait pas de tuer telle personne ou telle autre, mais d'instaurer un climat de terreur dans l'intention de soumettre la France. Pas seulement les musulmans de

France, mais eux en tout premier lieu ; pas seulement la France de l'insouciance et de la joie de vivre, mais elle aussi ; pas seulement les juifs, ou les chrétiens, ou les agnostiques, ou les athées, mais eux tout autant, chaque catégorie, et chacun pris individuellement. Car la terreur se repaît de groupes séparés de la communauté, d'individus isolés de leur groupe, disjointes de leurs solidarités. Musulmans, hédonistes, juifs, chrétiens, agnostiques ou athées, chacun est une cible, à chaque fois du fait d'une caractéristique qui le spécifie. C'est là, dans la couverture du spectre le plus large, qu'on peut repérer la main de l'organisation qui veille à ce que nul ne se sente à l'abri.

Dans un tel contexte où chacun est une cible potentielle, les plus fragiles tentent d'échapper à la terreur en s'affiliant paradoxalement aux terroristes. C'est ainsi que la terreur engendre souvent des terroristes, qui sèmeront la terreur – terreur qui engendrera des terroristes... et cela en un mouvement infernal.

Combien, parmi ceux qui ont commis des attentats, ont rejoint les rangs des terroristes pour échapper à la terreur ?

Elle a grandi dans une cité en banlieue parisienne, fille d'une Guadeloupéenne et d'un Russe échappé d'Union soviétique quelques mois avant la chute du Mur. Née d'une passion improbable, c'était une enfant de l'amour. Ses parents se sont rencontrés dans un autobus, ligne 38, au départ de la gare du Nord. Il débarquait du train, pas très frais, une barbe d'une semaine, maigre, hâve... Elle eut pitié de lui. Ses yeux d'un bleu si clair, comme ceux des chiens huskies, l'avaient envoûtée. Il venait tout droit de Moscou, où il n'avait pas souvent eu l'occasion de rencontrer des femmes de couleur. Ou peut-être ne les avait-il pas regardées... Il ne la lâchait pas des yeux. Elle, la petite fonctionnaire, lui, qui se disait aristocrate, prétendant que son grand-père, propriétaire terrien, avait été dévalisé par les communistes... Elle l'a recueilli dans son studio d'Aulnay-sous-Bois. Il se prétendait artiste. Peintre et poète. Il n'avait pas de papiers. Elle l'a épousé.

Qui était cet homme dont elle a partagé la vie ? Aujourd'hui encore, elle ne saurait le dire. Un menteur, c'est certain ! Peut-être ne s'appelait-il même pas ainsi... En dix ans de vie commune, elle n'a jamais rencontré ses parents ; il ne lui a jamais présenté quelqu'un

qu'il connaissait, un ami, un collègue de travail. Personne ! Il prétendait que tout le monde était resté en Russie. Mais où allait-il, alors, lorsqu'il disparaissait trois jours de rang, parfois une semaine entière sans donner de nouvelles ? Il ne travaillait qu'occasionnellement, ne parlait jamais de rien. C'était elle qui subvenait aux frais du ménage. Un jour, elle en a eu assez. Elle l'a fichu à la porte.

Elle peut dire qu'elle a élevé sa fille sans l'aide de personne, surtout pas du père ! Et ce n'était pas facile ! Mignonne, la gamine, mais introvertie, secrète et tout de suite en prise avec tant de problèmes... À l'âge de trois ans déjà, elle commençait à développer des phobies. Elle avait peur de tout : des hommes – « pas étonnant, avec le père qu'elle a connu ! » –, des animaux aussi, des chats, des chiens, et des enfants... Lorsque sa mère déambulait avec elle dans la rue, elle agrippait sa main comme un noyé une planche de bois. Elle avait surtout peur de la nuit. Il fallait des heures pour l'endormir tant elle redoutait le sommeil. Si elle se réveillait en pleine nuit, ce qui n'était pas rare, elle ne retrouvait plus le sommeil jusqu'au matin. Les psychologues qui l'avaient suivie depuis la maternelle avaient expliqué qu'elle avait peur de ses rêves, qu'elle faisait sans doute des cauchemars... C'est possible. Elle se réveillait quelquefois en sursaut, le souffle court, le cœur battant, les yeux hagards... Et, lorsque sa mère lui demandait ce qu'elle avait, ce qui l'avait effrayée ainsi, elle répondait en sanglotant : « Un homme noir... un homme noir... »

Les psychologues avaient prédit que tout cela disparaîtrait avec la puberté. En vérité, c'est allé de mal en pis.

Les véritables problèmes sont apparus en classe de cinquième, alors qu'elle avait douze ans, peu de temps après ses premières règles. Timide, la tête toujours baissée, ne se liant guère, isolée, elle était devenue la risée de sa classe. On se moquait d'elle, de son respect pour l'autorité, de sa difficulté à s'exprimer. On se moquait surtout de sa religion. Un jour, trois gamines qui en avaient fait leur souffre-douleur eurent l'idée de lui envoyer des messages terrifiants sur son téléphone portable. « Salope de mécréante, nous allons t'égorger ! » Ce jour-là, lorsqu'elle est rentrée du collège, elle est restée prostrée sur le canapé, recroquevillée jusqu'au lendemain, pétrifiée de terreur. Cette fois, elle

en était certaine, elle allait mourir. Les gamines malveillantes, qui postaient aussi des messages menaçants à d'autres filles, ont fini par se faire prendre et les menaces ont cessé, mais la peur de mourir est devenue une obsession.

L'année suivante, à l'âge de treize ans, à la surprise de sa mère, elle se liait d'amitié avec un groupe de jeunes filles de son quartier, déscolarisées, agressives et militantes islamiques, des jeunes filles qui ressemblaient à celles qui l'avaient poursuivie au téléphone l'année précédente. Elle sortait avec elles, s'absentait de plus en plus souvent du collège, commettait de petits larcins dans les grandes surfaces. À la maison, elle cherchait querelle, contestait, tempêtait, injuriait. La petite fille terrorisée de naguère s'était métamorphosée en monstre.

Un an plus tard, elle annonçait triomphalement à sa mère qu'elle s'était convertie à l'islam. Elle exigea dès lors de porter le voile et de suivre à la lettre les préceptes de sa nouvelle foi. Elle accomplissait les cinq prières quotidiennes, précédées de longues ablutions, n'absorbait de nourriture que strictement hallal, fournissant à sa mère d'interminables listes d'aliments interdits. Elle l'abreuvait de prêches islamiques et de diatribes enflammées contre les Américains, les sionistes et, bien sûr, les Russes... La mère voulut croire à une « crise d'adolescence », interprétant la conversion de sa fille comme une revendication d'autonomie. Mais lorsqu'elle réalisa que la gamine passait des nuits entières à converser au téléphone avec un homme qui l'appelait de Syrie et qu'elle envisageait de le rejoindre pour l'épouser, elle se précipita au commissariat de police pour demander aux autorités de lui interdire de quitter le territoire national.

Une histoire de vie comme beaucoup, des dizaines, des centaines sans doute... Une histoire qui raconte l'évolution inquiétante d'une jeune fille fragile, souffrant depuis sa petite enfance de terreurs inexplicables, qui avait grandi en s'encapuchonnant de défenses phobiques. Les agressions violentes subies au collège au début de l'adolescence avaient déclenché un état de terreur extrême. Une lecture seulement psychologique pourrait laisser penser que, pour surmonter cet état, elle s'était réfugiée « dans l'antre de la bête », au plus près de celles dont la violence l'avait naguère terrorisée⁵⁰.

En suivant cette lecture immédiate d'un drame où la victime s'est progressivement transformée en agresseur, nous obtenons une illustration parfaite de ce cycle de la terreur, qui produit des terroristes, qui répandent la terreur. Une illustration parfaite, trop parfaite...

Cette vision me déplaît, qui se contente de décrire les personnes à partir de leur handicap en ignorant leurs capacités et leurs dons – ce qu'elles sont seules à pouvoir accomplir. Cette jeune fille est singulière. Son identité insécure du fait de sa naissance, ses peurs d'enfant que nul ne pouvait persuader de la constance du monde, au point qu'elle refusait de fermer les yeux, l'ont sans doute dotée d'une âme tremblante, aux aguets. Tout cela me semble vrai. Je voudrais néanmoins comprendre où elle a puisé la force de ce spectaculaire retournement. Car, même si elle ressemble à d'autres, cette histoire est avant tout la sienne, celle d'une gamine sensible aux mouvements du monde, au point de s'en laisser posséder. Malgré sa terreur – peut-être du fait même de cette terreur –, dans un sursaut contraphobique, elle s'est aventurée au cœur du réseau, entretenant des mois durant une relation téléphonique avec l'un de ses responsables, qui lui promettait *l'initiation par le mariage et le combat*.

Jusqu'à sa conversion, elle avait été chrétienne, fréquentant volontiers l'église évangélique où sa mère avait l'habitude de prier, rivalisant avec elle en dévotions et en connaissance des psaumes. Et la voici brutalement mêlée à un réseau qui avait réussi à expédier en Syrie plusieurs jeunes filles, souvent très jeunes, âgées de quatorze à dix-huit ans, devenues épouses de djihadistes, parfois combattantes aussi. L'univers auquel elle se trouvait confrontée, elle la fragile, la peureuse, la tremblante, l'avait plongée au cœur de la bataille, là où le mouvement des idées se trouve en prise avec l'histoire.

C'est que, au-delà de sa peur, elle avait perçu l'objectif politique de son recrutement. La conversion à un islam de combat d'une chrétienne, de père russe, obtenue en plein cœur de l'Occident, serait brandie, elle le savait, comme un trophée. Il ne s'agissait pas seulement d'elle, de sa destinée personnelle, mais du renforcement de la « cause ». Elle serait transformée en arme de guerre. Le récit de son parcours, désormais exemplaire, deviendrait un coin enfoncé dans le

camp ennemi. On l'exhiberait, on la brandirait comme un drapeau. Car si ses propres filles s'engagent en « djihadisme », comment l'Occident ne viendrait-il pas à douter de ses options, de ce qu'il appelle « ses valeurs »⁵¹ ?

Cette stratégie de capture des enfants de leurs ennemis rappelle celle qui fut mise en œuvre entre le XIV^e et le XVIII^e siècle par l'Empire ottoman – peut-être en est-elle directement inspirée, du reste... Il existe parmi les responsables de l'État islamique des intellectuels passionnés d'histoire.

L'Empire ottoman avait organisé un mode de recrutement particulièrement sophistiqué de ses groupes d'élite appelés janissaires⁵². Ce corps d'élite était constitué d'enfants chrétiens raziés aux marches de l'Empire. Ainsi les jeunes âmes des ennemis, ravies à la source, étaient-elles destinées à devenir le fer de lance de l'islam. Les Turcs du XVI^e siècle désignaient cette capture en un euphémisme déconcertant, *devchirmé*, la « cueillette » – autrement dit, *la récolte des âmes ennemies*. Les meilleurs parmi les enfants des chrétiens, des adolescents grecs, bulgares, serbes, russes, ukrainiens, géorgiens ou arméniens, étaient kidnappés, puis « turquisés » et islamisés avant de recevoir une formation militaire et de rejoindre les bataillons de janissaires.

Les Turcs « fabriquaient » ainsi des miliciens d'une fidélité sans faille. Car, séparés dès leurs jeunes années de tout attachement qui aurait pu les relier au passé, ils ne reconnaissaient que la seule autorité du monarque. On voit ici que l'Empire ottoman avait compris que la perte des attachements produit nécessairement des fidélités fanatiques.

Les janissaires étaient une arme à double effet : elle privait les populations chrétiennes sous domination ottomane de leurs élites et constituait une troupe de mystiques à la discipline de fer, particulièrement bien formés à l'art de la guerre.

Cette stratégie de capture des âmes ennemies retournées ensuite contre leurs géniteurs a précédé de quelques siècles la vague djihadiste. Avant cette dernière, elle avait connu un renouveau dans la constitution de bataillons d'enfants soldats recrutés chez les vaincus à travers le monde, en Afrique (Rwanda, Congo, Angola, Sierra Leone),

mais aussi en Amérique du Sud et au Moyen-Orient. C'est cette même stratégie qui s'exprime dans la frénésie prosélyte des groupes islamistes qui lancent leurs chants de sirènes au travers des miroitements de la Toile en direction d'enfants à l'âme errante.

Et l'on comprend pourquoi la capture d'une « âme chrétienne », quintessence de l'ennemi, avait à leurs yeux une valeur particulière. Le fait est qu'ils y ont mis le paquet ! Le chef du réseau téléphonait lui-même à la jeune fille chaque nuit durant des heures, l'enveloppant de paroles religieuses mêlant mysticisme et sexualité. Il était relayé chaque jour, chaque soir, par une cohorte de « sœurs », qui l'abreuyaient de conseils, accompagnant chacune de ses pensées, par téléphone, par message SMS, des dizaines de fois par jour...

Si, à l'âge de douze ans, la jeune fille a été ébranlée par son épisode initial de terreur venu bouleverser un équilibre incertain, je suis persuadé qu'elle a par la suite perçu la puissance politique de la stratégie mise en œuvre pour la capturer. Et cette stratégie l'a fascinée.

Âme errante, objet d'une stratégie complexe de capture, c'est certain, mais devenue consciente et même enthousiaste à l'idée de participer à un ébranlement général des valeurs.

Est-elle seulement une proie, et donc une victime ? A-t-elle été possédée, au sens fort du mot, par les forces, les puissances qui agitent les djihadistes ? A-t-elle été séduite par l'énormité cynique du projet de destruction ? Quelle est la part, dans la « construction » de cette jeune radicalisée, d'une psychologie singulière, ancienne et complexe et celle d'un engagement politique réel, proprement « révolutionnaire » ?

Psychiatres, psychologues et travailleurs sociaux ne sont pas formés à prendre en compte l'impact de telles forces politiques, leur part dans la construction de la personne et dans son évolution. *Dans la prise en charge des jeunes gens convertis et radicalisés, s'il est indispensable de procéder à une analyse fine des fonctionnements psychologiques individuels, il est sans doute plus important encore d'être conscient des enjeux politiques, de leur impact intellectuel et émotionnel, et, plus que tout, des stratégies délibérées mises en œuvre pour les séduire.* Le clinicien devra comme toujours aider, accompagner, soigner, mais aussi – ce qui est nouveau pour lui – combattre un réseau de « capture

d'âmes » usant délibérément de méthodes d'influence efficaces et, faut-il le préciser, de moyens financiers et médiatiques réels.

Défaire, chez une personne, l'influence d'un tel réseau, c'est avant tout identifier ses stratégies réelles et être capable de les « démonter », c'est-à-dire d'en restituer la théorie.

Il ne faut jamais porter publiquement l'accent sur la terreur. La terreur, il faut le savoir, est communicative. Devant une personne terrorisée, on est terrorisé à son tour, et sans même savoir pourquoi. « Soigner » la terreur ne peut jamais consister en un partage de l'émotion. Les comptes rendus des journalistes, les prises de position des politiques, qui, faute de penser, paraphrasent indéfiniment l'émotion, se révèlent auxiliaires de l'action terroriste, contribuant à répandre la terreur.

Plus encore, le concept de « traumatisme », en mettant l'accent sur les faiblesses des victimes, en gommant leur révolte, en leur interdisant l'expression de leur désir de vengeance, paralyse par contagion les éventuelles futures victimes. Il faudrait bannir le mot « traumatisme » de toute analyse du phénomène djihadiste.

On ne saurait répondre à une stratégie de la terreur par une description de la souffrance des victimes. La seule réponse acceptable, correspondant à la fois à nos exigences morales et à notre souci d'efficacité, est *l'intelligence des stratégies de la terreur*. À *la puissance du tigre*, on ne saurait opposer que *les ruses du chasseur*, qui, ayant tout appris de la rationalité du tigre, ne craint pas de l'affronter.

Sans oublier une vertu peu évoquée dans les prises en charge psychosociales : le courage ! Il est impossible de répondre à des stratégies d'asservissement sans mobiliser sa propre vaillance.

48. Georges Devereux avait développé la même idée dans un article célèbre, souvent commenté : « La renonciation à l'identité, défense contre l'anéantissement », *Revue française de psychanalyse*, vol. XXXI, t. 1, 1967, pp. 101-142.

49. En suivant l'étymologie la plus probable, « frayeur » dériverait du latin *frigidus*, « glacé ». Voir les développements du vocabulaire de la frayeur dans plusieurs langues dans Tobie Nathan et Nathalie Zajde, *Psychothérapie démocratique*, Paris, Odile Jacob, 2012.

50. On parlera peut-être d'« identification à l'agresseur » ou de « syndrome de Stockholm ». L'« identification à l'agresseur » est l'un des mécanismes de défense répertoriés par

Anna Freud dans son célèbre ouvrage : *Le Moi et les mécanismes de défense*, Paris, PUF, 2001 (15^e édition). Ce livre a été publié pour la première fois à Vienne en 1936, en des temps où de tels mécanismes avaient aussi une signification politique, où la tentation était grande, notamment parmi les psychanalystes, de pactiser avec le diable, c'est-à-dire avec les nazis, pour sauver l'Institut psychanalytique de Berlin.

51. Voir le numéro 15 de *Dabiq*, qui publie les témoignages d'anciens chrétiens ayant rejoint l'État islamique dont la présentation a, bien évidemment, une visée édifiante : convaincre les chrétiens que leur destinée est de devenir musulmans.

52. Du turc *Yeniçeri*, qui signifierait : « jeune (ou nouvelle) troupe ».

8.

Les enfants abandonnés sont des êtres politiques

« Hélas ! Hélas ! Ainsi à la fin tout serait vrai ! Ah ! Lumière du jour, que je te voie ici pour la dernière fois, puisque aujourd'hui je me révèle le fils de qui je ne devais pas naître, l'époux de qui je ne devais pas l'être, le meurtrier de qui je ne devais pas tuer ! »

Sophocle, *Œdipe roi*

Elle était issue d'une famille d'aristocrates franco-italiens du Jura. Opposée aux diktats de son père, un militaire qui entendait régenter sa famille comme une caserne, elle était partie à peine majeure à l'aventure en Afghanistan, dans l'Himalaya, en Amérique du Sud... Une vingtaine d'années plus tard, à Miami, la veille de rentrer en France, elle finit par rencontrer l'amour. Ancien colonel dans l'armée cubaine, il avait fui les purges et les malversations pour rejoindre la diaspora. Il était rude, certainement rompu aux ruses de l'existence ; elle n'avait rien perdu de son romantisme adolescent. Ils se sont mariés. Dix ans durant, ils essayèrent d'avoir un enfant. Déclarés tous deux stériles par la Faculté, ils se sont ensuite vu refuser l'adoption. Il est vrai qu'il était alors âgé de soixante-cinq ans, elle de cinquante. Ne s'avouant pas vaincus, ils se sont alors rendus clandestinement en Haïti, dans un petit village du côté de Jacmel, où ils ont « adopté » des jumeaux dans un orphelinat de bonnes sœurs. Et ils sont revenus en France avec leurs deux garçons. L'un d'eux dira plus tard : « Ils nous ont *achetés* comme on achète une paire de bottes ou une paire de gants. »

Aujourd'hui, les parents adoptifs sont tous deux décédés, de maladie... Restent ces deux gamins, arrivés à l'âge de sept ans, certes éduqués dans les écoles de la République, mais qui savent depuis toujours que leur noyau demeure là-bas, dans une île des Caraïbes, planté sous un manguier dans un village des hauteurs. Eux, des

étrangers provenant de si loin, les voici en un jour, à l'âge de dix-sept ans, héritiers de cette grande famille d'aristocrates, propriétaires de biens importants dans une capitale de province.

L'un des jumeaux – il prétend qu'il est l'aîné puisqu'il serait sorti avant son frère –, raisonnable depuis l'enfance, poursuit une formation en électromécanique dans un lycée professionnel. L'autre, qui a toujours été plus sensible, l'âme artiste, le cœur viscéralement opposé à l'autorité, est en errance depuis l'âge de quinze ans. Il parcourt la ville à grandes enjambées. Il traverse les ponts, juché sur les parapets, s'installe parfois des heures durant pour regarder passer les oiseaux. Voleur à la tire, trafiquant de shit, parfois cambrioleur, il a multiplié les gardes à vue, les « rappels à la loi ». Et un jour, il a « viré sa cuti », comme dira son tuteur. Lui qui avait grandi catholique, qui avait longtemps été enfant de chœur, le voilà converti à l'islam de combat. Il fréquente les groupes de prière salafistes, s'abîme dans la contemplation des armes à feu et rêve de partir combattre en Syrie. Mais, dans le bureau du juge, cet homme qu'il dessine indéfiniment d'un trait de plume, ce n'est pas un musulman pieux, pas davantage un moudjahid armé jusqu'aux dents, ni le prêcheur de la mosquée de Mossoul... Non ! C'est le Lider Máximo, avec sa casquette militaire, sa longue barbe et son éternel cigare : Fidel Castro.

Ce récit a l'air d'une histoire très ancienne, presque d'un mythe. Je l'ai pourtant connu, ce gamin de dix-sept ans qui marche sur les rebords des balcons pour vérifier qu'il n'a pas peur du vide – une histoire qui est venue me rappeler que l'adoption produit, comme par essence, des êtres politiques.

À peine né, aussitôt enjeu, objet de captations et de rejets, l'enfant qui avait été chassé du sein de sa famille par la mort, la pauvreté ou la folie se trouvera un jour, comme poussé par une mécanique intrinsèque, au centre de l'attention du groupe. Tels sont souvent les créateurs de religion, ces êtres hybrides, points d'origine à partir desquels se décline le mythe. C'est le cas de Moïse, on s'en souvient, éloigné de ses parents (Amram et Yocheved), de sa tribu (les Lévi) et de son peuple (les Hébreux) pour être élevé par la fille du pharaon d'Égypte. C'est aussi le cas de Jésus, qui ne peut se penser enfant de

ses parents, lui dont Marie, la mère, n'a pas été approchée par son époux, lui qui est sorti de son ventre en la laissant vierge. C'est évidemment le cas du prophète Mohammad, fils d'Abd Allâh ibn 'Abd Al-Muttalib et d'Amina. Son père était mort avant sa naissance. Confié par son grand-père paternel à une famille de Bédouins, il grandit éloigné de sa mère, au cœur du désert. Un jour, son frère de lait vient avertir ses parents adoptifs que Mohammad a été pris à partie par deux hommes vêtus de blanc qui l'auraient couché sur le sol, lui auraient ouvert la poitrine et y auraient plongé les mains. On saura plus tard que les deux hommes étaient des anges qui avaient extrait le cœur de l'enfant pour le purifier. Mais la nourrice et son mari n'en savaient rien. Craignant pour la vie de l'enfant, les deux Bédouins se sont alors empressés de le restituer à sa mère. Trois jours plus tard, elle décédait. C'est son grand-père paternel, 'Abd Al-Muttalib, qui le recueille alors, mais il meurt à son tour deux ans plus tard, non sans l'avoir confié à son oncle, qui l'élèvera alors comme un de ses propres enfants.

C'est peut-être chez le prophète Mohammad que l'obligation de l'adoption est la plus criante, comme s'il y avait une incompatibilité entre le fait d'être un fondateur et d'être le simple fils de ses parents.

Parmi les fondateurs, il en est encore un, particulièrement célèbre parmi les psychologues. Il s'agit bien sûr d'Œdipe, à l'histoire dévoyée d'avoir si longtemps été remâchée.

Œdipe roi, la tragédie de Sophocle, repose, on s'en souvient, sur l'abandon de l'enfant Œdipe par ses parents aussitôt après sa naissance, son exposition sur le mont Cithéron⁵³, son recueil par le berger et son adoption, pour finir, par Polybe et Mérope, roi et reine de la ville de Corinthe, qui l'élèveront comme leur propre fils. Si bien que, lorsqu'une vingtaine d'années plus tard il croise Laios, son père, son géniteur, au carrefour de Delphes, il ne le reconnaît pas, se dispute avec lui et le tue. Et lorsqu'il rencontre Jocaste, sa mère, reine de Thèbes, il ne la reconnaît pas davantage et l'épouse sans se douter qu'il a commis, coup sur coup, un parricide et un inceste. La tension de la tragédie réside précisément dans le fait que le spectateur sait ce qu'Œdipe ignore : qu'il est l'auteur des crimes qui ont souillé la ville

dont il est devenu roi. Des crimes dont il recherche le coupable pour purifier la ville.

Mais le doute commence à s'insinuer dans l'esprit d'Œdipe. On sent qu'il n'est pas loin de découvrir la vérité. Il se demande s'il n'est pas l'époux de sa propre mère. C'est alors que Jocaste prononce cette fameuse réplique, objet de tant de commentaires :

« ... *Dans leurs songes, bien des hommes ont rêvé qu'ils s'unissaient à leur mère...* »

Pourtant, la remarque de Jocaste est erronée ; ou du moins gagnerait-elle à être nuancée, située dans le temps et l'espace. « En Grèce, oui... Bien des hommes, dans la Grèce de l'Antiquité, ont rêvé qu'ils s'unissaient à leur mère... » Car les « rêves d'Œdipe » sont très rares dans la France d'aujourd'hui. En quarante-cinq ans de pratique, je n'ai entendu raconter un tel rêve que deux fois seulement. Il faudrait donc reformuler la sentence de Jocaste ainsi : « Il arrivait souvent aux Grecs de l'Antiquité de rêver d'accouplement avec leur mère »... car, à la différence de la nôtre, leur culture incluait le mythe d'Œdipe⁵⁴.

Ces rêves, comme on peut s'en rendre compte à la lecture des clés des songes antiques, sont en vérité profondément articulés avec la culture grecque et son univers sociopolitique. Pour un Grec de l'Antiquité assistant à une représentation d'*Œdipe roi*, l'interprétation est évidente : la tragédie traite l'attachement viscéral du Grec à sa mère patrie, à laquelle il retournera quoi qu'il arrive. Œdipe couche avec sa mère, comme tout Grec finira, fût-ce à la fin de sa vie, par reposer dans le sein de sa terre, la Grèce. Pourtant, Freud a postulé, dès 1897, que, si cette pièce de théâtre avait un tel impact sur le public, c'est qu'elle mettait en scène non pas des traditions locales des Grecs, mais les désirs inconscients de l'enfant – de tout enfant mâle ! – d'épouser sa mère et de tuer son père. Depuis lors, les psychanalystes répètent *ad nauseam* cette même interprétation. Ils ont néanmoins négligé une réalité psychologique plus triviale, facile à observer tant elle est fréquente. Lorsqu'un enfant, longtemps séparé d'un parent, d'une mère, d'un père, le rencontre, la rencontre, des années plus tard, lorsqu'il se trouve soudain dans l'obligation de ressentir la plus grande

familiarité avec cet adulte en qui il ne perçoit qu'un étranger, il est alors traversé par un véritable cataclysme mental. Comment choisir entre les informations fournies par l'intelligence et les émotions spontanées ? Celle qui se présente à l'enfant comme sa mère, qui devrait lui être la personne la plus proche, lui qui a séjourné neuf mois dans son ventre, il ne la reconnaît ni même ne la connaît. L'insistance, souvent factice, de cette mère le dérange ; ses propres sentiments ne correspondent pas à ce qu'il vient d'apprendre. Il a beau s'efforcer, elle lui reste aussi étrangère qu'une passante. Tel est l'orage qui s'abat sur l'enfant, le laissant sans voix. L'adulte, son père ou sa mère, est tout aussi bouleversé, soudain mis en présence de cet enfant intellectuellement si proche et affectivement étranger. Souvent, l'enfant tentera un rapprochement qui restera du semblant ; souvent le parent multipliera les preuves exagérées d'amour, croyant que la quantité contractera le temps.

Mon expérience clinique m'a fourni de multiples occasions de rencontrer de tels Œdipe réels – des dizaines, certainement ! Des enfants de migrants laissés au pays, chez une grand-mère, chez un oncle ou une tante, alors que les parents partaient tenter leur chance en Europe. Lorsqu'ils retrouvent leurs parents, souvent une dizaine d'années plus tard, parfois davantage, on assiste à de véritables tragédies, qui, quoique moins théâtrales que celle d'Œdipe, se révèlent aussi terribles dans leurs effets. Les violents passages à l'acte sont fréquents, tant avec le père qu'avec la mère, les errances délinquantes et toxicomaniaques plus encore. Les passages à l'acte sexuels, en revanche, sont rares et la plupart du temps du père avec la fille... Je n'ai rencontré qu'une seule fois des retrouvailles aboutissant à un passage à l'acte sexuel entre une mère et un fils. Avec le temps, nous avons compris que les violences, les passages à l'acte, les dérives sexuelles sont une façon de court-circuiter le temps, d'allumer un incendie pour oublier la froideur, de créer une intimité immédiate là où l'étrangeté créait une béance du sens.

Avec mes collègues du Centre Georges-Devereux, nous avons pris l'habitude de nommer cette configuration « syndrome d'Œdipe », pour l'opposer au si fameux mais introuvable « complexe d'Œdipe ».

Converti à l'islam radical, il est parti faire le djihad, là-bas, entre la Syrie et la Jordanie – « au pays de Cham », lui disait-il au téléphone. Mais alors qu'il avait cessé ses appels depuis quatre mois survint l'annonce, brutale, terrible : son fils serait mort. Il aurait été exécuté par les soldats de Bachar el-Assad. À moins que ce ne fût par ceux de Daech, alors qu'il s'apprêtait à désertir pour rentrer en France... Elle l'a appris par un appel téléphonique d'un inconnu se présentant comme un « frère ». Elle ne l'a pas cru. Elle ne le croit toujours pas ! Elle espère ; elle veut continuer à espérer... Il s'est enfui ; il se terre quelque part, en Turquie, en Grèce ou ailleurs... Elle a fait le siège du Quai des Orfèvres, du Quai d'Orsay, pour avoir des nouvelles... Mais personne n'est capable de lui en donner. Depuis ce jour maudit où on lui a annoncé la mort de son fils, elle est dans ce même état, obnubilée...

Elle a ce port majestueux des femmes africaines, cette présence totale qui apaise, ce goût pour la conversation réfléchie, pensée, aux mots choisis, comme si elle les ciselait dans sa bouche avant de les prononcer. Elle est née au Bénin, dans le sud du pays, un village près d'Allada, d'un père ghanéen, ashanti, et d'une mère béninoise, fon. Elle sait bien que ces alliances entre personnes d'ethnies éloignées ne sont pas recommandées. Les familles sont tellement différentes, leurs langues, leurs coutumes... tout cela peut créer des malentendus, des mésententes. C'est du reste ce qui s'est passé. Au bout de deux ans de vie commune, ils se sont séparés. Le père est reparti chez lui, là-bas, de l'autre côté du Togo, et elle est restée avec sa mère, au Bénin, où elle a grandi. Curieusement, sa mère ne s'est jamais remariée, n'a pas eu d'autres enfants. Quelquefois, elle disait, en plaisantant à demi, que c'était la faute de sa fille, qui l'avait « fermée », qui avait posé un cadenas après être sortie de son ventre.

Sitôt sevrée, elle ne devait pas avoir deux ans, sa mère la confiait à sa propre mère pour partir travailler à Cotonou. Elle l'apercevait par intermittence, lorsqu'elle rentrait au village pour revoir les siens. Cette mère – qu'en dire ? Ah ! En un mot : elle n'était pas faite pour être mère ! Quant à son père, elle l'a retrouvé bien plus tard, à l'occasion de son mariage. C'était lui qui en était à l'origine, du reste ; il l'avait

« vendue » à l'un de ses amis. Ce mariage... elle n'aurait jamais dû l'accepter. Il fut la source de tous ses malheurs.

À seize ans, elle quitta donc la maison de sa grand-mère pour rejoindre un mari qu'elle connaissait à peine à Accra, au Ghana. Il était bien plus âgé qu'elle, certes, mais c'était un homme d'affaires. Il lui avait fait miroiter la villa, les serviteurs, les voitures... tout ce qu'une femme peut désirer ! Arrivée là-bas, elle dut vite déchanter. Cet homme était d'une violence sauvage. Il l'enfermait, la tenait cloîtrée, la battait, l'humiliait, la contraignait aux rapports sexuels. Elle vivait bien dans une villa, mais elle y était moins bien traitée qu'une domestique. Une esclave... Voilà ce qu'elle était devenue ! Elle voulut partir ; elle voulut mourir. Alors que son fils était encore nourrisson, désespérée, elle s'est jetée de la fenêtre du second étage. Résultat : deux jambes brisées. Trois ans plus tard, peu après la naissance de son deuxième enfant, elle a avalé de l'eau de Javel, une pleine bouteille. Elle a survécu par miracle. Elle est restée huit ans avec cet homme, son mari. Durant ces années, chaque jour elle ne souhaitait qu'une chose : disparaître, fuir, mourir... en être délivrée. Lorsqu'elle lui parlait de divorce, il menaçait de la tuer. Il lui répétait que si elle parvenait tout de même à lui échapper, elle ne reverrait jamais ses enfants.

Un parent plus âgé, considérant son état physique, lui dit que son mari finirait par avoir sa peau. Il lui conseilla d'abandonner tout ce qu'elle avait, ses vêtements, ses objets, ses enfants, et de prendre ses jambes à son cou. Partir, partir vite, le plus loin possible, n'importe où...

Et la voilà sur les chemins, nu-pieds, errant d'église en église, suppliant une bouchée d'akassa, cette pâte de maïs fermentée arrosée d'une cuillerée de sauce de poisson. Comme elle le dit elle-même, elle était « une jeune femme de belle apparence ». C'est pourquoi elle finit par obtenir un passage pour la France. Et là, avec l'aide de parents éloignés, elle put rejoindre la région parisienne où elle n'eut de cesse que de récupérer ses enfants. Durant des années, tout son être tendait vers ce but.

Elle les retrouva après dix ans de séparation. Son fils ne la reconnut pas – elle, sa propre mère ! Au début, il l'appelait « Madame ». « Mais je suis ta maman ! » réclamait-elle. Il avait seize ans. C'était un

beau garçon, grand, mince, élégant. Et intelligent avec ça ! À dix-huit ans, après avoir obtenu son baccalauréat, il a tenté une première année de lettres à la Sorbonne puis s'est converti à l'islam. Enfant, au Bénin, il était comme elle, catholique – et même très catholique, un vrai petit dévot ! Enfant de chœur, il était tout le temps fourré avec les curés. Lorsqu'il l'a rejointe en France, il rêvait de partir en mission, ne ratait jamais un pèlerinage à Chartres ou à Lourdes...

Que s'était-il donc passé ? Quelle mouche l'avait-elle piqué... ou plutôt quel diable lui avait-il tourné la tête ? L'année suivante, à dix-neuf ans, il est parti en Égypte, dans une madrasa, pour apprendre l'arabe et étudier le Coran. De retour, il a fait part à sa mère de sa décision d'émigrer dans un pays « vraiment musulman », où il pourrait vivre sa foi conformément au monde qui l'entoure. Entre-temps, il avait réussi à convertir sa sœur, qu'il avait convaincue d'épouser un jeune homme récemment converti à l'islam salafiste, un Portugais de seconde génération. Elle avait fait sa *'hijra*, son « émigration », à l'image du Prophète, qui dut quitter La Mecque pour Médine. Elle n'était pas allée si loin, seulement partie rejoindre une communauté islamique dans le Gers.

Depuis que la maman s'était remariée, le destin avait pourtant commencé à lui sourire. Avec son mari, ils gagnaient correctement leur vie en important des objets d'art africains. Mais ses enfants s'étaient convertis à l'islam intégriste et elle était tombée malade, « physiquement et mentalement ». Elle restait scandalisée par les réponses des institutions auxquelles elle avait demandé de l'aide. L'inspecteur de police avait fini par la chasser tant elle était insistante : « Votre fils a le droit de choisir sa religion, madame, il est majeur ! » C'était vrai, bien sûr, mais le policier ne se rendait pas compte qu'il ne s'agissait pas de choisir une religion. Que c'était bien plus profond, bien plus grave... Elle ne pouvait croire que son fils avait parcouru seul ce chemin le conduisant au salafisme de combat. Il y avait des gens derrière tout ça, un gourou, des lieutenants, des adeptes...

Une fois converti, ce fut la guerre à la maison. Elle devait dissimuler ses objets de culte, son missel, sa statuette de la Vierge... Lorsque son fils les apercevait, il explosait : « C'est de l'idolâtrie ! s'exclamait-il, il ne faut pas croire aux statues... » Et sa fille était pire

encore. Elle passait jusqu'à deux heures dans les toilettes pour faire ses ablutions. Elle vérifiait la provenance des aliments, scrutait les étiquettes, les comparant à une liste de produits non licites. À partir de leur conversion, plus aucune conversation n'était possible avec ses enfants. Tout ce qu'elle faisait, tout ce qu'elle disait, c'était *haram*, c'était péché. Puisqu'elle était catholique, ils la traitaient de mécréante, de *koufar* ; elle était devenue un « *Shaytane* », un diable. Ne souhaitant pas perdre le contact avec eux, elle les avait même accompagnés à la mosquée. Mais il ne fallait pas poser de question. Un jour, son fils a prié sur sa tête ; il lui a fait une *Roqya*, une « délivrance islamique », il voulait chasser le diable qui, d'après lui, se tenait à l'intérieur d'elle. Car cela ne pouvait être que l'action d'un diable pour s'opposer ainsi à la vraie foi, à l'islam.

Lorsqu'elle a vu sa fille totalement voilée, en *burqa*, c'était comme si on lui avait « planté un poignard dans le dos ». Elle s'est alors rendue au tribunal, a rencontré un juge des enfants, des éducateurs. La fille, encore mineure, a été placée par l'ASE (l'aide sociale à l'enfance) dans des foyers, une famille d'accueil. Lorsqu'elle jette aujourd'hui un regard rétrospectif sur ces années de conflit, elle est atterrée. Toutes ces palabres, ces convocations par dizaines, ces entretiens, ces inquisitions... avec quel résultat ? Aucun ! Désormais, la fille est voilée jusqu'aux yeux, cloîtrée dans une sorte de secte en un village perdu du sud-ouest de la France et son fils... son fils est peut-être mort... Voilà le résultat !

Ainsi en va-t-il du « syndrome d'Œdipe », que l'on pourrait décrire comme l'impossibilité de rétablir un lien dissous en faisant l'impasse sur l'histoire. L'une des résolutions possibles d'un tel syndrome est précisément la conversion, qui fournit les raisons de la rupture et les motifs de la colère. « Si je ne la reconnais pas, celle-là qui se prétend ma mère, c'est que nous n'avons pas la même foi... »

Conséquence du « syndrome d'Œdipe », les deux enfants de cette femme lui sont devenus étrangers. Elle était catholique, ils sont devenus musulmans. Elle ressentait dans ses fibres l'attachement à ses racines béninoises, ghanéennes ; ses enfants se sont découverts une autre patrie, l'Arabie saoudite, terre natale du Prophète, où le garçon

rêvait de se rendre pour étudier la religion, et les lieux de *'hijra* où sa fille s'est installée pour vivre pleinement sa passion islamique. Ainsi l'étrangeté qu'ils avaient éprouvée au moment des retrouvailles prenait-elle sens après coup dans la radicale hétérogénéité de leur foi. Les voici véritablement étrangers. Plus qu'étrangers : antagonistes...

Il ne s'agit pas là de situations marginales. Bien des migrants rencontrent ces mêmes problèmes. L'étrangeté d'un parent trop longtemps absent, l'éloignement culturel des ancêtres créent une sorte de vide sémantique, d'autant que rien dans l'environnement ne vient guider le jeune qui s'interroge ; d'autant que personne, en terre de laïcité, n'accorde crédit à des rites d'un autre âge...

Pour le jeune que personne n'a guidé dans une rencontre avec ses ancêtres, la solution est alors une fuite en avant dans une double rupture : « ni Ashanti ni Fon, ni Français ni Béninois ni Ghanéen – étranger tout de même, mais non pas un étranger du passé, un étranger de l'avenir : un "vrai" musulman, c'est-à-dire un musulman extrême... »

« Âmes errantes » des enfants générées en vérité sur trois générations. Rupture des grands-parents avec des traditions ancestrales puissantes, aux rites complexes, aux initiations ésotériques s'étalant tout au long de la vie. Si, dans le sud du Bénin et du Ghana, avec le temps, les familles sont pour la plupart devenues catholiques, protestantes, chrétiennes évangéliques ou musulmanes⁵⁵, elles ne manquent jamais les cérémonies traditionnelles : l'attribution des noms, les transmissions d'héritages symboliques et, surtout, les funérailles. Mais, dans cette famille, déjà à la génération des grands-parents, on avait négligé ces rites, oublié la dévotion qu'on doit aux ancêtres et déserté le village. Quant à elle, la mère, elle n'avait connu, depuis l'enfance, que le catholicisme de ses parents, qu'elle respectait toujours, d'une foi tranquille, loin des excès des églises charismatiques ou évangéliques.

Première rupture, donc, à la génération des grands-parents. On pourrait penser – elle y a pensé, et les anciens du village plus encore – que la rupture des enfants était la sanction de celle de leurs grands-parents. Les premiers avaient abandonné les cultes ancestraux pour le

catholicisme ; les seconds abandonnaient le catholicisme pour l'islam intégriste.

On ne rompt pas impunément avec les ancêtres. Ils réclament leurs rites, sinon, ont martelé les anciens, ils répandront malheur et maladie sur leurs descendants. Lors d'un retour au Bénin pour des vacances, elle a interrogé un devin, sorte de prêtre des traditions ancestrales. Il a jeté à plusieurs reprises le chapelet du *Fa*⁵⁶, les huit demi-coquilles de noix de palme, en prononçant dans la langue ancienne des formules qu'elle ne comprenait pas. Et puis il a parlé. Il lui a dit que le comportement de ses enfants était la conséquence de l'abandon des rites.

Et la disparition du garçon ? Pour le vieux, au village, le verdict était sans ambiguïté : après avoir prévenu, les ancêtres avaient puni. Son fils était mort. Un homme, enfin, lui avait dit la vérité.

Le vieux devin spécialiste du *Fa*, cette géomancie traditionnelle à la complexité inouïe, avait donc tenté de trouver une solution aux problèmes de cette femme. Ses propositions pourraient sembler anachroniques : revenir au village, le maintenir vivant, investir financièrement dans sa restauration et accomplir les rites ancestraux, l'enterrement des anciens, les grandes funérailles des années plus tard, l'affiliation aux divinités familiales... Mais, à la différence des cohortes de travailleurs sociaux et de psys auxquels elle s'était adressée en France, il avait immédiatement pointé les véritables questions, celles d'identité et d'appartenance : « *Qui je suis ?* », « *À quel groupe j'appartiens ?* » Il n'avait pas tergiversé, pas mâché ses mots. Ces affaires sont une question de vie et de mort.

Et il ressortait de son intervention une conclusion qui crevait les yeux : contre l'idéologie djihadiste qui prône une identité en prêt-à-porter, il est indispensable de renouer avec l'identité ancestrale.

Renouer avec l'identité ancestrale ? Facile à dire, pensera-t-on peut-être. Que nécessite un tel travail ? Des connaissances, sans doute, c'est le plus facile, une certaine humilité aussi, pour ne pas hésiter à faire appel, au cours des rencontres avec les jeunes gens et leur famille, à d'anciens de leur monde, des grands-parents, des vieux du même village... qui racontent, expliquent. Mais ce n'est pas suffisant. Le

travail du clinicien consistera à coaguler les connaissances anciennes, à les dramatiser, à démontrer leur modernité, jusqu'à raconter l'histoire d'aujourd'hui à l'aune des pensées oubliées.

53. L'exposition de l'enfant dans la Grèce antique n'était certainement pas un phénomène isolé. Modalité courante de régulation des naissances ou de résolution des problèmes de filiation (naissances illégitimes, par exemple), elle était l'expression traditionnelle de la toute-puissance du pater familias. Voir Pierre Brulé, « L'exposition des enfants en Grèce antique : une forme d'infanticide », *Enfances & Psy*, 3/2009 (n° 44), pp. 19-28.

54. On peut en trouver de multiples illustrations dans la merveilleuse *Onirocriticon* (*La Clef des songes*) d'Artémidore de Daldis, qui en a même fait une catégorie particulière de sa nomenclature des rêves – catégorie qu'il appelle précisément « rêves d'Œdipe ». En voici un rapide aperçu :

« Qui pénètre donc sa mère, chair contre chair, dans la position que certains disent conforme à la nature, et alors qu'elle vit encore... si le père est malade, il mourra... celui qui aura vu ce rêve aura la tutelle de sa mère... C'est bon aussi pour tout artisan manuel ou qui exerce un métier : car on a coutume d'appeler le métier "mère" et s'approcher de sa mère, que pourrait-ce être d'autre que de ne pas être au chômage ?... C'est bon aussi pour tout conducteur de peuple et homme politique : car la mère signifie "la patrie"... celui qui a eu ce rêve sera maître des affaires de la cité... Souvent ce rêve a rapproché ceux qui étaient séparés... C'est pourquoi, aussi, il ramène le voyageur en sa patrie... Mais si la mère est morte, quel autre sens cela pourrait-il avoir pour un malade que de s'unir à la terre ?... »

[...] Pénétrer sa mère après l'avoir retournée n'est pas bon : car c'est la mère elle-même qui se retournera contre le rêveur ; ou la patrie, ou le métier...

[...] Pénétrer sa mère alors qu'elle est posée en haut sur vous et qu'elle vous chevauche, certains indiquent que cela signifie mort pour le songeur : car la mère ressemble à la terre... or, ce sont les cadavres que la terre recouvre...

[...] Le plus affreux de tout, je l'ai observé, c'est de rêver qu'on a le membre sucé par sa mère : car cela indique pour le songeur mort d'enfants, perte de biens, maladies. »

55. L'islam est plus répandu dans le nord du pays, à l'approche du Sahel, dans les ethnies du groupe songhaï-germa.

56. Pour une description précise et documentée de la divination par le *Fa*, voir surtout Bernard Maupoil, *La Géomancie à l'ancienne côte des Esclaves* (1943), Paris, Institut d'ethnologie, 1988.

9.

L'étrangeté des enfants de migrants

« *Je hais les voyages et les explorateurs.* »

Claude Lévi-Strauss, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1955

J'ai mis longtemps à réaliser que j'étais un immigré. Aujourd'hui, on dit « un migrant », peut-être parce que, si l'on s'en tient à la grammaire, l'« immigré » atteint une destination, alors que le « migrant » poursuit son inéluctable destin de migrer encore, de migrer toujours... Cette fois, la langue a raison : il y a de moins en moins d'immigrés, de plus en plus de migrants.

Je savais, bien sûr, que j'étais né en Égypte. Je m'en souvenais chaque année, à la rentrée des classes, au lycée, lorsqu'il fallait remplir les petites fiches pour chaque professeur : « né le... à... » « à : Le Caire »... Ça ne collait pas ! « Département... » « Département : Égypte » ! Ça collait encore moins ! Un peu de honte de se démarquer ainsi... Honte qui s'est progressivement transformée en conscience de sa propre différence.

L'art de la migration consiste à tenter de convertir la honte en fierté. Je n'y suis pas arrivé.

Comme la plupart des gamins qui ont émigré, je me souvenais surtout du départ, de ce moment, sur un quai du port d'Alexandrie, après l'humiliation de la fouille au corps et de la confiscation de tout argent liquide, de tout bijou, de tout ce qui aurait pu être monnayable... ce moment où nous avançons lentement sur la passerelle. Je n'étais pas bien grand ; j'avais neuf ans. Je me suis retourné et j'ai regardé, entre les manteaux des adultes, ce pays qui partait en fragments. Je me suis dit qu'il y a des moments que l'on doit fixer dans sa mémoire, dont il faut interrompre la fluidité. J'étais surpris de ne ressentir durant cette scène, dont je percevais l'exceptionnelle gravité, lourde de menaces pour ma famille et pour

moi-même, aucune émotion particulière. J'aurais dû être terrifié, triste aussi ; j'aurais au moins dû pleurer... Au fond de moi, je restais de marbre. Il me semble que j'ai consacré ma vie à éclaircir l'étrangeté de ce moment.

Les enfants sont souvent doués de prescience. Ils n'ont sans doute pas encore perdu cette perception fine des changements d'atmosphère dont bénéficient les autres primates, ces peuples d'anxieux aux aguets. Je crois que si les enfants migrants enregistrent avec une telle précision l'instant du franchissement, c'est qu'ils ont l'intuition des malheurs à venir. Dans mes consultations, j'ai souvent invité les enfants migrants à raconter cet instant qui marque un avant et un après, cet instant qui ne cesse de se dilater, jusqu'à durer un siècle. Les uns disent le décollage de l'avion, d'autres le moment où ils ont pénétré dans le taxi, beaucoup se souviennent du réveil, dans l'avion, après un assoupissement, et de leur regard terrifié sur un monde métamorphosé. Pour moi, ce fut la passerelle du bateau. J'habite à jamais ces quelques mètres de bois, à l'endroit où me prit cette soudaine envie de me retourner, un après-midi de février 1957. Quelques heures plus tard, le soleil se couchait à la proue et l'Égypte disparaissait à la poupe.

Lorsqu'on émigre, on revit sans cesse ce passage d'une ligne invisible dont le franchissement vous transforme. À l'école, à l'hôpital, au travail... À chaque fois que l'on vous demande d'épeler votre nom. À chaque fois que l'on vous oppose une loi qui ne souffre aucune exception ; que l'on vous reproche de ne pas être comme les autres. Ne pas être comme les autres ?... Ah ! On découvrira par la suite qu'aucun autre n'est vraiment « comme les autres ». Il s'agit d'autre chose, d'une qualité essentielle, qui en viendra à s'intégrer à la nature de la personne. On devrait prévenir les migrants : « Au-delà de cette limite, votre *être-au-monde* ne sera plus valable. »

Émigrer, c'est toujours perdre la certitude du monde, sa fiabilité, l'adéquation du mot et de la chose. Émigrer est aussi une occasion exceptionnelle de rompre avec des attachements que l'on croyait indissolubles, au moins d'en relâcher le licol. Certains migrants changent de nom ; plus encore retirent quelques années à leur âge. L'occasion est sans doute trop belle de tricher... Mais la question est bien plus grave que le gain de petits avantages. La sensation d'identité,

je veux dire la sensation (l'illusion ?) qu'on est identique à soi-même, qu'il existe un même soi qui était là hier et qui sera encore là demain, cette sensation se dilue. On peut affirmer que, de ce fait, la migration potentialise l'audace, mais aussi le désespoir⁵⁷.

Un couple, la cinquantaine jeune. Il est grand, plutôt bel homme, athlétique. Elle est un peu ronde, les cheveux recouverts d'un foulard de couleur, un visage de lune heureuse. Tous deux Tunisiens, du Sud, de la région de Sousse, lui d'un petit village d'agriculteurs, elle d'un quartier cosu, en ville. Ils sont apparentés, cousins éloignés. Mariage arrangé devenu mariage d'amour ou bien l'inverse, des cousins qui s'aimaient et qui ont fini par se marier... Ils ont l'air satisfaits d'être ensemble. Lui parle très mal le français ; elle n'en connaît que quelques mots. Ils sont pourtant arrivés il y a longtemps, lui il y a une trentaine d'années, elle dix ans plus tard, à peine épousée. Il a travaillé dur, a fini par acheter sa propre épicerie. Ils ont pu s'offrir un pavillon en banlieue sud, où ils élèvent leurs deux enfants. L'aînée, une belle jeune fille d'une vingtaine d'années, est inscrite en seconde année de droit à l'université. C'est avec le second qu'ils ont rencontré des problèmes.

À dix-sept ans, il a été placé en détention provisoire dans le cadre d'une instruction pour « association de malfaiteurs en relation avec une entreprise terroriste ». L'année précédente, accompagné de deux amis, deux jeunes majeurs, il a une première fois tenté de rejoindre la Syrie. Arrêté à l'aéroport, son passeport lui a été confisqué, les parents convoqués par le juge, qui a prononcé une mesure d'interdiction de quitter le territoire. Six mois plus tard, il a tout de même réussi à partir. Repéré dès l'embarquement, il a été arrêté à la sortie de l'avion, en Turquie. Le père prétend que la police l'a laissé embarquer pour pouvoir ensuite le jeter en prison.

Les parents ont été entendus à plusieurs reprises par la police et par le juge. Ils se sont expliqués, ont reçu des informations sur le comportement de leur fils. On ne peut pas dire qu'ils sont tombés des nues. Ils ont admis que leur fils les inquiétait depuis trois ans déjà. Mais, aujourd'hui encore, ils lui gardent leur confiance, persuadés qu'il s'agit d'un mauvais passage.

Quant au fond de l'affaire, ils ne comprennent pas. Qu'est-ce qui lui a pris ? C'était un garçon au caractère si doux, affectueux avec les siens, aimable avec les étrangers. Il réussissait en classe et était apprécié de ses enseignants. Que s'est-il donc passé pour le transformer en fanatique, en potentiel assassin ? Oh bien sûr, si on va le chercher, si on le provoque, il peut finir par se fâcher... Il ne supporte pas, il est vrai, que l'on parle avec légèreté de la religion musulmane, ou que l'on associe le nom du Prophète à des plaisanteries. Il peut alors exploser de colère, jusqu'à la violence... Il existe apparemment un fossé entre ce fils plongé dans une forme échevelée de modernité et ses parents, qui, après des décennies en France, n'ont toujours pas quitté la Tunisie.

Quels rapports ces parents entretiennent-ils avec leurs enfants ? En quelle langue échangent-ils ? La fille aînée ne parle presque pas l'arabe, peut-être refuse-t-elle de le parler. Quant au garçon, s'il le comprend correctement, il répond toujours en français. Il est vrai que, depuis qu'ils ont acheté le pavillon, ils ne rentrent plus au pays tous les ans, comme autrefois. C'est depuis lors que les enfants semblent s'être éloignés de la tradition. On l'oublie souvent, la culture, ça se cultive ! Faute de quoi, elle s'étirole, disparaît par pans entiers. La fille s'intéresse à ses études, quant au garçon, il plane si haut... Deux parents accrochés à un monde lointain ; deux enfants ayant chacun choisi une forme de modernité telle qu'on la rencontre en Occident.

Cette famille ressemble à bien des familles migrantes. Ils ont quitté la Tunisie, sacrifié l'évidence d'une terre connue depuis l'enfance pour accéder quelque peu aux richesses du monde – le père d'abord, puis la mère. Ils ne souhaitaient certes pas modifier leur être – seulement leur environnement, tenter leur chance ailleurs, participer au grand partage. De fait, ils n'ont presque pas changé, même pas appris la langue du pays d'accueil, ou si peu. Leur univers se trouve toujours là-bas, dans le pays qu'ils ont quitté. Ce pays avec lequel ils entretiennent des relations quotidiennes, lui dans son travail, elle avec ses amies et tous deux, à distance, par les chaînes câblées qui leur permettent d'être au fait des informations tunisiennes, avec la famille, par Skype ou par Facebook, où ils admirent les photos de leurs neveux, nièces et

cousins. Même leur vie en France est restée tunisienne, immergée dans la communauté immigrée. Leurs enfants, en revanche, nés en France, éduqués dans les écoles publiques, sont de véritables petits Français, modernes, sérieux, studieux... Ils communiquent avec leurs parents selon des modalités courantes dans les familles migrantes. On voit souvent les parents parler la langue d'origine et leurs enfants leur répondre en français. S'il n'est pas perdu, l'arabe reste pour ces derniers une langue passive, y compris pour le garçon, qui a pourtant une pratique approfondie du Coran. « *Ils l'entendent*, dit la mère ; *ils ne le parlent pas.* »

Il ne faut pas négliger *ce retour à la langue* dans les « conversions » (les « re-conversions ») des « secondes générations » de migrants – même s'il ne s'agit pas à proprement parler de la même langue, la langue du Coran étant assez éloignée de la langue parlée. Les jeunes radicalisés reviennent à une origine malgré tout, peut-être plus lointaine, sans doute en partie imaginaire, une origine qu'ils brandissent à la face de leurs parents, les accusant d'être défaillants, non pas seulement en « francité », mais aussi en « arabité », en « islamité »... Ce recours à l'origine n'est pas factice. On a tort de leur reprocher leur méconnaissance des traditions, leur légèreté dans la connaissance du Coran – l'origine, comme je le signalais plus haut, n'est pas fixée dans le passé. L'origine est la matrice à partir de laquelle on forge l'avenir.

Même lorsque la situation n'est pas aussi aiguë que celle que je viens de décrire, les enfants de migrants finissent étrangers à leurs parents. Souvent, les parents ont tenté, de manière instinctive, de préserver l'identité originaire, dont ils restent malgré tout experts, pendant que leurs enfants acquéraient une expertise nouvelle, indispensable dans le monde d'accueil. Ce sont eux, les enfants, qui lisent le courrier administratif, celui de la Sécurité sociale, des impôts, de l'école ; eux encore qui, régulièrement, complètent les formulaires, rédigent les réponses aux plis comminatoires. Dans certains secteurs de la vie quotidienne, les enfants sont, d'une certaine manière, devenus les parents de leurs parents, les informant, les guidant, les trompant quelquefois, usurpant leur place. Cet équilibre paradoxal, instable, générateur de tensions, de vexations et de sentiments de solitude, dure

aussi longtemps que l'environnement est calme, que ne se présentent ni litige avec le monde (avec l'école, les hôpitaux, la justice, l'administration) ni conflit au sein de la famille. Les problèmes surgissent souvent à la fin de l'adolescence, lors des choix amoureux ou des décisions existentielles. Car si les parents ont tenté de préserver l'identité originaire, ils se demandent alors dans quel but puisqu'ils n'ont pas réussi à la transmettre. Arrive nécessairement un jour où, regardant leurs enfants, ils n'aperçoivent alors que des étrangers. *Les enfants de migrants ne souffrent pas d'un déficit, mais d'un excès d'intégration* – une intégration qui les a trop éloignés de la source... Cela, tout le monde le sait ! Les éducateurs, les enseignants, les travailleurs sociaux le constatent chaque jour. Que deviendra le monde perdu des migrants ?

C'est ce que dit le père, du reste. Il imaginait son fils semblable à lui, musulman certes, mais pas trop, pas dans l'excès. Il le pensait inséré malgré tout, recherchant l'assentiment social, comme le sont en général les Tunisiens, plus encore ceux du Sud. Pourquoi s'est-il ainsi dressé contre le monde qui l'entourne ? Aussitôt la phrase lâchée, il se reprend, voudrait l'effacer, banaliser... Tout ce qu'on raconte sur son fils, ce ne sont qu'exagérations des juges... Mais on le sent désemparé...

Mon cœur sursaute. Je sens qu'il ne comprend pas son propre enfant...

Ce que, au fond de moi, je reproche à la migration, c'est précisément de m'avoir séparé de mes parents. Nous avons pourtant vécu ensemble, connu au Caire des jours tranquilles et des moments de guerre et de violence. Nous avons traversé des galères à Rome, vécu en prolétaires à Paris et dans ses banlieues. Ils semblaient veiller sur moi. Je faisais mine d'être leur enfant, de me conformer ou de m'opposer. Mais je peux le dire aujourd'hui, tout cela était du semblant. Je me sentais autre ; ils me pressaient ailleurs. Nous avons été séparés sur cette passerelle de bateau, un après-midi froid et ensoleillé, dans le port d'Alexandrie. Quelque chose s'était brisé là, d'impalpable, que je ne saurais nommer... La sensation d'être un maillon dans une longue

chaîne, remontant d'enfant à parents, de parents à grands-parents. Peut-être faudrait-il dire : un chapelet d'âmes...

Il m'est arrivé de penser que cette séparation découlait de la perte de nos morts. Tant du côté de mon père que de celui de ma mère, nos ancêtres sont tous enterrés là-bas, au cimetière de Bassatine, au Caire, depuis des temps immémoriaux. Ce cimetière, octroyé à la communauté juive par le sultan Ahmad ibn Touloun au IX^e siècle, n'est aujourd'hui que désolation. Je doute d'y retrouver les miens. Dans leurs moments de fureur contre les Juifs, les Égyptiens ont profané les tombeaux, brisé les stèles, emportant les pierres pour hisser des étages de bidonvilles sur les terrasses des vieux immeubles. Je me demande quelles sont leurs réactions lorsqu'ils découvrent des écritures hébraïques sur les pierres de soutènement de leurs cabanes. Sans doute sont-ils effrayés !

Tout comme moi, les enfants de migrants sont bien loin de leurs morts. Peut-être leurs désordres ne font-ils que rappeler combien les morts sont indispensables à la vie...

Je sais aussi que des forces politiques sur lesquelles nous n'avions aucune prise nous ont jetés hors d'Égypte. Enfant, je les ai senties vibrer, faire trembler les murs, hurler les foules et brandir matraques et machettes. Devenu adulte, j'ai lu, j'ai voyagé, regardé, interrogé... L'Égypte était autrefois multiple et polyglotte ; elle est devenue arabe et musulmane, exclusivement ou presque. Ce mouvement politique, qu'on pourrait dire d'uniformisation du peuple, éruption incontrôlable surgie des entrailles, nous a expulsés au loin. Il n'y avait plus de place pour la différence. L'Égypte nous a vomis.

La plupart du temps, la migration a un motif politique. Fabriqués par des événements politiques, les enfants de migrants sont avant tout des êtres politiques. C'est pour cette raison qu'ils y sont particulièrement sensibles.

Aujourd'hui mes parents sont tous deux décédés, enterrés au cimetière de Pantin. Ils me manquent ! Ils me manquaient déjà de leur vivant.

57. J'ai développé cette fluctuation du sentiment d'identité chez les migrants dans Tobie

Nathan, *L'Étranger ou le pari de l'autre*, op. cit.

10.

*Génération*s

« *Une société qui abolit toute aventure fait de son abolition la seule aventure possible.* »

Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, Paris, Gallimard, 1967

Tout commence par une séquence, qui se répétera tant de fois à partir des années 1960 partout à travers la planète qu'on pourrait la trouver presque banale. Un père, une mère et quatre enfants, jetés sur le chemin de l'exil par les débordements politiques d'un pays. La famille est juive ; on la dira « traditionaliste », mais à la manière d'autrefois, animée d'une foi simple et profonde, sans ostentation. Contrainte à la suite de pogromes de quitter l'Algérie, son pays depuis toujours, cette famille a dans un premier temps émigré en Israël.

L'aîné de la famille, alors un tout jeune homme, connut les dérives que l'on rencontre souvent chez les enfants d'immigrés. Mal dans sa peau, en échec scolaire, attiré par les marges et la négativité, il finit par quitter la maison familiale. Avec une jeune Juive séfarade récemment arrivée en Israël comme lui, il s'engage dans une errance bohème, vivant d'expédients, dormant dans les gares d'autobus, se nourrissant de petits larcins... De ces aventures naquit un enfant, une fille, sous le signe de la contingence et de la précarité. Quasiment à sa naissance, les services sociaux ont confié le bébé à sa grand-mère paternelle, dans sa ville-dortoir, à la frontière libanaise. L'enfant était en état d'incurie, dénutrie, sale, désemparée, incapable de fixer son regard. La vie débutait mal !

Par la suite, ne parvenant pas à s'adapter aux rudes conditions du pays, toute la famille émigra à nouveau, pour la France cette fois. La gamine était alors âgée de neuf ans. On aurait pu les penser « de retour », eux qui étaient de nationalité française, sans avoir jamais

connu la France néanmoins. Mais du point de vue juif, cette émigration était un échec. Car si en hébreu on désigne par *'alya* (la « montée ») l'émigration vers *le pays*, qu'on appelle la « terre » (*eretz*), c'est par son inverse, *yerida* (la « descente »), qu'on désigne le fait de le quitter. Voici donc cette famille dégringolée en France. Pourtant, les grands-parents et chacun de leurs enfants sont parvenus au cours du temps à y reconstruire une vie acceptable, y compris le père de l'enfant, revenu de ses errances. Mais il y avait un reste, comme le prix du passage : cette première fille, née du hasard, en un temps d'angoisse. Sa mère, restée en Israël, l'avait oubliée ; son père, remarié, ne voulait rien en savoir, comme peut-être des nuits d'égarément de sa jeunesse.

En France, la gamine est donc une nouvelle fois confiée à sa grand-mère, avec laquelle elle avait noué dès sa naissance un lien inhabituellement intense. Éternel nourrisson, sans doute d'avoir été privée de point de départ, mais aussi anormalement précoce, dépositaire du noyau, elle qui avait grandi entre deux rêves, deux incarnations des ancêtres : Israël et la France. Est-ce pour cela qu'elle n'a cessé d'inquiéter sa famille ? Les autres petits-enfants de la grand-mère, nés en France, ne semblent pas poser de problème.

Que peut-on penser de son enfance en Israël, entre la génération d'avant, obsédée d'images d'une Algérie heureuse, et la génération d'après, celle de ses parents, qui, ayant raté l'accomplissement du mythe, se satisferont d'un perpétuel provisoire ?

Que dire de son hésitation entre deux langues, l'hébreu de ses premières années, naufragé dans l'exil, et le français des cités où elle grandit en France ? Elle n'en sait rien ! Petite boule de nerfs, sa parole fuse, profuse, carambole les mots, fabrique parfois des néologismes au carrefour des langues. On la sent osciller entre la tentation de se fondre dans des bras enfin maternels et une révolte fondamentale contre l'existence même...

Et lorsque, adolescente, elle passe à son tour ses nuits dehors, errant avec les bandes, lorsqu'elle multiplie les actes délinquants et que le juge des enfants prononce une décision de placement, c'est une catastrophe tant pour la grand-mère que pour la petite. D'accord pour le rappel à l'ordre, pas pour la séparation – ça, jamais !

La disparition du cadre des parents et des grands-parents, une première fois lorsqu'ils ont été chassés d'Algérie sans espoir de retour, une seconde fois lorsqu'ils ont renoncé au mythe en quittant Israël, associée à un flottement dans sa propre filiation, a fait de cette jeune fille, presque orpheline, une « âme errante », une proie toute désignée pour les flibustiers des âmes. S'étonnera-t-on qu'elle ait été par la suite l'objet de toutes les captures ?

Nul n'en veut et tout le monde la réclame. Interventions d'assistantes sociales, placement en foyer, fugue, nouveau placement, nouvelle fugue, famille d'accueil, encore des fugues... Encore des violences... De guerre lasse, constatant l'inanité des placements, les autorités finissent par restituer la jeune fille à sa grand-mère. Et les diktats pleuvent alors, du tribunal, des assistantes sociales, sur sa famille, sa grand-mère, qu'on incrimine en interminables rapports dont les intéressés ne connaissent pas toujours le contenu, dont ils ne saisissent pas le sens, sinon qu'ils les accusent.

« À qui appartient cet enfant ? »... Je ne sais répondre hormis en négations : *pas à ses parents*, qui l'ont rejetée aussitôt née ; *pas à ses grands-parents*, qui l'aiment comme un membre extérieur à la famille, une enfant qui leur aurait été provisoirement confiée ; *pas davantage aux foyers et aux institutions* qui engagent d'interminables prises en charge... Mais alors, à qui ?

Et soudain voilà qu'on crie au rapt. La grand-mère, petite, ramassée, dynamique, volubile, les yeux errant en tous sens, surveillant porte et fenêtres. Elle a peur ! On va lui prendre sa petite-fille aujourd'hui âgée de dix-huit ans à peine, embarquée dans un réseau islamiste, dans l'imminence, redoute-t-elle, d'un départ en Syrie.

Le danger n'est pas imaginaire. La gamine a été séduite par un musulman salafiste, un homme d'une trentaine d'années. Elle attendait depuis l'enfance un nouveau départ, il lui a fait miroiter la conversion, le mariage, une nouvelle vie en terre d'islam. Lorsqu'il s'absente, il délègue auprès d'elle des « sœurs » qui la prennent en main, lui rappellent les interdits, régendent son existence, la préviennent des tentatives de la détourner de la nouvelle foi... Elle se pense déjà musulmane. Elle rejette toute personne qui tente de la raisonner, à

l'exception de sa grand-mère toutefois, folle d'inquiétude. Elle voudrait tant la rassurer.

Là aussi, la question qui habite la jeune fille, bien que manifestement psychologique, est aussi essentiellement politique. Non pas qu'elle ait pleinement conscience de cette dimension, mais elle en ressent les effets, en mesure l'impact sur l'environnement et en premier lieu sur sa famille. Elle est issue d'une communauté juive présente au Maghreb depuis des siècles – peut-être deux millénaires⁵⁸ –, contrainte de le quitter sans retard au début des années 1960. Qui sont-ils ? Des Maghrébins comme les autres, mais de confession juive ? Des descendants des émigrés juifs antiques ? C'est parfois ce que prétendent les Juifs de Djerba, en Tunisie... Des Berbères anciennement convertis au judaïsme ? C'est ce que racontent les Juifs de l'Atlas... Sa famille relève sans doute, comme la plupart, des trois catégories... Sont-ils de là, du Maghreb ? Sont-ils encore étrangers après deux mille ans de présence ? Éternellement, substantiellement étrangers⁵⁹ ? En ce cas, quelle sorte d'étrangers ? Certes pas des colons ! C'étaient de petites gens... Mais des *autres*, assurément, des *étrangers du dedans*. Ces questions qu'ils ne se posaient pas dans leur pays d'origine ont surgi avec leur exil. Arrivés en Israël qu'ils imaginaient patrie – patrie de cœur et de foi –, ils ne sont pas parvenus à faire souche, ont été contraints d'émigrer à nouveau... En France, ils se sont maintenus mais pas vraiment implantés, à nouveau ébranlés à chaque soubresaut antisémite. C'est qu'ils ont la peur facile, l'angoisse à fleur de peau, devenus poreux aux mouvements des foules dont ils ont naguère été victimes.

Et voilà que leur enfant, leur petite fille prend le parti de ceux-là mêmes qui ont été à l'origine de leur expulsion du pays natal. Non pas des identiques, ils le savent bien, mais des semblables à leurs yeux : des musulmans fanatiques... Ceux qui incriminaient les Juifs, les accusant d'être à l'origine de leur misère. Ceux qui se vengeaient sur les Juifs des souffrances de la colonisation... Ils ont pu comprendre, sinon accepter, leur propre bannissement. Ils pouvaient concevoir que la jeune nation se construisait sur de nouvelles bases, en rupture avec l'Occident. Mais pourquoi eux ? Ils n'avaient rien d'occidental, Maghrébins⁶⁰ depuis des siècles, un peu francophones, certes, mais

arabisants surtout et tout aussi patriotes que la population musulmane. Ce n'est pas tant qu'ils n'avaient pas compris la marche de l'histoire ; ils avaient refusé d'y penser.

Ils ne peuvent concevoir que la conversion de leur gamine à l'islam radical n'ait aucun lien avec leur propre passé. Il leur semble évident que la jeune fille a incorporé cette histoire, l'a malaxée jusqu'à incarner sa caricature grimaçante. À considérer les effets produits par sa conversion, on se demande si elle s'oppose à eux, les défie, les provoque ou si elle tente de résoudre « radicalement » le problème dans lequel ils se sont enlisés – la perte énorme, irréparable, du Maghreb ancestral. Est-elle leur négatif ou leur accomplissement, venant révéler ce qu'ils ne parviennent pas à penser : que le passé n'est toujours pas passé⁶¹ ? Ou pire encore : que le passé pourrait constituer la matrice de l'avenir ?

Histoire singulière s'il en est, de cette enfant de personne, incarnant dans l'intimité de ses contradictions les émotions d'un monde englouti. C'est en cela qu'elle est aussi *de son temps*, comme les enfants de migrants musulmans du Maghreb ou du Moyen-Orient, comme ceux d'Afrique subsaharienne, d'Asie du Sud-Est ou d'ailleurs. Une génération qui proclame qu'elle n'a rien à voir avec la précédente et qui est pourtant son précipité chimique. Si la pensée radicale est un phénomène de masse, c'est qu'elle est aussi l'aventure d'une génération⁶². Cette génération, à l'âge où l'on initiait autrefois les jeunes gens – disons entre treize et vingt-cinq ans –, veut signifier à celles qui l'ont précédée qu'elles ne sont plus en phase avec le monde tel qu'il va (que, en d'autres mots, les anciens n'ont rien à apprendre aux nouveaux), et va puiser là où l'opposition lui semble sans compromis. La voici donc *non humaniste, non républicaine, non pacifiste*, s'alignant sur cette idéologie totale qui la captive. À la fois religion, mode de vie contestataire et engagement politique en prise avec l'histoire, cette idéologie nourrit l'actualité chaque jour, bouleverse les mondes en place. De plus, cette idéologie pilote une action politique internationale : *le projet du rétablissement d'un califat musulman à l'échelle de la planète*⁶³, hier au Yémen et au Soudan, avant-hier en Afghanistan, aujourd'hui en Irak, en Syrie, dans le Sinaï, demain qui sait où...

S'il est évident que seule une toute petite minorité des adolescents vivant en France s'engagent dans une démarche de radicalisation, l'idéologie qui les emporte a infiltré l'environnement, les « quartiers », de longue date, chargée d'une « masse sociale » d'autant plus élevée qu'elle se situe en négatif de la libéralité ambiante.

Cette génération fait irrésistiblement penser à celle qui prit part aux événements de mai 1968 – la mienne ! Comme elle, elle s'inscrit en rupture radicale avec la pensée ambiante ; comme elle, elle se réfère à des enjeux internationaux majeurs. Comme elle, enfin, elle ne se contente pas de critiquer des idées ou d'en proposer de nouvelles, elle renverse la table, remettant en cause la conception du monde de la génération précédente.

On ne sera donc pas étonné de trouver des cas de conversion islamiste chez les enfants de ceux qui ont participé de la génération 68 – des enfants qui présentent un jour à leurs parents l'image grimaçante de cela même qu'ils ont honni.

Une autre jeune fille de dix-huit ans. Une tout autre histoire de vie, tout aussi complexe que la précédente. Si la première est née sous le signe de la précarité, celle-ci était attendue depuis des années. Sa mère, une intellectuelle, avait tant envie d'un enfant mais bien trop peur de la maternité, et son père, pas le temps d'y penser. Homme d'action, engagé dans le combat humanitaire, il emmenait son épouse avec lui dans ses missions de conseiller en développement, en Afrique, au Maghreb, au Moyen-Orient... Elle trouvait à chaque fois à s'employer, là institutrice, ici journaliste. Et les années de jeunesse passèrent ainsi. À trente ans, ils s'interrogeaient, à trente-cinq, ils commencèrent à s'alarmer. Pourquoi l'enfant n'arrivait-il pas ? Examens, traitements, nouvelles tentatives... Toujours rien ! Au dire de la Faculté, rien ne s'y opposait, pourtant. En désespoir de cause, lors d'une visite chez ses parents au Pays basque, la femme se rendit à Lourdes prier la Vierge, à laquelle ils ne croyaient ni l'un ni l'autre. Et la grossesse est arrivée sans crier gare, alors qu'ils ne l'espéraient plus.

L'accouchement fut terrible et le gynécologue annonça que les parents devraient renoncer à l'idée d'une seconde grossesse. Sitôt arrivé, cet enfant était un trésor. Ses parents ont décidé de l'élever

comme aucun autre enfant ne l'avait été auparavant, en appliquant les recherches les plus modernes. À trois ans, ils lui apprenaient à lire ; à six ans, elle récitait des poésies entières de Victor Hugo. Le père, ébahi devant les capacités intellectuelles de sa fille, l'initiait aux sciences et à l'histoire. À treize ans, elle aurait pu prononcer ses conférences. Une enfant sans doute surdouée, choyée, surinvestie, sur laquelle pesaient aussi, comme une obligation absolue, les choix de ses parents. Elle ferait comme eux, tout comme eux, mieux qu'eux !

Lui provient d'un petit milieu, du Loiret ; elle d'une famille de paysans basques. Ils ont le culte du mérite, la foi républicaine chevillée au corps, eux qui sont parvenus à leur position par l'étude acharnée. Ils se sont rencontrés sur les bancs de l'université. Depuis, ils n'ont jamais cessé de lire, d'étudier. Ils rêvaient tous deux d'un doctorat, mais les obligations du quotidien l'ont repoussé à plus tard. Peut-être pour la retraite...

Quand leur fille eut quinze ans, elle se renferma, s'opposa, se mit à piquer des colères à propos d'un rien. Que s'était-il passé pour que son comportement changeât à ce point ? Elle qui était littéralement collée à sa mère commença à lui mentir, à lui reprocher ses vêtements, ses amies, ses idées. L'adolescence, bien sûr... Mais aussi un événement qu'elle ne raconta à ses parents que deux ans plus tard. Elle avait quatorze ans, des formes déjà, une grâce qui attirait le regard. Lors d'un séjour chez son grand-père paternel, elle eut droit à son premier verre de vin et un voisin, un adulte âgé d'une trentaine d'années, se livra sur elle à des attouchements. Chez cette jeune fille intellectuellement précoce et affectivement dépendante, cette affaire provoqua un véritable cataclysme. Elle perdit du jour au lendemain la confiance qu'elle accordait aux adultes.

À dix-sept ans, l'année de son bac, lors d'une nouvelle dispute avec sa mère, entre les vociférations et les larmes, elle leur annonça soudain qu'elle quittait la maison familiale pour s'installer avec un jeune homme, un Malien, musulman salafiste, et qu'elle s'était déjà convertie à l'islam. Jusqu'à ce moment, les parents n'en avaient rien soupçonné. Le lendemain, elle était partie. Son père a bien tenté une médiation, pensant qu'il parviendrait à la ramener à la raison, à la maison. Vêtue d'une ample djellaba noire, elle l'a reçu dans l'appartement du jeune

homme pour lui apprendre qu'elle était enceinte de cinq mois et qu'il devait se faire à l'idée que c'était là sa nouvelle vie.

Les parents appartiennent à une génération apparue après 1968, nourrie des choix théoriques et moraux engendrés par ce bouleversement culturel. Provenant tous deux de milieux modestes, ils se sont libérés, de leur propre volonté, du poids des traditions d'une France d'avant-guerre. Ils avaient décidé de s'élever ensemble non pas tant dans l'échelle sociale que dans une échelle des valeurs. Ils ont choisi la liberté de penser et sont devenus réfractaires à tout dogmatisme religieux. Ils ont farouchement pris le parti de l'émancipation de la femme, qui se devait d'être au moins aussi instruite que son mari, engagée comme lui dans une formation supérieure et possédant un véritable métier. Ils luttent contre les injustices et les inégalités et sont viscéralement réfractaires à l'antisémitisme et au racisme. Passionnés par les questions de développement, ils défendent toutes les luttes des réprouvés, des laissés-pour-compte, des « damnés de la terre »...

Et voilà que surgit dans leur propre maison le spectre de ce qu'ils avaient rejeté, ces pensées, ces comportements rétrogrades balancés naguère aux poubelles de l'histoire. Ils voulaient leur fille émancipée, elle tombe enceinte à dix-huit ans, rendant problématique la poursuite de ses études. Ils la pensaient intellectuelle, universitaire ou chercheuse et découvrent chez elle des manuels simplistes régissant par le menu la vie quotidienne d'une bonne musulmane. Ils rêvaient de la voir exprimer les capacités exceptionnelles qu'ils avaient cultivées chez elle tout au long de sa jeunesse et ils la sentent engluée dans une idéologie d'un autre temps. C'est ainsi qu'ils se retrouvent seuls tous les deux, le père avec sa déception et la mère avec sa révolte.

Nul ne peut prédire aujourd'hui le destin de ces deux jeunes filles, la Juive maghrébine tentée par le départ en Syrie et la fille d'intellos enfermée chez un salafiste malien dans un studio en banlieue nord, toutes deux fascinées par le choix radical d'une génération qui n'aurait plus rien de commun avec la précédente. Glisser vers de plus en plus de radicalité islamique, s'engager dans la lutte armée ou rejoindre progressivement la société qui va ?

Je ne peux m'empêcher de me remémorer mes vingt ans : 1968, c'était bien plus qu'une conviction, une foi, avec un mot magique, un mantra : la « Révolution »... Je n'ai pas oublié. Mes amis qui étaient de là, de Picardie, du Sud-Ouest ou encore fils d'ouvriers parisiens depuis plusieurs générations avaient leurs parents sur le dos, capables d'identifier notre idéologie. Tout cela résonnait pour eux qui avaient connu le communisme et le syndicalisme... Chez moi, rien de tel. Mes parents me traitaient bien quelquefois d'« anarchiste », mais c'était en plaisantant, comme s'ils s'amusaient de la prononciation du mot. Ils ne disposaient pas du socle commun, des non-dits, des sous-entendus, de la profondeur de l'histoire locale. C'étaient des immigrés. Je voyais dans leurs yeux un reproche marqué d'impuissance, comme s'ils voulaient me prévenir : « Ne te mêle pas de ça ; ce ne sont pas nos affaires ! » Au fond, sans en être tout à fait conscient, je le pensais aussi : ces événements de 1968 ne pourraient devenir « nos affaires » (les affaires des Juifs bannis d'Égypte⁶⁴) qu'à condition d'être l'« affaire de tous ». Nous voulions remplacer un universalisme que nous trouvions étriqué, celui de la République, par un universalisme étendu, planétaire. C'était cet idéal, je crois, que l'on appelait « Révolution ».

J'ai eu vingt ans en 1968. On nous disait « enragés » ou « gauchistes » ; nous nous définissions anarchistes, « situationnistes » ou « mao-spontex ». Petites différences, nous nous percevions davantage par ce que nous n'étions pas, par ce que nous refusions. Nous n'étions pas des « révisos », les sociaux-traîtres du Parti communiste ; certainement pas des staliniens – on disait alors des « stalopes ». Je ne peux pas dire que j'étais « marxiste », quoique j'aie passé des semaines à m'échiner sur la *Contribution à la critique de l'économie politique* de Marx. L'économie ne m'intéressait décidément pas. J'étais freudien, à coup sûr, totalement imprégné de pensée psychanalytique, dans les textes néanmoins, à distance des divans, des appareils institutionnels, des baronnies et des successions apostoliques qui caractérisent la psychanalyse réelle, comme je le découvrirais par la suite.

Aujourd'hui, on parle surtout des chefs, de Dany Cohn-Bendit, d'Alain Krivine, de Roland Castro, d'Alain Geismar, de Benny Lévy...

On oublie qu'il y a eu jusqu'à un million de personnes dans les rues, à battre et à déterrer le pavé. Il n'y avait pas un million de chefs ! Je faisais partie de la piétaille. J'étais un fantassin – mot qui provient de l'italien *fantaccino* –, autrement dit un « enfant ». Ma méconnaissance des objectifs politiques réels m'a permis de traverser les événements comme des nuits de saturnales.

Aucune statistique n'est possible, mais je suis convaincu que la grande majorité des étudiants qui ont participé à ce mouvement étaient des nouveaux venus : enfants de modestes, premiers de leur famille à s'engager dans des études supérieures, enfants d'immigrés des campagnes ou d'immigrés tout simplement, venus d'ailleurs, comme nous. Nous, les « immigrés d'Afrique du Nord », comme on disait alors... Nos proches aussi, les enfants des immigrés d'hier, de Pologne, d'Italie ou d'Espagne... Nous n'étions pas des héritiers⁶⁵ ! Ne le connaissant que bien imparfaitement, nous ne tenions pas plus que ça au monde d'avant. Lorsque nous avons défilé en criant « nous sommes tous des Juifs allemands » pour nous opposer à l'expulsion de Daniel Cohn-Bendit, nous voulions aussi signifier que, précisément, nous n'étions pas des héritiers. Que, tout comme lui, nous étions étrangers à l'ordonnance de ce monde-là.

Je ne suis pas le premier à avoir remarqué qu'un grand nombre des dirigeants des groupuscules de Mai 68 étaient enfants de déportés, de résistants ou de migrants – beaucoup provenaient de familles juives⁶⁶. Il faut dire qu'en France les jeunes Juifs de ma génération, ceux qui ont eu une vingtaine d'années en 1968, se sont retrouvés avec un double héritage, celui de la Shoah, cette contrainte absolue qu'exerçait sur nous le visage des morts – « *métaboliser cette terreur devant les corps décharnés, devant ces regards blancs, perdus dans l'absence*⁶⁷ » –, et celui de l'obligation de construire un monde commun avec ceux qui avaient voulu la disparition de nos parents.

Le glissement, comme souvent, s'est d'abord opéré dans la langue. Avant-guerre, et même jusque dans les années 1960, on évitait de prononcer le mot « juif ». Dans les discours officiels, les documents administratifs, on utilisait encore le terme « israélite ». On avait même inventé une expression improbable : « Français de confession

mosaïque ». C'étaient là des euphémismes, bien sûr, dont l'usage, de fait, réservait le mot « juif » aux injures antisémites. Lorsqu'il a fait son retour dans la langue courante, au cours des années 1970, le mot restait chargé de connotations négatives. C'est alors que les jeunes générations l'ont proprement dilué : elles ont accepté le rôle de paria que véhiculait l'épithète « juif », à condition qu'il les identifie à tous les réprouvés du monde. Opérant la translation de la singularité juive, éventuellement douloureuse, à l'universalité abstraite de l'homme souffrant, elles se sont revendiquées avant-garde des damnés de la terre⁶⁸. C'est ainsi qu'elles sont passées de l'insupportable assignation vécue pendant la guerre à l'identification à tous les parias du monde en une quête grandiose. Ma génération, je dois le dire, a été imprégnée par ce paradoxe qui lui permettait de s'extraire des contraintes d'une identité pesante. Juif, peut-être, mais comme les Palestiniens, comme les Africains, les Vietnamiens⁶⁹...

Au sortir de la guerre, à la vue des étendues de cadavres, prenant conscience de la destruction systématique que venait de subir son peuple, un jeune Juif ne pouvait, en toute logique, échapper à la question de la vengeance.

Vladimir Jankélévitch fut un des rares penseurs à ne pas l'oublier, à conférer à cette question un statut dans sa pensée. On se souvient du charivari qu'il a provoqué en déclarant à la télévision, lors d'une émission d'*Apostrophes* – et c'était pourtant en 1980, plus de trente-cinq ans après la Shoah ! –, qu'il n'irait jamais en Allemagne, ne citerait jamais d'auteur allemand, continuerait à oublier la langue allemande et refuserait de serrer la main d'un Allemand, fût-il né après la guerre⁷⁰.

Il portait au cœur une impossibilité de pardonner... Ce n'était pas seulement, à ce que j'ai compris, l'expression d'une émotion personnelle. C'était une véritable position philosophique. Par là, Jankélévitch délivrait un message qui nous était destiné, à nous, la génération qui arrivait après. Nous avons pourtant été bien peu à l'écouter.

La question de la vengeance était évidemment présente dans la jeunesse de 1968, mais travestie, dissimulée sous les rationalisations

politiques. Celui qui l'a incarnée de la manière la plus claire fut sans doute Pierre Goldman. Né en 1944, il avait vingt-quatre ans en 1968. Il portait sur les événements de mai un regard narquois : « Ils ne se rendent pas compte que leur révolution n'est qu'un jeu », disait-il – un jeu qu'il qualifiait d'« excitation pornographique » et d'« onanisme collectif »...

Quant à lui, il prenait la question de la vengeance à bras-le-corps : « *Je suis né juif en danger de mort. Je n'avais pas l'âge de combattre, mais celui de périr dans les crématoires de Pologne. Les enfants étaient les premiers assassinés.* »

On a voulu m'assassiner, je me vengerai : c'était cela la rage de Goldman – une rage née en même temps que lui et qui ne l'a, semble-t-il, jamais quitté. Il a agi sur le mouvement de 1968 à son crépuscule comme un révélateur, exhibant sa part cachée. Comment se venger d'un ennemi qui s'était volatilisé, comment affronter les nazis alors qu'ils avaient disparu ? Quelques années plus tôt, il avait rédigé une constitution de guérilla urbaine. Trop extrêmes – ou peut-être trop en avance –, ses idées ont été repoussées, y compris par les plus radicaux. Il est donc parti se battre en Amérique du Sud... sans doute pour y chercher le nazi introuvable, poursuivre un combat inévitable, assumer sa vengeance.

L'engagement de Goldman dès l'enfance dans les mouvements communistes, puis dans une radicalité au fur et à mesure plus extrême, s'alimentait au souvenir de la Shoah. Ses modèles étaient des héros de la vengeance ultime, les révoltés du ghetto de Varsovie, Mordechai Anielewicz, Marek Edelman, ou les combattants les plus audacieux du FTP-MOI. Il vouait un véritable culte à Marcel Rajman, qui avait commis, en pleine Occupation, treize attentats contre les nazis, à la grenade, à la mitraillette, au pistolet. C'est lui, Rajman⁷¹, qui avait réussi à abattre Julius Ritter, responsable du STO en France. On peut dire que Goldman a pris sa suite, du moins en pensée ; son engagement extrême était la poursuite de celui de Marcel Rajman, dont la vie fut brutalement interrompue, à l'âge de vingt et un ans, le 21 février 1944, quelques mois avant la naissance de Pierre Goldman, le 22 juin 1944. L'enfant Pierre Goldman avait pris la place du mort, Marcel Rajman.

Génération radicale sans doute que celle de 1968, « enragée », du fait de contentieux historiques, politiques aussi, caressant des projets pour la société et pour le monde, la tête bruissant de pensées révolutionnaires, le cœur animé d'une universalité nouvelle...

Cette génération de migrants et d'enfants de migrants est sortie déçue de Mai 68 ; quelquefois avec des dommages, des automatismes de pensée, des scotomes qui leur cachaient une partie du monde. Pour certains, la chute a été dure. J'en connais qui ne s'en sont jamais remis. D'autres – la plupart ! – ont rejoint, avec plus ou moins de succès, la société commune, celle non pas des « soumis » – on disait les « moutons » –, mais des « réalistes », qui acceptaient de renoncer à une part d'idéal contre une accroche sur le monde. Je dois dire que je n'ai été ni des uns ni des autres, ni de ceux qui n'ont pas voulu admettre la fin du mouvement, ni de ceux qui, l'ayant enterré, n'en finissent pas d'en faire le deuil. Radical, je le suis resté, réservant cette radicalité à ma discipline. J'ai voulu bâtir une psychothérapie fondée sur le caractère paradigmatique de la migration, précisément ; une psychothérapie qui ne pactise avec aucune des puissances en place, ni avec la pseudo-biologie des distributeurs de comprimés, ni avec la psychanalyse des donneurs de leçons⁷².

J'ai été d'une génération tout aussi radicale que celle des jeunes gens convertis à l'islam djihadiste. J'ai attendu longtemps avant de prendre conscience de cette vengeance impossible qui nous habitait, qui nous laissait un sentiment d'irréalité, aussi. Non ! Les CRS n'étaient pas des SS, bien sûr que non ! Mais nous n'avions aucun SS sous la main...

Nous connaissons les contentieux historiques qui obsèdent les radicaux d'aujourd'hui, essentiellement ceux de la colonisation ; les contentieux politiques aussi, leur confinement dans les cités-clapiers des faubourgs, leur si difficile accès à l'emploi et à la reconnaissance sociale. Tout cela est connu, bien sûr. Ont-ils conscience de la puissance pernicieuse d'une vengeance impossible ? Eux aussi ont le projet d'une société nouvelle et d'un monde unifié, universel, cette fois sous la loi de l'islam. Je crois de plus en plus que l'exigence d'universalité est un poison.

Celui qui a formulé le plus explicitement la syncope d'une vengeance impossible, décrivant à la fois les contentieux anciens et la croyance en une universalité nouvelle, est sans doute Khaled Kelkal, le terroriste responsable de l'attentat à la bombe de la station de RER Saint-Michel en 1995⁷³.

Voici ce qu'il répondait à Dietmar Loch, un sociologue allemand, qui l'interrogeait sur l'intégration en 1992 :

« Je ne suis ni arabe, ni français, je suis musulman. [...] Si maintenant le Français devient un musulman, il est pareil que moi, on se prosterne, nous, devant Dieu. Il n'y a plus de races, plus rien, tout s'éteint, c'est l'unicité. [...] Maintenant, vous allez à la mosquée, il y a plein de Français. [...] Vous entrez à la mosquée, vous êtes à l'aise tout de suite, on vous serre la main, on vous considère comme un ami qu'on connaît depuis longtemps. Il n'y a pas la méfiance, tous les préjugés [...]. On est frères même si on ne se connaît pas. »⁷⁴

Ainsi est-il certain que les jeunes gens qui s'engagent actuellement en islam djihadiste ne font pas seulement partie de cette génération, ils en sont le fer de lance – ou, du moins, s'imaginent-ils tel. À ce titre, ils ne sont pas uniquement des personnes qui pensent, dans l'excitation et la rage, mais aussi des pensées incarnées dans des personnes. Ils représentent – ils le savent ! – les contentieux historiques et géopolitiques. Ils viennent exiger le paiement d'une traite dont leurs parents sont crédateurs. Représentants de réseaux d'idées diffuses, ils aident à leur surgissement en commettant des actes qui rompent avec la pensée commune.

Et le résultat de leurs actions est un retournement, comme un gant, des principes intangibles des démocraties modernes. Nous étions sortis de la guerre avec trois interdits : *non à l'antisémitisme ; non aux meurtres barbares ; non à l'idéologie de masse...* Voilà que ces trois monstres réapparaissent sous leur forme extrême dans ces idéologies islamistes, parfois rampantes comme dans les cités, parfois ciselées et brandies comme un sabre durant les passages à l'acte djihadistes.

58. Entre l'Algérie, le Maroc et la Tunisie, il y avait au bas mot 600 000 Juifs, auxquels il

conviendrait d'ajouter les 40 000 ou 50 000 Juifs libyens. Certains avaient suivi les musulmans chassés d'Espagne aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, d'autres étaient là de longue date, arrivés avec les Romains au tout début de l'ère chrétienne.

59. Pour sortir des images d'Épinal présentant la cohabitation paisible des Juifs et des musulmans au Maghreb, voir les travaux de Georges Bensoussan, par exemple : *Les Juifs du monde arabe. La question interdite*, Paris, Odile Jacob, 2017.

60. Ironie de la destinée des mots, *maghreb* signifie en arabe « occident », « là où le soleil se couche » et *maghrebi*, « maghrébin », littéralement l'« occidental ».

61. Pour paraphraser un ouvrage d'Éric Conan et Henry Rousso : *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Paris, Fayard, 1994.

62. J'entends aventure dans les deux sens : « entreprise risquée et surprenante » mais aussi « fourvoiement ». Rappelons encore que Malek Boutih, député de l'Essonne, a intitulé son rapport présenté en juin 2015 *Génération radicale*, voulant souligner que la radicalité ne se mesure pas au nombre de personnes atteintes mais à sa « masse sociale », à la prévalence de ses idées au sein d'une génération.

63. C'est pourquoi il est crucial, y compris pour les cliniciens et les travailleurs sociaux, de penser la radicalisation en termes de stratégies politiques. Voir pour cela le petit texte stimulant et très documenté de Pierre-Jean Luizard, *Le Piège Daech*, Paris, La Découverte, 2015.

64. Un juif d'Égypte, certes singulier, était bien la tête pensante des intellos maos de Normale sup, de l'Union des jeunes communistes marxistes-léninistes et de la Gauche prolétarienne : Benny Lévy. Voir Philippe Lardinois, *De Pierre Victor à Benny Lévy. De Mao à Moïse ?*, Bruxelles, Éditions Luc Pire, 2008.

65. Je fais allusion, on l'a compris, au livre célèbre de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron – *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Éditions de Minuit, 1964 –, qui décrivait une université où la quasi-totalité des étudiants provenait des classes favorisées. Lorsque j'y ai accédé, cette université d'« héritiers » était déjà en voie de disparition.

66. Yaïr Auron y a consacré un ouvrage, traduit en français sous le titre : *Les Juifs d'extrême gauche en mai 68* (Albin Michel, 1998). Hervé Hamon et Patrick Rotman avaient, du reste, abordé cette question à plusieurs reprises dix ans auparavant dans leur incontournable *Génération* (Paris, Seuil, tome 1, 1987, et tome 2, 1988).

67. Nathalie Zajde, « Guérir le syndrome du rescapé », *Libération* du 29 janvier 2008. Voir aussi, sous la direction de Nathalie Zajde, *Qui sont les enfants cachés ? Penser avec les grands témoins*, Paris, Odile Jacob, 2014.

68. Voici comment l'a exprimé une ancienne de 1968 : « J'avais été obligée de me débarrasser de tout cela pour continuer à vivre. Israël n'était ni mon problème ni mon combat. Je n'y vivais pas. Il y avait là-bas des Juifs ? Bien... Dans les camps aussi, il y avait des Juifs, toutes sortes de Juifs... J'avais perdu mes racines et je n'en trouvais pas d'autres » (Yaïr Auron, *Les Juifs d'extrême gauche en mai 68*, op. cit., p. 59).

69. Bernard Kouchner est peut-être le plus représentatif de cette tendance. Il écrit : « *Quand j'étais au Biafra, au Salvador, en Afghanistan ou au Vietnam, j'ai toujours pensé que c'était la place du Juif. Les Juifs doivent être là où l'homme souffre. C'est ce qu'être juif veut dire...* » (cité dans *Génération*, op. cit.).

70. C'est ce que rappelait Robert Maggiori dans un article présentant l'édition d'un volume d'inédits de Vladimir Jankélévitch (*Libération* du 25 septembre 2015), un ensemble de textes

s'étalant de 1943 à 1983, intitulé *L'Esprit de résistance* (Paris, Albin Michel, 2015).

71. Arrêté par les Brigades spéciales le 16 novembre 1943, jugé lors du procès des 23 FTP-immigrés et condamné à mort, il a été fusillé au mont Valérien le 21 février 1944 avec 21 membres du groupe Manouchian.

72. Pour comprendre comment les psychotropes découlent d'une pseudo-biologie, on peut se référer aux travaux de Philippe Pignarre, notamment *Puissance des psychotropes, pouvoir des patients* (Paris, PUF, 1999) et *Les Malheurs des psys* (Paris, La Découverte, 2006).

73. Khaled Kelkal : la scolarité primaire d'un bon élève dans une cité de Vaulx-en-Velin, un dérapage délinquant durant ses années de lycée, une radicalisation islamique en prison et les passages à l'acte terroristes que l'on connaît (assassinat de l'imam Sahraoui le 11 juillet 1995, bombe à la station Saint-Michel le 25 juillet 1995, attentat place de l'Étoile le 17 août 1995). Abattu lors d'une fusillade avec les forces de l'ordre le 29 septembre 1995, il était âgé de vingt-quatre ans.

74. On peut lire des extraits de cette interview dans un article du journal *Libération* paru le 7 octobre 1995.

Épilogue

« ... elle [l'écriture] produira l'oubli dans les âmes en leur faisant négliger la mémoire : confiants dans l'écriture, c'est du dehors, du fond d'eux-mêmes qu'ils chercheront à susciter leurs souvenirs [...]

[...] quand ils auront beaucoup lu sans apprendre, ils se croiront très savants, et ils ne seront le plus souvent que des ignorants de commerce incommode, parce qu'ils se croiront savants sans l'être. »

Platon, *Phèdre ou De la beauté*

Ce livre me tenait au ventre – aujourd'hui encore, il me noue les tripes. Je suis longtemps resté la plume suspendue, comme si sa matière remettait en cause le fait même d'écrire. Les jeunes gens dont je parle ici, radicaux sans racines, questionnent le sens de l'existence, nous rappellent à la mort. Avec eux, les chemins de la parole échangée, de la « dialectique », comme on disait autrefois, m'ont semblé semés d'embûches, une mine derrière chaque mot. Alors écrire, pourquoi écrire ? Comment écrire ?

J'ai eu du mal à les rencontrer. Ils ont le narcissisme fragile des réprouvés, n'acceptant de sortir de l'ombre que pour s'exposer sous les projecteurs. Et moi qui ne pouvais les inviter qu'à ce que je sais faire, le lent tricot d'un sens provisoire qui vient inscrire un pas dans le monde, en attendant le suivant. Il m'a semblé qu'ils ont apprécié nos rencontres. Quant à moi, j'ai tant appris de leur commerce. C'est cela, ce que j'ai appris – non pas qu'ils m'aient enseigné, mais contraint à penser –, c'est cela qui méritait, à mon avis, d'être transmis.

Lorsqu'ils sautent le pas, qu'ils décident de se convertir, de plonger corps et âme dans leur foi nouvelle (l'islam salafiste est une maîtrise quotidienne du corps, de son hygiène et de son alimentation et une incessante surveillance de l'âme), ces jeunes gens ne se contentent plus

du sens, ils guettent alors les signes. Tel événement du monde, le proche ou l'éloigné, est un signe, un message divin⁷⁵. Ils l'interrogent, se questionnent entre eux, guettent les réponses de leurs maîtres. Plus encore, ils savent qu'ils sont eux-mêmes devenus signes. Signes des temps, paroles d'une génération, comme je l'ai expliqué, mais aussi signes du mouvement, annonce du cataclysme à venir. C'est pourquoi le désordre est un acquis, signalant la proximité du bouleversement, le déséquilibre, une confirmation, l'étrangeté, une évidence. Et ces mots, qui reviennent parfois, font frémir, mais qui indiquent bien l'inversion des valeurs, une formule attribuée à Hassan el-Banna, le fondateur des Frères musulmans : « La mort sur le sentier de Dieu est notre souhait ultime. » Rien ne sert de les exhorter à la raison, de tenter de *comprendre*, il faut alors les *lire*, comme des signes qu'ils pressentent être devenus. Comprendre le sens ou lire les signes, deux démarches opposées dont on peut remonter la source.

Car il est des livres qui transmettent des informations, qu'on écrit pour raconter, exposer, expliquer, informer, et d'autres qui contiennent des signes. Ceux-là, on les lit ou les parcourt ; quelquefois, on se contente de les ouvrir au hasard et l'on pose son doigt à l'aveugle sur une page. On les interroge comme des oracles, comme si on leur demandait de nous faire signe. Là, le lecteur n'est pas le seul acteur, le livre l'est aussi. La jeune fille sénégalaise avec laquelle j'ai entretenu de longues discussions sur le voile nourrit une fascination pour le Coran. Certes, il s'agit aussi d'un livre, ce Coran qu'en arabe on appelle parfois *el kitâb*, « le livre » par excellence. La rencontre pourtant tardive de cette toute jeune fille avec la langue arabe – elle, née en France, dont la langue maternelle, celle dans laquelle elle a appris à parler, était le wolof de ses parents et la seconde, le français de ses camarades de classe – a eu sur elle un effet de révélation. Elle s'émerveillait de la parfaite beauté de l'écriture, de sa poésie, des idées philosophiques que recèle le texte et qu'il délivre à la longue au récitant. Je ne sais d'où lui était venue cette intuition de la langue, mais elle ne comptait pas pour rien dans son enthousiasme islamiste. Et c'est là, à ce carrefour du son et du sens, que nous avons pu discuter un long moment.

On parle de l'« invention de l'écriture », laissant entendre qu'il fut un temps dans l'histoire des civilisations où elle était absente. Mais il n'a jamais existé de peuples sans écriture. On avait mal posé le problème. « Qui écrit ? » et « qui lit ? »... Telle est la vraie question. Il existait – il existe peut-être encore ? – des peuples où seuls les dieux écrivent... Ce sont ceux-là que l'on désignait naguère comme « peuples sans écriture ». Et d'autres peuples – les nôtres, les « modernes » – où les hommes écrivent plus encore que les dieux...

Idée surprenante, j'en conviens, que celle de ces dieux écrivant pour l'édification des hommes. Les divinités vaudoues du Bénin et du Togo écrivent dans les événements du monde, organisant leur succession d'une main invisible. Là, l'histoire est une écriture. Tel événement est un message, tel autre un autre message, la succession des événements, encore un message. Les questions sont alors infinies. Du coup, les peuples ont installé une manière d'écritoire entre eux et leurs dieux. Le devin – on dit là-bas le *baba lawo*, le « maître du secret », celui qui a pour fonction de lire – jette son chapelet du *Fa*, huit demi-coquilles de noix de palme reliées par une cordelette, sur un plateau de bois sombre recouvert de kaolin. Il « lit » ensuite les signes, selon que les demi-coquilles sont tombées fermées ou ouvertes, selon les traces qu'elles ont inscrites sur le tapis calcaire aussi. Là, les hommes « lisent » ce que les dieux écrivent. Le système d'interprétation, basé sur les deux cent cinquante-six combinaisons possibles après huit jets successifs du chapelet, constitue une manière d'alphabet que les devins sont seuls à décrypter⁷⁶. Au sein de ces peuples, donc, les dieux écrivent (dans la langue du *Fa*) et les hommes lisent. Ailleurs, au Mali, en pays dogon, les devins examinent les traces de pas laissés par les petits renards pâles, la nuit, lorsqu'ils bousculent les bâtonnets entre lesquels on leur a abandonné quelque nourriture⁷⁷. À nouveau, un alphabet ésotérique, constitué des dispositions possibles des bâtonnets au matin, dont on combine les signes à l'infini pour lire l'écriture des dieux. Ailleurs, en Côte d'Ivoire, ce sont des souris dont on examine les déplacements dans une boîte à deux étages, au Congo, des sortes de mygales qui circulent entre des branchettes...

Qui écrit dans ces mondes polythéistes ? Ce ne sont pas les noix, les renards, les souris, ni les mygales, qui sont seulement auxiliaires,

calames animés des dieux. Et, chaque fois, aux hommes incombe la tâche de déchiffrer, de « lire ».

Décidément, dans ces traditions, les dieux ne cessent d'écrire et les hommes de les lire. Mais nos dieux, ceux des traditions monothéistes, écrivent tout autant, c'est du moins ce qui est relaté dans les textes sacrés.

Le Lévitique, le troisième livre du Pentateuque, s'intitule en hébreu Vayikra, parce qu'il débute précisément par ce mot – *vayikra*, que l'on traduit en général par « Il appela ».

« Dieu appela Moïse et lui dit... » (*Lévitique 1, 1*).

C'est ainsi que commence le texte. Mais le sens du mot *vayikra* peut être discuté. Signifie-t-il vraiment « appeler », ou plutôt « lire » ? Car le verbe « lire », *likro*, se décline en *yikra* à la troisième personne du singulier. Ainsi, pour dire que Dieu a appelé Moïse, c'est-à-dire « l'a choisi », « l'a désigné », « l'a assigné », le texte écrit littéralement : « Dieu *lut* Moïse⁷⁸ »... Qu'est-ce à dire ? Que Dieu lit une sorte d'écriture, rédigée par lui, et que cette lecture de Dieu anime le monde ? L'interprétation est plausible car Moïse accourt aussitôt, se présente à la « tente du rendez-vous » pour prendre connaissance de son assignation. Et qu'exige alors Dieu, sinon que Moïse écrive... ce que lui dicte Dieu, précisément, la Torah, la loi écrite ? Or jusque-là, dans le texte, Moïse ne sait pas encore écrire.

Nous assistons à une scène très semblable dans le récit de la révélation musulmane. Dans la fraîcheur de la nuit, Mohammad veille, couvert d'un manteau. Une créature de lumière lui présente une écharpe de soie et lui ordonne : « Lis ! »... Car, sur l'étoffe, est inscrit un mot, en lettres d'or : *Ikra*... qui, en arabe, signifie aussi⁷⁹ : « Lis ! » (un impératif). Il doit donc lire : « Lis ! » Et c'est bien le même mot qu'en hébreu... « Mais je ne sais pas lire », proteste Mohammad. Et l'ange Djibril (Gabriel), celui de toutes les révélations, le bouscule, le serrant jusqu'à l'étouffer : « Lis ! » ordonne-t-il encore.

Mohammad a-t-il « lu » le Coran ou l'a-t-il écrit ? *Qur'an*, le « Coran », un mot de la même racine encore, ce mot qu'en arabe on

pourrait rendre par la « lecture » ou, ce qui en est la traduction habituelle, la « récitation »... Peut-être pourrait-on ajouter aussi, si l'on en croit ses connotations hébraïques, une troisième signification : l'« appel »⁸⁰.

Ainsi l'appel de Dieu, ou la lecture de son texte, ou encore sa récitation, selon la traduction, nécessite-t-il une interprétation puisque l'écriture est ici *à la fois sens et signe*. L'ambiguïté est tout aussi présente dans la pensée chrétienne. Pour exemple, les troubles de la Pentecôte, le désordre causé par les « langues de feu ». Saint Paul en était si conscient qu'il a souhaité mettre de l'ordre dans cette multitude d'appels de Dieu tombant du ciel. Dans le 15^e chapitre de sa première Épître aux Corinthiens, il reconnaît que l'appel peut se manifester par de *l'écholalie*, c'est-à-dire des discours involontaires qui viennent aux fidèles en langues inconnues, ou encore par des prophéties. Mais il sait que ces irruptions de paroles intempestives peuvent être source de cacophonie et, de ce fait, mettre l'Église en danger. C'est pourquoi il alerte les fidèles :

« Si on parle en langue, qu'il y en ait deux à chaque réunion, ou trois tout au plus, et chacun à son tour... »

Cette fois, si Dieu se manifeste sous forme de discours et non par des signes, il faut tout de même un lecteur initié. C'est pourquoi Paul ajoute :

« ... et qu'il y ait un interprète ! » (1^{re} Épître aux Corinthiens, 14, 27).

J'ai vu la recommandation de Paul appliquée à la lettre dans des églises évangéliques en Afrique. J'ai vu l'un des fidèles prophétiser « en langue » — une langue qui m'a semblé charabia incompréhensible. J'ai vu celui qu'on appelait le « reporter » se précipiter auprès de lui, un carnet à la main⁸¹. Par la suite, le pasteur, sans doute le plus compétent de l'assemblée, a « traduit » (interprété) les paroles recueillies par « le reporter ».

Paul avait raison. Lorsque Dieu s'exprime, l'interprète est indispensable, ce « lecteur » qui restitue en langue claire le message

divin. Car « lire » ne signifie pas toujours « lire un livre ». Et Paul d'ajouter :

« ... s'il n'y a pas d'interprète, qu'on se taise dans l'assemblée de l'Église, qu'on se parle à soi-même et à Dieu. » (1^{re} aux Corinthiens, 14, 28).

Ce préambule théologique pour expliciter le statut de ce type de discours, à la fois expression d'un savoir absolu et parole innocente, qui traverse le locuteur – en un mot : *prophétique*. Sans interprète, mieux vaut encore le silence ! Je reste confondu par certaines paroles que m'ont adressées les jeunes gens radicalisés, me rappelant l'omniprésence de leur dieu dans le monde, m'avertissant de l'imminence de l'apocalypse, attirant mon attention sur les tromperies des faux dieux, du diable, des démons, sur la nocivité des « idoles ». Je suis persuadé qu'il faut « lire » leur parole, et plus encore leur comportement, comme des signes. Alors, lorsqu'il s'agit de les raconter, d'en rendre compte, chaque mot doit être pensé, pesé, chaque idée parcourue, explorée, pressée jusqu'à la moelle. C'est ce que j'ai essayé de faire ici.

Tenter d'écrire l'effet de cette parole, c'est un peu se mettre à son tour sous la dictée des dieux, de Dieu ou des êtres, selon ses convictions. Pour cela, il m'a été indispensable de leur offrir tout l'espace, c'est-à-dire le temps de s'épancher et la place de la résonance, de rechercher solitude du corps et silence de l'âme.

J'ai trouvé cette solitude aux heures du tournoiement des insomniaques. Je n'ai pu écrire avant la nuit, sursautant au froissement d'aile d'une chouette ou aux déambulations monacales des loirs du grenier. Quant au silence, je n'ai pas eu besoin de le chercher. Il recouvre cette campagne, au sommet d'une colline, en un lieu-dit qui compte une vingtaine d'habitants, où le seul bruit est celui du vent dans les feuilles, qui se confond avec le sifflement de l'absence. Je terminais à la première lueur, à la première prière du pinson des arbres.

J'aime cette phrase du Coran qui reconnaît, me semble-t-il, la collaboration nécessaire des hommes et des êtres pour parvenir à la

parole claire :

« Dis : Si les hommes et les Djinnns s'unissaient pour produire quelque chose de semblable à ce Coran, ils ne produiraient rien qui lui ressemble, même s'ils s'aidaient mutuellement » (sourate 17, verset 88).

S'il est évident que la parole de Dieu est incomparable de perfection et de beauté, l'alliance avec les êtres permet peut-être de s'en approcher un peu.

J'ai aussi écrit ce texte pour témoigner de la complexité du remplacement des générations en un temps où il n'est pas bon de porter sa différence. Je suis certain aujourd'hui que la radicalité des jeunes gens que j'ai rencontrés résulte de la difficulté grandissante de nos sociétés à intégrer la différence – non pas celle du « semblable » dont on nous rebat les oreilles, mais de l'autre, vraiment autre, radicalement autre. Si nous persistons à partager un monde de « semblables », il faut nous attendre à des conflits sans fin.

Les jeunes gens radicalisés parlent de Dieu sans cesse, le font parler dans leur être même, nous contraignant à leur répondre, à leur opposer les autres dieux, aussi, les nôtres et ceux des autres. S'ils ne cessent de mettre en avant cette évidence d'une guerre des dieux, l'effet bénéfique de leur parole est de nous contraindre à penser enfin un monde que les dieux, de fait multiples, comme les peuples accepteront un jour, j'en suis certain, de partager en paix.

J'ai découvert ces jeunes gens nés ici le plus souvent, mais l'âme lointaine, errante. J'ai appris, avec eux, qu'ils mûrissaient en se rattachant à leur noyau. J'ai tenté de les y aider chaque fois que j'ai pu, à être plus denses, plus profonds. Je ne dirai rien, en revanche, de ce que j'ai entrepris dans l'intimité de nos rendez-vous. Je ne dirai rien de mes stratégies, de mes techniques, de mes ruses, de mes succès et de mes défaites... de mes joies aussi, de ma douleur, parfois... Je ne dirai rien ! Je ne sais qui va me lire...

75. Ce que l'on appelle parfois « théorie du complot » n'est que la partie émergée de cette transformation de l'appétence pour le sens en une possession par le signe.

76. Bernard Maupoil en a rendu compte dans un texte d'une précision extraordinaire, publié en 1943 (1^{re} édition) : *La Géomancie à l'ancienne côte des Esclaves*, *op. cit.* Ce texte est tellement érudit, tellement fidèle, que les prêtres vaudous actuels le considèrent comme des « Écritures ».

77. Marcel Griaule et Germaine Dieterlen, *Le Renard pâle*, Paris, Institut d'ethnologie, 1965, 2^e édition.

78. En hébreu moderne, le mot *kara* signifie à la fois « il lit » et « il appelle ».

79. Est-il besoin de rappeler la parenté de l'hébreu et de l'arabe, qui partagent les mêmes racines ?

80. D'ailleurs, le Coran est parfois désigné par *adh-dhikr* (le « rappel »). Le fait est que le mot est ambigu et pourrait être d'origine non arabe. Certains islamologues modernes voient dans le mot *qur'an* (le « Coran ») une adaptation du syriaque *qeryânâ*, signifiant « lectionnaire » (ou « épistolier »), c'est-à-dire un livre liturgique contenant les passages de textes sacrés lus à l'occasion des cérémonies. Voir en particulier Claude Gilliot, « Le Coran, production littéraire de l'Antiquité tardive ou Mahomet interprète dans le "lectionnaire arabe" de La Mecque », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [en ligne], n° 129, juillet 2011, <http://remmm.revues.org/7054>.

81. Avec Lucien Hounkpatin, nous avons rendu compte de ce dispositif si répandu de recueil de la parole de Dieu. Voir Tobie Nathan et Lucien Hounkpatin, *La Parole de la forêt initiale*, *op. cit.*

Remerciements

Au Comité interministériel de prévention de la délinquance et de la radicalisation, dont le soutien a permis de mettre en œuvre le travail clinique auprès des jeunes et de leurs familles, ma reconnaissance.

À mes amis, à Catherine, l'indéfectible guide, l'éternelle complice, à Nathalie, l'aiguillon joyeux à la question indéfiniment ouverte, à Jean-Luc, qui ne rate jamais une âme qui passe, à Mustapha, lumière dans l'obscurité des temps, à Amélie, toujours en regard de l'immensité, à Anthony, libre explorateur des possibles, à Marie-Anne, l'ancêtre au corps d'enfant, et à Thierry, enfin, qui a la prudence des anges... à chacun, mon admiration.

Paris, septembre 2017

**L'EXEMPLAIRE QUE VOUS TENEZ ENTRE LES MAINS
A ÉTÉ RENDU POSSIBLE GRÂCE AU TRAVAIL DE TOUTE UNE ÉQUIPE.**

COUVERTURE : Quintin Leeds

MISE EN PAGE : Soft Office

RÉVISION : Nathalie Mahéo et Laurent Raymond

FABRICATION : Maude Sapin

COMMERCIAL : Pierre Bottura

PRESSE/COMMUNICATION : Audrey Siourd RELATIONS LIBRAIRES : Jean-Baptiste Noailhat

DIFFUSION : Élise Lacaze (Rue Jacob diffusion), Katia Berry (grand Sud-Est), François-Marie Bironneau (Nord et Est), Charlotte Knibiehly avec Charlotte Jeunesse (Paris et région parisienne), Christelle Guillemot (grand Sud-Ouest), Laure Sagot (grand Ouest) et Diane Maretheu (coordination), avec Christine Lagarde (Pro Livre), Béatrice Cousin et Laurence Demurger (équipe Enseignes), Fabienne Audinet et Benoît Lemaire (LDS), Bernadette Gildemyn et Richard Van Overbroeck (Belgique), Nathalie Laroche et Alodie Auderset (Suisse), Kamel Yahia et Kimly Ear (Grand Export)

DISTRIBUTION : Hachette

DROITS FRANCE ET JURIDIQUE : Geoffroy Fauchier-Magnan

DROITS ÉTRANGERS : Sophie Langlais

ENVOIS AUX JOURNALISTES ET LIBRAIRES : Patrick Darchy

LIBRAIRIE DU 27 RUE JACOB : Laurence Zarra

ANIMATION DU 27 RUE JACOB : Perrine Daubas

COMPTABILITÉ ET DROITS D'AUTEUR : Christelle Lemonnier avec Camille Breynaert

SERVICES GÉNÉRAUX : Isadora Monteiro Dos Reis

ISBN papier : 979-10-95438-31-1
ISBN numérique : 979-10-95438-53-3
Dépôt légal : octobre 2017

Cette édition électronique du livre *Les âmes errantes* de *Tobie Nathan* a été réalisée le 30 août 2017 par Soft Office.